


VELUT
ÆVO
ARBOR

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS

3e SÉRIE.



LA PIEUSE PAYSANNE

OU

VIE DE LOUISE DESCHAMPS



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS - LIBRAIRES

—

1859

LA

PIEUSE PAYSANNE

CHAPITRE I

Louise Deschamps naquit le 25 août 1682, à Ormoy, petit village près d'Étampes, à quatorze lieues de Paris. Ses parents, qui étaient fermiers, n'avaient pour tout revenu que le peu qu'ils pouvaient gagner à la sueur de leur front; mais ils étaient riches en vertus, et ils s'étaient attiré l'estime de tout le village. Son père s'appelait Mathurin, et sa mère Catherine. Depuis neuf ans qu'ils étaient mariés, ils n'avaient point eu d'enfants; ils désiraient ardemment un fils qui fût un jour leur bâton de vieillesse. C'est là ce qu'ils demandaient sans cesse au Seigneur; et quand Catherine devint enceinte, ils se flattèrent l'un et l'autre que Dieu les avait exaucés. Aussi, dès que Louise fut née, Catherine eut quelque chagrin de voir que

c'était une fille; mais Mathurin la consola. « Rappelle-toi, lui dit-il, que notre curé nous a répété souvent que le bon Dieu sait mille fois mieux que nous ce qu'il nous faut. Si j'avais eu le garçon que je désirais, qui sait ? il n'aurait été peut-être qu'un mauvais sujet, et j'en serais mort de chagrin. Dieu soit béni de tout. » Et à ces mots il embrassa sa femme de tout son cœur; puis, prenant sa petite fille dans ses bras, il l'embrassa aussi, mais bien doucement, de peur de la faire crier; ensuite la rendant à sa mère: « Tiens, pauvre Catherine, dit-il, quand on m'aurait donné tout Paris, je ne serais pas moitié si content. »

Dès le lendemain on porta l'enfant à l'église. Mathurin et Catherine avaient trop de religion pour vouloir exposer le salut éternel de leur chère enfant en différant son baptême. On l'appela Louise, du nom de son parrain, qui s'appelait Louis Bastien; c'était un neveu de Catherine; et quoiqu'il n'eût encore que vingt-quatre ans, il était estimé de tout le village à cause de sa probité et de la droiture de son esprit: la marraine de Louise se nommait Geneviève; elle n'avait que quinze ans, mais tout le monde parlait déjà de sa sagesse et de sa piété. Catherine et Mathurin pensaient, avec raison, qu'on doit choisir pour parrain et pour marraine des personnes d'une vertu et d'une piété exemplaires. On verra par la suite de cette histoire

combien ils eurent à se féliciter d'avoir fait un si bon choix.

Pendant les deux premières années Louise se porta fort bien, et, grâce aux soins assidus de sa tendre mère, il ne lui arriva pas le moindre accident. Mais elle avait environ trente mois quand Catherine faillit la perdre par une malheureuse imprudence.

Catherine, obligée de sortir pour quelques affaires, et se promettant de rentrer bientôt, ne crut pas qu'il y eût d'inconvénient à laisser, dans un coin de la cuisine, Louise attachée à un clou par les lisières de sa robe. En sortant elle n'eut pas la précaution de bien fermer la porte. Il y avait près de là une étable à pourceaux. Un de ces animaux s'étant échappé de ce lieu, où on le tenait enfermé, va droit à la porte de la maison, et l'ayant poussée avec effort, entre dans la cuisine, mange quelques morceaux de pain qu'il trouve sur une chaise, et ensuite court vers l'enfant, dont il commençait à déchirer la robe, quand heureusement le parrain de Louise, qui demeurait presque vis-à-vis, entend les cris de cette pauvre enfant ; il accourt, chasse l'animal, et reste auprès de sa chère filleule, qu'il s'efforce de consoler. Alors arrive Catherine, qui s'empressait de revenir. « Vraiment vous faites de belles choses, lui dit-il; sans moi votre enfant était mort. Peut-on abandonner ainsi son enfant?

Il ne s'en est pas fallu de cinq minutes qu'elle ne fût dévorée. » Catherine ne chercha pas à se justifier, elle avait évidemment tort; elle remercia mille et mille fois son neveu, qui venait de sauver la vie à ce qu'elle avait de plus cher au monde, et elle lui promit bien que, dans la suite, elle prendrait plus de précautions.

Pendant quelque temps elle fut bien exacte à ne jamais faire un pas hors de la maison sans laisser quelqu'un pour garder sa fille; mais les affaires du ménage l'obligeaient à sortir souvent; elle craignait d'abuser à la fin de la complaisance de ses voisines; et au bout d'environ deux mois, elle commit encore une autre imprudence.

Une affaire pressée l'appelle à l'extrémité du village; elle ne prend pas le temps d'avertir quelqu'un, seulement elle a grand soin de fermer la porte et de bien s'assurer qu'il est impossible de l'ouvrir. Elle était bien loin de s'attendre au malheur qui la menaçait; mais cependant elle n'était pas sans inquiétude; aussi elle se hâta de rentrer le plus tôt qu'il lui fut possible. Il en était bien temps; un quart d'heure plus tard, Louise n'était plus. Catherine avait laissé dans la cheminée deux morceaux de bois vert, qu'elle n'avait éteints qu'imparfaitement: ce bois fume longtemps; enfin il se rallume, il pétille, et une étincelle vole jusque sur le berceau de Louise: si elle se fût trouvée

dans son berceau, c'en était fait d'elle ; mais, selon la coutume de la campagne, sa mère l'avait attachée à l'une des extrémités de la chambre; cette précaution cependant ne l'aurait pas sauvée. Insensiblement la couverture prenait feu, il en sortait une fumée épaisse qui aurait bientôt étouffé Louise, et qui déjà ne lui laissait plus même la force de crier.

La pauvre enfant allait rendre le dernier soupir; tout à coup Catherine ouvre la porte: aussitôt la flamme, qui a trouvé un passage plus libre, s'élance avec impétuosité. La chambre paraît tout en feu. A ce spectacle, Catherine pousse un cri perçant et tombe évanouie sur le seuil de sa porte. Tous ses voisins accourent : on emporte Catherine ; l'intrépide Bastien se précipite au milieu des flammes pour en tirer Louise, qu'il trouve expirante et qu'il transporte dans la maison où était sa mère, qui, revenue de son évanouissement, se livrait aux plus vives inquiétudes. Comme Louise n'avait point eu de mal, elle donne des signes de vie ; peu à peu sa frayeur cesse, elle se calme; son visage, auparavant livide et bleuâtre, reprend sa couleur naturelle, elle ne tarde pas à sourire à sa tendre mère: Catherine, transportée de joie, oublie que sa maison est encore la proie des flammes. « Mon Dieu, mon Dieu, » s'écrie-t-elle en pressant Louise contre son cœur, « ah ! Seigneur, je vous remercie !... »

Le zèle et l'activité de ceux qui étaient allés au secours éteignirent bientôt l'incendie; seulement le lit de Louise fut tout consumé. Mathurin et Catherine ne firent presque aucune perte. Mais cet accident donna une bonne leçon à tous ceux qui en furent témoins; ils virent par eux-mêmes combien il faut de prudence pour éviter les malheurs que le feu occasionne si souvent dans les villes et dans les campagnes. Pour Mathurin et Catherine, trop bien instruits par une si terrible expérience, ils prirent alors la résolution bien ferme de ne jamais sortir de chez eux sans éteindre les tisons fumants, ou sans les bien couvrir de cendres; et ils furent si fidèles à veiller sans cesse sur Louise, qu'il se passa plusieurs années sans qu'elle éprouvât le moindre accident, quoique, dans un âge si tendre, la négligence des pères et mères les rende ordinairement si fréquents, et souvent, hélas! si funestes.

Mais ce n'était pas assez pour eux d'être bien attentifs à prévenir tout ce qui pourrait exposer la vie ou la santé de leur chère Louise; ils mettaient un intérêt bien plus vif encore à former dès son enfance son esprit et son cœur. Sitôt que Louise eut atteint l'âge de six ans, ils se hâtèrent de la faire instruire des vérités de la religion. « L'éducation, disaient-ils, est le bien le plus précieux que nous puissions laisser à notre fille. » Louise allait tous

les jours à l'école, et presque jamais ses parents ne la retenaient pour lui faire faire des commissions, dans la crainte de la dissiper et d'augmenter en elle le dégoût que les premières études inspirent toujours aux enfants. Tous les mois la maîtresse d'école était exactement payée; plus Mathurin et Catherine étaient pauvres, plus ils craignaient d'accumuler leurs dettes: mais pour subvenir à cette dépense, Mathurin était forcé de faire bien des sacrifices. Chaque dimanche il mettait de côté, pour cet usage, le quart de l'argent qu'il avait gagné dans la semaine: épargne bien digne d'un père chrétien!

Louise profita si bien des leçons qu'on lui donna, qu'à l'âge de dix ans elle savait mieux lire qu'aucune fille de la paroisse, et commençait à écrire assez bien. Sa mère, qui voulait surtout en faire une bonne chrétienne, la remettait tous les dimanches entre les mains de Geneviève sa marraine, qui la conduisait au catéchisme, et, aussitôt après l'office, la ramenait à la maison. Cette vertueuse fille n'avait pas attendu que Louise fût âgée de dix ans pour s'acquitter envers elle de tous les devoirs que la religion impose aux marraines; et à peine Louise avait-elle atteint sa sixième année, que Geneviève commença à lui inspirer tous les sentiments de la piété la plus tendre.

Tels étaient les sentiments de Geneviève; elle

était le modèle de sa filleule, qui ne voyait toujours en elle que les exemples les plus édifiants; mais elle eut un jour le chagrin d'être sur le point de la perdre, pour l'avoir laissée seule à l'église l'espace de quelques minutes. C'était un dimanche; Geneviève avait conduit Louise au catéchisme, selon sa coutume; le catéchisme terminé, Geneviève voulut passer à la sacristie pour recommander sa filleule au curé d'Ormoy, et lui parler en même temps de quelques petites peines de conscience qui la fatiguaient depuis plusieurs jours. Elle dit à Louise de l'attendre un peu, d'être bien sage, de prier le bon Dieu et de ne pas se permettre de dire à ses compagnes un seul petit mot, parce qu'il ne faut point parler dans l'église. Louise promit tout et était bien résolue de tenir parole; mais elle avait une voisine nommée Gabrielle, âgée de quatorze ans, et qui n'avait point fait encore sa première communion, car c'était bien la plus étourdie du village. Gabrielle presse Louise de sortir un peu pour s'amuser quelques moments à la porte. « Viens, lui dit-elle, tu seras revenue avant que Geneviève sorte de la sacristie... » Elle fit des instances si vives, qu'à la fin Louise se laissa entraîner, et sortit de l'Église pour s'amuser avec plusieurs autres jeunes filles. Louise paya bien cher ce moment d'étourderie. Le premier pas, dans le mal comme dans le bien, coûte toujours à faire, mais une fois

fait, on va bien loin. A peine Louise est-elle sortie, qu'elle craint la présence de Geneviève autant qu'auparavant elle la désirait. Gabrielle propose à ses compagnes d'aller dans un endroit où l'on serait, disait-elle, bien plus à l'aise pour courir et pour s'amuser; toutes applaudirent à cette imprudente proposition, et Louise fut entraînée par le sentiment des autres.

On part, on s'écarte du village de près d'un quart de lieue, et on se trouve dans une prairie tout émaillée de jolies fleurs, et arrosée par un large ruisseau. Sauter, danser, courir les unes après les autres, faire des petits jeux, que de plaisirs qui se succèdent! les heures ne leur semblent que des moments. On s'amuse à cueillir les plus belles fleurs; Louise court en prendre une qu'elle remarque entre toutes les autres: Gabrielle s'écrie: « C'est moi qui l'aurai; » elles courent toutes deux ensemble, elles y portent la main; Louise, plus adroite, réussit à cueillir la fleur; mais Gabrielle, plus forte, repousse Louise avec violence; c'était sur le bord du ruisseau: Louise y tombe, elle pousse des cris, se laisse entraîner au courant... Elle va mourir. Mais la Providence permit que celui qui lui avait déjà deux fois sauvé la vie, fût encore en cette circonstance son libérateur. Averti par les cris pitoyables que poussent les compagnes de Louise, Bastien, qui était allé visiter les blés

dans un champ voisin, accourt, il se jette dans l'eau, malgré le péril de se noyer lui-même, et parvient à la tirer du danger.

Elle donnait à peine quelques signes de vie: il la rapporta chez elle, où Mathurin et Catherine lui prodiguèrent les soins les plus tendres; peu à peu elle reprit ses sens; le médecin qu'on fit appeler la saigna promptement: ce qui lui fit beaucoup de bien. Ainsi elle en fut quitte pour une maladie d'environ quinze jours, et bientôt après sa santé se rétablit promptement.

Geneviève fut quelque temps sans oser revoir sa chère Louise: elle venait seulement tous les jours en savoir des nouvelles dans le voisinage. Dès que Louise put faire quelques pas, elle pria sa mère de la conduire chez sa bonne marraine, justement le jour de sa fête. Catherine en entrant dit à Geneviève: « Il ne faut pas, ma chère amie, vous affliger ainsi d'un malheur que vous ne deviez pas prévoir et que vous avez fait votre possible pour éviter. » Geneviève, en effet, ne trouvant plus Louise dans l'église, l'avait cherchée partout dans les environs; et si elle n'avait point été jusque dans le pré, c'est qu'elle ne pouvait soupçonner qu'un enfant qui avait toujours été si sage et si docile, se fût permis une telle faute. Louise, les yeux baignés de larmes, fit à Geneviève les excuses les plus simples et les plus touchantes. Sa fatale étour-

derie avait été la première qu'elle eût faite depuis qu'elle allait au catéchisme; ce fut la dernière; et pendant les deux ans qui s'écoulèrent jusqu'au grand jour de la première communion, le curé d'Ormoy n'eut rien à lui reprocher qu'un peu d'amour-propre.

Huit jours avant le carnaval, il avait parlé à ses enfants du danger qu'il y a d'aller à la danse, et de l'horreur que doit avoir une fille sage et modeste pour ces assemblées profanes et scandaleuses, d'où l'on ne sort presque jamais sans avoir entendu de mauvais discours et sans avoir vu de mauvais exemples. Toutes les filles du catéchisme paraissaient l'avoir écouté bien attentivement; cependant plusieurs d'entre elles allèrent, dès le même soir, non dans Ormoy (le curé ne l'eût point souffert), mais dans le bourg de Saclas, qui n'en est pas éloigné.

On se doute bien qu'à leur tête était cette Gabrielle qui avait jeté Louise au milieu du ruisseau: e fut elle que, le dimanche suivant, le curé interrogea sur ce qu'il avait dit précédemment contre la danse; elle rougit, et n'osa lui répondre. Toutes ses compagnes se mirent à rire, et Louise la première: le curé fit semblant de ne point s'en apercevoir; il fit à Louise la même demande. Louise, qui avait fort bien retenu tout ce qu'avait dit le curé, et qui en avait mieux profité que Gabrielle,

répondit aussitôt: « Vous nous avez dit, Monsieur, qu'une fille qui veut rester vertueuse ne doit point aller dans les danses; qu'elle n'y apprendrait rien de bon; qu'on n'en sort guère que l'esprit tout plein de mauvaises pensées; que c'est là qu'on se dissipe, qu'on perd la ferveur, qu'on prend de la vanité, du goût pour la parure; que c'est là que les jeunes personnes s'accoutument à écouter de vilains propos qu'une fille honnête ne doit point entendre, et qu'en un mot, aimer les danses, c'est ne point aimer son salut. — C'est fort bien, » dit le curé.

Louise alors est transportée de joie; elle promène sur Gabrielle un regard malin qui semble lui dire : « Je ne vais pas danser, moi, et je suis sage au catéchisme. » Le curé comprit bien tout ce que voulait dire un pareil regard, et aussitôt d'un ton de voix sévère : « Louise, dit-il, c'est bien de faire attention à l'explication du catéchisme, mais ce serait encore mieux d'y ajouter la vertu d'humilité. »

Louise alors ne put retenir ses larmes, elle pleura même pendant presque tout le catéchisme; mais pendant vêpres elle se consola peu à peu; et l'office fini, elle revint avec Geneviève, qui lui dit : « Ma chère enfant, c'est pour votre bien que monsieur le curé vous a grondée ce soir. Je vois avec plaisir que vous commencez déjà à le sentir vous-même. Demain nous irons ensemble remercier ce

charitable pasteur des soins qu'il veut bien prendre de vous. » Elles y allèrent en effet dès le lendemain. Louise en entrant se mit à genoux, et dit à monsieur le curé : « Monsieur, je vous demande bien pardon d'avoir jusqu'à présent si mal profité de vos bontés pour moi, mais j'espère qu'à l'avenir tout ira mieux. » C'était sincèrement et de tout son cœur que Louise parlait ainsi ; cependant de grosses larmes roulaient dans ses yeux ; ces larmes venaient peut-être d'un reste d'amour-propre, autant que du regret de sa faute ; mais, quoi qu'il en soit, depuis que Louise eut fait ses excuses, qui certainement lui coûtèrent beaucoup, Dieu, comme pour la récompenser de ce premier acte d'humilité, lui fit la grâce d'être modeste, recueillie, en un mot un modèle d'édification. C'est surtout pendant les offices qu'on lisait, pour ainsi dire, sur son visage, la tendre piété dont son cœur était pénétré. Tous les mois elle demandait à sa mère la permission d'aller à confesse, et ses parents remarquaient, avec la plus douce satisfaction, que ses fautes devenaient plus rares et plus légères ; du reste, les deux péchés que nous avons racontés étaient les seules choses un peu considérables qu'elle ait eues à se reprocher pendant toute son enfance.

Quand elle eut atteint sa onzième année, et qu'on la vit si sage, on parla au curé de lui faire faire sa première communion. Le curé exigea qu'on

l'éprouvât encore pendant un an ; il trouvait qu'elle avait encore de la légèreté et de la vanité; et il voulait lui faire profondément sentir toute l'importance et toute la dignité de cette action, d'où dépend ordinairement le reste de la vie. Louise trouva ce délai bien long; elle était dans une sainte impatience de se nourrir de son adorable Sauveur; mais elle se soumit sans se plaindre. Enfin le grand jour arriva où, pour la première fois, il lui fut permis de s'approcher de la sainte table : son recueillement parut si profond, sa joie si vive, et sa piété si touchante, que tout le monde en était attendri.

CHAPITRE II

Après sa première communion, Louise continua longtemps à se conduire d'une manière édifiante. Sa piété était tendre et solide. Quatre ans entiers s'écoulèrent pendant lesquels on n'eut rien à lui reprocher, que quelques petites fautes qui venaient de ce fonds de légèreté et de vanité qu'on

avait déjà remarqué en elle. C'était la seule chose qui donnât de l'inquiétude à ses parents. Mais un peu de légèreté se pardonne aisément dans une personne si jeune; d'autant plus que, dès qu'elle s'apercevait d'avoir commis quelque faute, elle se hâtait d'en témoigner son repentir et d'en demander pardon. Et quant à la vanité, il ne faut pas en rejeter tout le tort sur Louise; Mathurin n'y contribuait que trop par son amitié aveugle pour sa fille; il n'avait des yeux que pour elle, il la vantait en toutes rencontres. Il se plaignait souvent que plusieurs filles d'Ormoy n'eussent pas assez d'égards pour Louise, à cause que, n'étant pas riche, elle ne portait pas d'aussi beaux habits que les autres. Enfin il se plaisait à l'appeler *son petit ange :* c'était son expression favorite. Catherine avait plus de prudence que Mathurin; elle le reprenait quelquefois des éloges déplacés qu'il donnait à sa fille; mais dans le fond du cœur elle avait elle-même un faible pour Louise, dont celle-ci ne s'apercevait que trop. Geneviève était la seule qui ne flattait point Louise, et qui lui répétait souvent qu'une véritable chrétienne doit se tenir en garde contre la vanité, remercier Dieu de l'avoir éloignée des occasions du péché, et mettre sa joie à vivre dans un état obscur, à porter des habits grossiers, et à souffrir le mépris des riches.

Ces discours de Geneviève servaient à soutenir

Louise contre les tentations de la vanité; et en suivant les conseils de cette bonne marraine, elle menait une vie pure et innocente. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans elle goûta le véritable bonheur auprès d'un père qu'elle rendait heureux, et d'une mère dont elle faisait toute la joie. Elle ne fut malheureuse que dès le moment où elle quitta les sentiers de la vertu en fermant l'oreille aux leçons de Geneviève, et en se laissant entraîner par son penchant à la vanité, par la légèreté de son esprit, et surtout par les mauvais conseils de Gabrielle. C'est ici que commence l'histoire de ses égarements, dont nous voudrions pouvoir effacer entièrement le souvenir. Mais nous devons en tracer une fidèle peinture pour l'instruction des jeunes personnes, afin qu'elles aient soin de se préserver des écueils contre lesquels Louise vint malheureusement faire un triste naufrage.

Sa conduite avait toujours été irréprochable, tant que son père avait été appelé le *pauvre Mathurin*. Une petite fortune qui mit cette famille plus à l'aise lui devint bien funeste. Une tante de Mathurin le fit héritier d'un petit domaine de cinq à six mille francs. Il se vit ainsi, par la mort de sa tante, assez riche pour quitter la ferme où il avait demeuré jusqu'alors, et il eut le plaisir de cultiver désormais son propre bien. Elle lui avait aussi laissé quelque argent, dont il employa une

partie pour fournir aux dépenses les plus nécessaires; il voulut ensuite se servir du reste pour acheter une belle robe à sa fille. Catherine s'y opposa; ses observations étaient justes, et si Mathurin les eût écoutées, que de maux il se serait épargnés! Mais il s'obstina à vouloir que sa chère fille lui fît honneur par sa parure, c'est ainsi qu'il s'exprimait; et malgré toutes les représentations de sa femme, il acheta la robe : elle fut prête pour le dimanche suivant, et voilà Louise toute joyeuse de se voir habillée comme une dame. Geneviève étant venue la chercher pour aller avec elle à la messe, Louise n'eut rien de plus pressé que de lui dire : « Voyez ma belle robe! — Oui, lui répondit Geneviève, mais je vois aussi votre vanité. Ah! que je crains bien que cette parure ne vous soit funeste! » Louise se tut et rougit. Elles allèrent à l'église, et toutes deux entendirent la messe, mais dans des dispositions bien différentes : Geneviève priait pour Louise, et Louise, quoiqu'elle fît des efforts pour entendre la messe avec attention, avait souvent des distractions causées par la pensée de sa belle robe. Après la messe elles sortirent de l'église, et Louise dit à Geneviève : « Je veux, ma chère marraine, vous reconduire jusque chez vous. » Elle avait bien ses raisons pour parler ainsi : Geneviève demeurait à l'extrémité du village; il fallait donc le traverser, ce qui donnait

occasion à Louise de faire voir à toutes les jeunes filles, ses compagnes, qu'elle était mieux parée que celles qui jusqu'alors l'avaient méprisée parce qu'elle était pauvre.

Gabrielle, la plus étourdie de toutes, la vit passer, et se tournant vers quelques jeunes filles qui se trouvaient là, elle leur dit tout bas : « En voilà une qui se croit une grande demoiselle, parce qu'elle a *une jolie robe,* comme si on ne savait pas que son père n'avait pas quatre sous vaillant; maintenant, parce qu'il a une petite succession, elle lève la tête bien haut. Rien de tel que les gueux; quand il leur arrive quelque liard, ils croient être de grands messieurs. » Elle en aurait bien dit davantage; mais Étienne, son frère, et aussi mauvais sujet qu'elle, lui coupa la parole. « Arrête, ma sœur, dit-il en riant, respecte donc cette fille qui faisait de si beaux discours au catéchisme et prêchait si bien contre toi, parce que tu avais été à la danse. Si elle a prêché aussi contre l'amour de la parure, elle n'en a certainement pas profité, et je parie douze francs qu'il en sera de même de son sermon contre la danse, et qu'elle ne tardera pas à danser avec moi. » Un autre étourdi, nommé Philippe, qui était d'un village voisin, s'approche d'Étienne, et lui frappant dans la main : « J'accepte la gageure, lui dit-il, et je parie un louis contre douze francs que tu n'en viendras pas

à bout. — Eh bien! répondit Étienne, je prends tous ceux qui sont ici présents à témoin de notre gageure, et je ne demande que six mois. — C'est très-bien, mon frère, répliqua Gabrielle, il faut être homme de parole; et je t'aurais arraché les cheveux si tu avais refusé de prendre Philippe au mot. Mais il n'y a pas besoin de demander six mois. La chose n'est pas si difficile qu'on le pense, et nous y réussirons facilement et en bien peu de temps. »

En disant ces mots, elle aperçut Louise qui retournait chez elle après avoir accompagné Geneviève. Elle courut à sa rencontre, et lui prodigua les compliments dont Geneviève s'était montrée si avare. Louise était joyeuse d'entendre ce langage tout nouveau pour elle: la conversation fut longue; Louise lui dit enfin qu'elle était bien fâchée d'être obligée de la quitter si vite; « mais, ajouta-t-elle, nous nous reverrons, j'espère. — Dès ce soir si vous le voulez, répondit Gabrielle; je vais ce soir à Saint-Martin, on y célèbre la fête du patron; c'est un grand saint, j'ai pour lui beaucoup de dévotion; si cela vous arrange, nous irons ensemble; il y aura beaucoup de monde, et vous ne serez pas fâchée d'avoir fait ce petit voyage. » Louise fit d'abord quelques difficultés; elle ne pouvait se dissimuler combien il était dangereux pour elle d'aller ainsi avec une personne dont la

conduite n'était pas édifiante. Mais Gabrielle lui avait fait tant de compliments, et elle entrait si bien dans les intérêts de sa vanité, qu'il lui semblait bien difficile de lui refuser quelque chose. Elle promit tout : on fixa l'heure et le lieu où l'on se rencontrerait; car Louise comprenait déjà qu'il fallait user, dans cette affaire, d'un peu de dissimulation, et les deux amies se séparèrent très-satisfaites l'une de l'autre.

Louise cependant était inquiète sur la promesse qu'elle venait de donner, et qu'elle ne savait encore comment accomplir. Elle revint chez ses parents l'esprit distrait et le cœur agité; mais elle eut grand soin de cacher son trouble, et l'on ne s'en aperçut point. Quoiqu'elle fût restée hors de la maison bien plus longtemps que de coutume, on ne songea point à lui faire de questions; on croyait qu'elle avait passé avec Geneviève toute la matinée. Jusqu'au dîner Louise ne dit rien de son projet, mais après le dîner elle dit à sa mère : « Je voudrais bien aller entendre les vêpres à Saint-Martin, c'est aujourd'hui la fête patronale; plusieurs filles de notre village se sont réunies pour s'y rendre ; bonne maman, laissez-moi les accompagner ; je vous promets d'être ici de bonne heure. »

Catherine devina sans peine que la vanité entrait pour beaucoup dans la prétendue dévotion de sa fille. « Je ne veux pas, » lui dit-elle d'abord.

Louise se mit à pleurer, et Mathurin, attendri par ses larmes, dit à Catherine : « Pourquoi lui causer du chagrin? Quel mal y a-t-il d'aller à Saint-Martin? — Quel mal? répondit Catherine ; il n'y a qu'à voir la conduite de toutes ces coureuses de fêtes, et l'on saura quel mal il y a d'y aller. Le prétexte qu'on apporte est beau; on dit comme Louise, c'est par dévotion, c'est par piété: c'est un si grand saint! Tout cela est à merveille; et moi je sais fort bien que la plupart de ces filles ne cherchent qu'à courir; mais enfin, Mathurin, puisque tu le veux, tout est dit. Elle ira, j'y consens; mais écoutez bien : Louise, je me fie plus à la dévotion de Geneviève qu'à la vôtre; entendez-vous? Ainsi vous irez avec elle à Saint-Martin, vous en reviendrez avec elle, vous ne la quitterez jamais d'un seul pas; ce n'est qu'à cette condition que je vous permets d'y aller. Est-ce entendu? »

— Oui, ma mère, » reprit Louise fort embarrassée; car on pense bien qu'elle n'avait point proposé à Gabrielle de mettre Geneviève de la partie. Elle comprenait parfaitement que Geneviève aurait fait des représentations, donné des avis, adressé des reproches qui auraient tout dérangé.

Louise étant sortie de la maison, hésita quelque temps sur le parti qu'elle avait à prendre; enfin, malgré les remords de sa conscience, elle se décida à ne point aller chercher Geneviève; et afin de ne

pas la rencontrer en route, elle prit un assez long détour pour arriver au lieu du rendez-vous qu'elle avait donné à Gabrielle. Mais en chemin, seule avec sa conscience, que de pensées la remplissaient de tristesse et d'inquiétudes! « Que fais-je? disait-elle en elle-même, voilà donc que j'évite ma meilleure amie; et si elle vient me chercher, que deviendrai-je? Et s'il m'arrive en route quelque malheur, comme le jour où je me suis enfuie dans les champs, à qui la faute? Hélas! ce n'est pas là ce que j'avais promis au bon Dieu le jour de ma première communion; je n'aurais pas fait cette démarche il y a seulement deux jours; elle me coûtera peut-être bien des larmes!... » Louise en disant ces mots fait quelques pas en arrière; peu s'en faut qu'elle n'aille trouver Geneviève, et ne laisse Gabrielle l'attendre tant qu'elle voudra. D'un côté, elle avait promis à ses parents de ne point faire le voyage sans Geneviève; d'un autre, Gabrielle aurait été fâchée que Louise amenât son ancienne amie. Devait-elle balancer? Non sans doute, si elle eût été raisonnable et telle qu'elle était autrefois; mais une demi-heure de conversation avec Gabrielle l'avait déjà toute changée, tant les mauvaises compagnies sont funestes aux jeunes personnes!

Gabrielle l'attendait depuis près d'une heure, et commençait à se lasser; enfin elle allait partir

quand elle vit venir Louise d'un air assez triste ; elle lui fit quelques petits reproches d'avoir tant tardé. Louise répondit qu'une commission à faire pour ses parents l'avait obligée à prendre un détour. Elle n'osait pas avouer qu'elle avait redouté la rencontre de Geneviève. Gabrielle reçut son excuse et prit avec elle la route de Saint - Martin. Dès qu'on fut arrivé, Louise dit qu'il fallait aller à l'église entendre les vêpres. Gabrielle s'en serait dispensée bien volontiers; mais elle qui avait dit à sa nouvelle amie que le voyage serait de dévotion, ne savait comment s'opposer à une demande si juste. Elle y consentit donc d'assez bonne grâce; on arrive à l'église: il était trop tard, l'office était fini. Louise fut sincèrement affligée d'avoir manqué les vêpres, Gabrielle la consola: « Que voulez-vous y faire, ma chère amie? ce n'est pas notre faute, et le bon Dieu nous en saura le même gré à cause de notre bonne intention; une autre fois nous serons plus heureuses, et pour aujourd'hui contentons-nous d'une courte prière; je sais que vous aimeriez à la faire longue; mais vous pourrez ce soir tout réparer, et il faut bien, après tout, aller voir un peu le village et les réjouissances que l'on y fait. »

C'était dans l'église même que Gabrielle parlait ainsi; Louise, heureusement, n'avait pas encore la funeste habitude de tenir, dans la maison de Dieu,

des discours inutiles : sans rien répondre à Gabrielle, elle se mit à genoux, et fit sa prière. La prière de Louise durait depuis un demi-quart d'heure. « Il ne faut pas prier ainsi pendant deux heures, » dit alors Gabrielle, qui avait tout à fait perdu patience. « Il est temps de partir, si vous ne voulez pas vous en retourner sans avoir rien vu. » Comme elle s'aperçut que Louise était scandalisée d'un pareil discours, elle fut assez habile pour se radoucir à l'instant, et lui dire d'un ton presque dévot : « Et moi aussi j'ai bien des prières à faire, mais je les réciterai ce soir, je ne veux pas vous priver d'une récréation bien innocente ; ce n'est pas que je prenne grand intérêt à ces sortes de fêtes, j'y suis accoutumée ; mais vous, je sais que vous n'en avez jamais vu. Allons, ma bonne amie, j'espère que le bon Dieu se contentera de notre petite visite. » Louise, toujours étonnée qu'on pût si longtemps parler dans l'église, sortit avec Gabrielle.

Elles n'eurent pas besoin d'aller bien loin pour arriver au lieu de la fête : hélas! tout près de l'église il y avait une place qui était ce jour-là le rendez-vous général de tous les libertins et de toutes les étourdies des environs. Aussi, quel spectacle ! les uns sont plongés dans l'ivresse et peuvent à peine se soutenir ; les autres se disputent, plusieurs se battent comme des furieux, un grand nombre de jeunes garçons et de filles effrontées s'a-

musent à des jeux qui ne sont rien moins qu'innocents; ici des injures atroces; là des blasphèmes et des jurements effroyables; plus loin des chansons indécentes et des discours plus indécents encore : partout des clameurs, un vacarme, un désordre qui rendent cette place semblable à une ville qu'on a prise d'assaut. Tout ce bruit divertissait beaucoup Gabrielle, qui, comme elle l'avait dit elle-même, y était accoutumée; mais tous ces scandales révoltaient Louise, qui n'avait connu jusqu'alors que la vertu.

Gabrielle, voyant que Louise s'obstinait à ne pas danser, lui avait dit avec un peu d'humeur : « Chacun pour soi; restez là comme une statue, vous en êtes bien la maîtresse; pour moi, j'aime la danse, et je vais danser; » elle tint parole, et de si bon cœur, qu'elle aurait dansé jusqu'au lendemain, si, à la nuit tombante, tout le monde ne se fût retiré. Il est vrai que de temps en temps elle revenait vers Louise, qui ne lui cachait pas ses inquiétudes et la pressait de s'en aller; mais elle trouvait toujours de nouveaux prétextes, et ne cessait de lui dire pendant plus d'une heure : « Encore une contredanse, et nous partirons. »

Elles partirent enfin, et Étienne les accompagna. Gabrielle, qui s'était amusée beaucoup et qui n'était pas peureuse, riait, chantait, folâtrait tout le long du chemin. Louise était bien loin d'avoir

envie de l'imiter ; elle n'emportait de sa promenade que le regret de l'avoir entreprise en si mauvaise compagnie, la crainte d'éprouver en route quelque accident, et la certitude qu'à son retour elle serait, pour le moins, bien grondée ; sa frayeur était pour Gabrielle un sujet de continuelles railleries ; Étienne ne s'en moquait pas ; il avait l'air au contraire de témoigner à Louise le plus grand intérêt.

Saint-Martin n'était qu'à une demi-lieue d'Ormoy, on marchait vite ; le voyage ne fut pas long ; mais il fut interrompu par un accident. Tout près du village ils virent deux hommes armés qui paraissaient en sentinelle. Étienne crut qu'ils l'attendaient ; car, avant l'arrivée de Louise, il avait eu, à Saint-Martin, une dispute assez vive. « Ne craignez rien, dit-il à ses deux compagnes, je vais voir ce que c'est, et je suis à vous dans l'instant. » La peur grossit toujours les objets ; dès qu'Étienne fut à vingt pas, Louise s'imagina voir les deux inconnus se précipiter sur lui : le cœur lui bat, elle respire à peine, ses genoux chancellent, elle n'a plus la force de se soutenir, elle tombe dans un bourbier. Au cri qu'elle pousse en tombant, Étienne accourt et saute dans le fossé pour en retirer Louise, qui n'avait point d'autre mal que d'être couverte de boue de la tête aux pieds. Son premier mot fut : « Ah ! que j'ai eu peur !..... » Mais Étienne lui ayant dit que c'étaient deux de ses amis qui voulaient sur-

prendre un lièvre, elle ne songea plus qu'au triste accident qui venait de lui arriver.

Gabrielle ne put s'empêcher de rire en voyant les beaux habits de Louise dans un si pitoyable état. Étienne, plus adroit, lui témoigna beaucoup d'intérêt et parut s'affliger presque autant qu'elle, ce qui n'est pas peu dire; car je ne sais si la pauvre enfant n'aurait pas mieux aimé s'être cassé un bras ou une jambe. Quoiqu'elle désirât ardemment rentrer au plus tôt, elle ne put refuser de s'arrêter quelques moments chez les parents de Gabrielle, afin de remettre ses ajustements dans le meilleur état possible. Il fallait traverser encore tout le village, et jamais Louise ne s'était trouvée dehors à une telle heure; cependant, quelque instance que lui fît Étienne pour l'accompagner jusqu'à la porte de sa maison, jamais elle n'y voulut consentir. « Maintenant, dit-elle, il fait clair de lune, j'aurai moins peur. » Étienne n'eut garde d'insister; il lui fut aisé de comprendre qu'elle craignait que Catherine sa mère ne se tînt à la porte pour la voir venir; et c'est en effet ce qui arriva.

En proie aux plus vives inquiétudes, Catherine attendait depuis plus de deux heures sa chère enfant; et dès que la lune vint à paraître, elle courut à la porte et tint les yeux toujours fixés sur le chemin que Louise devait prendre. Elle l'aperçut d'assez loin; mais elle n'eut pas besoin de lui dire de

se presser : la pauvre Louise courait de toutes ses forces ; cela ne l'empêcha pas cependant d'être bien grondée, comme elle s'y était attendue. « J'ai eu la faiblesse, lui dit Catherine, de vous laisser aller à Saint-Martin ; mais c'est bien la première et la dernière fois, je vous assure... Ah ! comment avez-vous eu le cœur de me tenir inquiète jusqu'à ce point ? » Louise avait sa réponse toute prête ; elle l'avait concertée avec Gabrielle. « Chère maman, dit-elle, je n'ai pu mieux faire, l'office était si long, si long ! on a chanté les vêpres bien gravement ; ensuite un sermon qui ne finissait point ; ensuite un salut des plus solennels ; ensuite la procession ; j'ai cru qu'il faudrait coucher là : car Geneviève n'a voulu partir qu'au moment où le sacristain se disposait à fermer l'église ; je lui disais bien qu'il serait trop tard, elle a voulu faire à sa tête, j'ai été forcée d'obéir : mais aussi comme je lui ai fait doubler le pas ! elle n'en peut plus, et voilà pourquoi elle n'est pas venue me reconduire jusqu'ici. » Pendant que Louise parlait de la sorte, le son de sa voix, l'air de son visage, sa contenance embarrassée, tout la trahissait ; elle le sentit bien, et prenant un prétexte pour se retirer au plus vite : « Je suis tout en nage, dit-elle, permettez-moi d'aller changer d'habits. C'était le seul moyen de cacher son trouble et l'accident qui était arrivé en chemin.

Le mensonge est toujours odieux ; mais il est

aussi presque toujours imprudent. A quoi Louise ne venait-elle pas de s'exposer? Ses parents ne l'auraient-ils pas crue bien plus coupable encore qu'elle ne l'était en effet, si ce jour-là même Geneviève était venue lui rendre visite et demander pourquoi elle n'avait pas assisté aux vêpres de la paroisse? Il n'en fut pas ainsi. Geneviève, au sortir de l'office, était rentrée chez elle, elle y avait trouvé une de ses parentes qui venait de Paris, et n'avait pu s'en séparer. Le lendemain, après avoir entendu la messe, elle s'empressa d'aller voir Louise; tout était encore perdu si elle ne l'eût pas trouvée seule. Hélas! ce qui parut alors à Louise un grand bonheur était plutôt un malheur véritable; les justes reproches qu'on lui aurait faits lui auraient sans doute épargné bien des fautes. Geneviève commença par lui demander si elle avait été malade : « Non, » dit Louise d'un ton assez froid; et ensuite entassant mensonges sur mensonges, elle prit tout à coup un air dévot et compatissant. « J'ai rencontré, dit-elle, une pauvre femme qui avait affaire à Boissy; elle était partie d'Étampes à cinq heures du matin, et n'avait plus la force de se traîner; un petit enfant qu'elle tenait par la main était encore plus fatigué qu'elle. Cette pauvre femme me faisait pitié. J'ai employé à lui acheter du pain le peu d'argent que j'avais sur moi, et je l'ai accompagnée jusqu'au terme de son voyage, la soutenant

d'un bras, et portant de l'autre son petit enfant. J'ai eu le temps de revenir ici vers la fin de l'office. Mes parents ont cru que j'avais entendu les vêpres avec vous, comme à l'ordinaire; je ne les ai pas détrompés. Je vous prie, ma chère Geneviève, ne leur parlez point de cela : il faut qu'il n'y ait que vous et le bon Dieu qui le sachiez. »

Louise avait arrangé d'avance toute cette histoire, et elle la raconta avec tant d'assurance et même de candeur apparente, que Geneviève y fut trompée.

Mais quelle que fût la malheureuse habileté de Louise, Geneviève, pendant le reste de la conversation, trouva en elle je ne sais quoi de distrait et de réservé qui l'avertissait qu'il s'en fallait bien que Louise l'aimât comme auparavant. Elle ne put s'empêcher de penser que Louise, pour la première fois, avait quelque chose de caché pour elle; et, sans pousser plus loin ses soupçons, elle partit le cœur navré de tristesse.

Cependant Louise, déchirée par ses remords, résolut de ne plus aller à aucune fête patronale. Ce n'était pas assez; elle aurait dû prendre la résolution de fuir désormais la compagnie de Gabrielle, qui lui avait été si nuisible. Elle sentait bien elle-même combien elle avait tort de fréquenter une si dangereuse amie. Mais elle lui avait promis de l'aller voir au plus tôt. Si elle y manquait, que penserait, que dirait Gabrielle? Le respect humain

détermina donc Louise à saisir la première occasion de lui faire la visite qu'elle lui avait promise, et malheureusement cette occasion ne tarda pas à se présenter.

CHAPITRE III

Le dimanche suivant, Geneviève, au lieu d'attendre Louise pour aller à vêpres, vint la chercher; Louise la suivit; mais dès qu'elle fut assurée que ses parents ne pouvaient plus la voir, elle trouva quelque prétexte pour se séparer de Geneviève, et elle courut chez Gabrielle. Elle avait dit à Geneviève qu'elle viendrait la rejoindre à l'église, et elle n'y vint pas. Geneviève alla la voir le lendemain, et eut l'intention de ne rien lui en dire en présence de ses parents; mais sitôt qu'elle put lui parler seule, elle lui fit avec la plus grande douceur quelques reproches sur une conduite si peu édifiante. Louise, loin de lui promettre qu'elle profiterait de ses avis, lui répondit d'un ton fâché. Geneviève ne pouvait croire Louise changée à ce point : elle se retira sans dire un seul mot, bien résolue de ne

plus la revoir que quand elle aurait lieu de penser que sa visite lui pourrait être plus agréable et par là même plus utile. Louise, qui n'avait plus de confiance ni dans son amie, ni dans ses parents, se trouva comme abandonnée à elle-même. Elle faisait auparavant au moins un quart d'heure de méditation; elle négligea tout à fait ce pieux exercice; bientôt elle se dégoûta des bons livres qui faisaient ses délices, et lut en cachette, et avec une avidité déplorable, des romans, ces livres funestes qui font tant de mal à la jeunesse!

Enfin Louise, déchirée de remords, et voulant, comme si la chose eût été possible, recouvrer la paix du cœur, sans néanmoins changer de vie, cessa de se confesser à ce respectable curé d'Ormoy, qui l'avait toujours conduite avec tant de sagesse depuis sa plus tendre enfance, et courut s'adresser à un prêtre des environs, à qui Gabrielle s'adressait aussi, parce que, disait-elle, « c'était un brave homme qui laissait tout passer, et n'était point du tout méchant. » Catherine s'affligeait de voir que sa fille, au lieu de l'excellent guide qu'elle avait eu jusqu'alors, eût choisi un homme dont la trompeuse et coupable indulgence n'était que trop connue. Louise n'était plus cette enfant docile qui n'aurait osé faire un seul pas sans sa permission; elle sortait quand il lui plaisait, rentrait quand elle le trouvait bon, et n'obéissait qu'à ses caprices. Ses

parents, las de disputer sans cesse avec elle et de la gronder du matin au soir, avaient fini par la laisser faire; mais ce qui était encore plus déplorable, c'est que l'amour de la parure faisait tous les jours en elle de nouveaux progrès. Il n'y avait point, dans tout le village, de jeune fille mieux parée qu'elle; et cependant elle trouvait toujours que ses parents ne lui donnaient pas assez; parce que tout ce que les autres pouvaient avoir d'élégant, elle voulait absolument se le procurer.

Un dimanche, elle vit à Gabrielle un tablier d'indienne qui lui parut joli; et son premier mot, le soir en rentrant, fut de dire à sa mère : « Maman, il me faudrait un tablier d'indienne. Nous irons, je vous en prie, l'acheter demain, et je le choisirai moi-même. » Mathurin, qui était dans la chambre voisine, entra aussitôt, et lui reprocha cette nouvelle fantaisie. Catherine, mécontente comme son mari, y joignit ses plaintes. Louise était devenue trop vaine pour écouter volontiers de semblables reproches. Cédant au perfide conseil de Gabrielle, elle osa dire à Catherine : « Eh bien, laissez-moi travailler pour mon propre compte; je vous paierai ma nourriture et je m'entretiendrai comme il me plaira... » Catherine ne la laissa pas achever. « Malheureuse, dit-elle, peux-tu bien nous faire de pareilles offres? Ah! nous devrions les accepter, car tu n'es pas digne d'être notre fille. »

Ces paroles foudroyantes firent rentrer Louise en elle-même; elle se jeta aux genoux de ses chers parents, et les pria de lui pardonner tout ce qu'elle leur avait causé de chagrins depuis quelque temps. Touchés d'un repentir si prompt, Mathurin et Catherine la relevèrent en l'embrassant, et lui promirent l'un et l'autre de ne jamais lui parler de sa faute. Louise, de son côté, leur promit de les mieux contenter à l'avenir; et elle aurait tenu sa parole, si le dimanche suivant elle n'eût été revoir Gabrielle, qui lui donna les plus détestables conseils, jusqu'à la pousser à voler ses parents. Une telle insinuation fit horreur à Louise; mais peu à peu elle s'accoutuma aux discours de Gabrielle, et ne tarda pas à se laisser persuader. Ses parents se réjouissaient de la voir enfin plus discrète; elle n'était, hélas! que plus criminelle. On ne saurait peindre les soins qu'elle prenait pour cacher ses larcins et les fruits qu'elle en retirait; mais, malgré ses précautions, sa mère lui vit porter un dimanche le fatal tablier d'indienne. Elle soupçonna quelque chose. Louise alla au-devant des observations en disant qu'elle avait passé des nuits pour se procurer ce tablier. Catherine fut touchée des plaintes de sa fille, et se promit bien dans son cœur d'avoir toujours pour elle la plus tendre indulgence.

Les premières fois que Louise avait volé ses parents, elle avait pris de si grandes précautions qu'

était impossible qu'on la découvrît; l'habitude du crime la rendit bientôt plus hardie. Un jour elle monte au grenier ayant en main un petit sac pour dérober du grain et le vendre. Mathurin, qui était alors dans la chambre au-dessous du grenier, entend marcher; il soupçonne qu'il y a des voleurs dans sa maison. Quelle fut sa surprise, son indignation, sa fureur, quand il vit Louise ainsi occupée! « Ah! voleuse! ah! scélérate! c'est donc mon blé qui fournit à ta parure! » A ces mots il prend un bâton qu'il trouva sous sa main, et il en décharge un si rude coup sur les épaules de sa fille, qu'elle tombe à ses pieds presque sans vie. « Malheureux, s'écrie-t-il, malheureux que je suis! j'ai tué ma fille... Mon enfant, ma pauvre enfant; va, je te pardonne de tout mon cœur. Ma Louise, ma chère Louise... » Louise, baignée des larmes de son père, commence à entendre sa voix; elle soupire, elle entr'ouvre les yeux... L'espérance renaît dans le cœur de ce tendre père; il prend Louise dans ses bras, la porte sur son lit, appelle Catherine pour l'aider à la secourir; et tous deux, à force de soins, parviennent bientôt à la faire revenir à elle-même.

L'intérêt qu'elle leur avait inspiré, quoiqu'elle fût si coupable, eût été autrefois pour elle un puissant motif de ne leur plus donner de nouveaux sujets de peine; mais la dissipation et la vanité avaient gâté le cœur de Louise. Dès qu'elle fut bien guérie

de la blessure qu'elle avait reçue, elle demanda la permission d'aller de temps en temps passer la veillée chez un voisin nommé Simon; tout était arrangé d'avance; Gabrielle allait chez Simon tous les soirs avec Étienne. Catherine refusa absolument à Louise la dangereuse permission qu'elle demandait; mais Mathurin, toujours trop bon, dit à Louise qu'elle pouvait y aller. « Eh bien! dit Catherine, il le faut bien souffrir, puisque vous le voulez ; mais je l'y accompagnerai; je veux veiller sur sa conduite, et voir par mes yeux ce qui se passera dans ces assemblées. » Mathurin s'y opposa encore, et voulut que Louise allât seule. « Il faut bien, disait-il, que la jeunesse s'amuse un peu; et nous autres vieux nous gênons ces pauvres enfants. Notre voisin est un brave homme, et nous sommes bien sûrs qu'il ne peut se passer chez lui rien que d'innocent. » Aveugle indulgence de Mathurin, dont il ne tarda pas à se repentir!

Bastien était absent depuis trois mois pour un procès considérable qu'il était obligé de soutenir à Orléans : il lui fallut revenir à Ormoy chercher quelques papiers dont il avait besoin pour la conclusion de son procès. Sitôt qu'il fut arrivé, il vint chez Mathurin demander des nouvelles de Louise. Catherine était alors seule. Elle lui raconta, les larmes aux yeux, combien Louise s'était dérangée. « Et ce qui achèvera de la perdre, dit-elle en san-

glotant, c'est qu'elle va tous les soirs aux veillées. Le mal serait moindre si je pouvais l'y accompagner; mais son père me l'a défendu : il traite de faux rapports tout ce qu'on lui dit sur le mal qui se passe dans ces veillées. Mon cher Bastien, je vous attendais avec impatience pour détromper Mathurin. Il y aurait un moyen facile. J'ai découvert qu'il y a dans la maison de Simon une fenêtre sous laquelle on entend tout ce qui se dit à la veillée. Il faudrait y conduire mon mari. — Je ferai tout ce que je pourrai pour Louise, répondit Bastien; mais il me semble qu'il n'est pas à propos d'écouter sous les fenêtres, cela n'est pas délicat. — Vous me mettriez en colère avec votre délicatesse, répliqua vivement Catherine; on fait comme on peut : il s'agit de tirer du danger ma fille, qui est là comme une brebis à la gueule du loup. » Cette bonne mère n'en put dire davantage; les sanglots étouffèrent sa voix. Bastien la consola et lui promit de faire tout ce qu'elle voulait. « Eh bien! dit Catherine, je vous attends ce soir; mais ne laissez pas connaître à Mathurin que je vous ai vu. »

Bastien ne manqua pas de venir passer la soirée chez Mathurin. Il n'eut pas l'air de savoir que Louise était allée à la veillée; mais après avoir demandé à Mathurin et à Catherine des nouvelles de leur santé, il ajouta aussitôt : « Et ma chère filleule, comment se porte-t-elle? où est-elle? j'ai

bien envie de la voir. » Mathurin répondit qu'elle était allée passer la veillée chez un voisin. Sur cela Bastien s'adresse à Catherine, et lui fait de grands reproches de ce qu'elle l'y avait laissée aller. « Eh bien ! mon ami, dit vivement Mathurin, qui commençait à s'impatienter, je suis son père, cela me regarde, et non pas vous. — Quoi ! répondit Bastien, ne suis-je pas son parrain ? ne dois-je pas veiller à ce qu'elle se conduise en bonne chrétienne ? »

Catherine prenant aussitôt la parole : « Je me charge, dit-elle, de vous mettre d'accord. La veillée se tient dans la cuisine du voisin ; il y a une fenêtre d'où j'ai remarqué qu'on entend tout. Allez ensemble vous mettre sous cette fenêtre, et vous saurez bientôt qui des deux à raison. » Bastien accepte, prend Mathurin par le bras, et les voilà qui vont tous deux se placer sous la fenêtre.

Ils ne tardèrent pas à se convaincre que les propos et les jeux auxquels Louise prenait part ne pouvaient que lui être contraires. Bastien et Mathurin entrèrent donc brusquement. Mathurin, prenant sa fille par la main, lui dit : « Je te défends d'aller aux veillées, et je t'ordonne de fuir avec le plus grand soin la compagnie de Gabrielle. » Louise promit tout, et dans le fond elle avait bien intention de garder sa parole. Mais elle s'était trop habituée à des plaisirs bruyants et à des discours frivoles ; elle ne savait plus trouver de goût aux divertissements innocents et aux conversations simples de ses parents. Dans le sein de sa famille les jours lui semblaient d'une longueur assommante ; et pendant toute la soirée elle ne faisait que bâiller. Malheureusement encore pour elle,

Bastien fut obligé de retourner bientôt à Orléans pour son procès. Il était le seul qui eût de l'ascendant sur l'esprit de Louise; son départ la laissait sans soutien. A la vérité elle avait toujours Geneviève, avec laquelle elle s'était réconciliée; mais son cœur n'était plus le même pour cette amie si digne de sa confiance.

CHAPITRE IV

Gabrielle avait bien compris qu'on avait défendu à Louise d'avoir aucune liaison avec elle; aussi pendant tout le temps que Bastien passa à Ormoy, elle ne chercha point à la voir; mais sitôt qu'il fut parti, elle épia l'occasion de la rencontrer. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jour que Louise était allée chercher de l'eau dans un petit bois, Gabrielle l'aperçut, et l'ayant suivie elle lui sauta au cou en lui disant : « Ma chère amie, ah! qu'il y a de temps que nous ne nous sommes vues ! » Louise étonnée regardait de tous côtés. « Je vois bien, lui dit Gabrielle, qu'on vous a défendu de me parler, et que vous craignez d'être aperçue; mais soyez tranquille, personne ne vous voit. » Louise, qui n'avait pas ri depuis longtemps, lui répondit que depuis qu'elle ne l'avait pas vue, elle avait passé des jours bien tristes. « Et moi aussi, ma chère, lui dit Gabrielle, les jours passés sans vous voir me paraissaient des années. Vous savez

que c'est demain la fête patronale de Boissy, nous y irons ensemble, et nous nous amuserons bien. »

Louise savait combien en allant à Boissy elle ferait de peine à son père et à sa mère. Elle n'avait point oublié aussi ce qui s'était passé à la fête patronale de Saint-Martin. C'est pourquoi elle refusa d'accepter la proposition de Gabrielle, et s'en excusa le plus honnêtement qu'elle put. Gabrielle insista et se mit à pleurer. « Gabrielle, lui dit Louise en l'embrassant, j'irai avec vous à Boissy, puisque mon refus vous fait tant de peine. »

Quand Louise eut pris le temps de réfléchir sur la promesse qu'elle venait de faire, elle s'en repentit; mais elle ne voulut pas manquer à sa parole, et la crainte de déplaire à son amie étouffa ses remords. Comme elle prévoyait que sa mère ne lui en donnerait pas la permission, elle partit de grand matin sans lui rien dire; elle alla chercher Gabrielle, et Étienne les accompagna.

Beaucoup de monde s'était rassemblé à Boissy pour la fête. Philippe, ce jeune homme dont nous avons parlé plus haut, qui avait gagé qu'Étienne ne danserait pas avec Louise, vint les aborder; c'était un étourdi, un brutal; il avait une grande force de corps et en tirait beaucoup de vanité. Philippe, après avoir fait quelques compliments à Louise, lui proposa de danser : elle s'en excusa, en disant qu'elle était fatiguée de la route qu'elle avait faite, et que d'ailleurs elle avait une répugnance invincible pour la danse. « Vous me faites un affront, lui dit Philippe, de ne point vouloir danser avec moi. — Non, répondit Louise, car je ne veux danser avec personne; ainsi vous n'avez pas à vous plaindre. — Vous m'en donnez votre parole, répliqua Phi-

lippe. — Oui, très-certainement, » dit Louise. Philippe fut très-content de s'être assuré qu'il ne perdrait pas sa gageure. La conversation dura encore quelque temps, et ensuite il s'en alla au cabaret avec quelques-uns de ses amis. Quand il se fut éloigné, Étienne commença de son côté à solliciter Louise pour la danse; Gabrielle joignit ses instances à celles de son frère. Louise résista longtemps; beaucoup d'autres jeunes filles se rassemblèrent autour d'elle et se moquèrent de ce qu'elle ne voulait pas danser; enfin on lui en dit tant, qu'elle se décida à faire comme les autres. Étienne la prit par la main, et ils commencèrent à danser ensemble.

Philippe, regardant par la fenêtre du cabaret, vit que Louise dansait avec Étienne; alors il entra dans une grande colère, et sortant comme un furieux, il court à elle et lui donne un soufflet pendant qu'elle dansait. Louise ne put retenir ses larmes de se voir ainsi traitée publiquement; mais Étienne, voyant qu'on outrageait la personne avec laquelle il dansait, crut son honneur intéressé à la venger, et il rendit à Philippe un si fort soufflet, qu'il manqua le renverser. Philippe, qui était plus fort qu'Étienne, se jette sur lui, le saisit par les cheveux, et après lui avoir fait faire cinq ou six pirouettes, le jette à terre dans un endroit plein de boue. Ceux qui étaient présents riaient beaucoup aux dépens d'Étienne. Pour lui, ne pouvant supporter sa honte, il se retira dans une maison voisine pour changer d'habits, et s'étant armé de deux pistolets, il sortit pour chercher Philippe afin de tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu. Louise et Gabrielle n'oublièrent rien pour l'empêcher de

poursuivre cette querelle; enfin elles firent tant d'efforts auprès de lui, qu'elles parvinrent à le retenir; et, pour empêcher qu'il ne se trouvât avec Philippe, elles le déterminèrent à revenir à Ormoy.

Il y avait déjà cinq minutes qu'ils marchaient ensemble du côté d'Ormoy, lorsque Philippe, que quelques affaires avaient appelé de ce côté-là, les aperçut : il s'approcha fièrement; et quand il ne fut qu'à quelques pas, il insulta Louise, en lui demandant si elle n'était point fatiguée de la danse. Alors il ne fut plus possible de retenir Étienne; il s'élance vers Philippe, et lui tirant successivement ses deux coups de pistolets, l'étend par terre baigné dans son sang. Après avoir fait ce coup il s'enfuit promptement. Gabrielle, les larmes aux yeux, se retira le plus vite qu'elle put. Pour Louise, il ne lui fut pas possible d'en faire autant; elle fut obligée de se jeter par terre, et elle s'assit appuyée contre un arbre, n'ayant plus la force de se tenir sur ses jambes; elle ne savait où elle en était, à la vue de ce funeste accident. Cependant plusieurs personnes qui avaient été témoins de ce meurtre accoururent vers Philippe; on trouva qu'il n'avait plus qu'un souffle de vie; il maudissait Étienne son meurtrier, et Louise, qui était cause de toute cette querelle, et il expira sans qu'on eût le temps d'appeler un prêtre.

Beaucoup de personnes s'attroupèrent autour du corps de Philippe; chacun s'entretenait de sa mort; on montrait du doigt Louise, en disant que c'était elle qui avait causé ce malheur. Elle aurait bien eu envie de quitter ce funeste lieu; mais elle n'avait pas la force de faire un pas. Ce fut alors que Geneviève, qui avait appris cet accident, vint en grande

hâte chercher Louise : elle la trouva toujours à terre, assise contre un arbre, et ne pouvant pas même pleurer. Geneviève la prit sous le bras et la reconduisit dans sa maison. A quelque distance d'Ormoy, Louise trouva son père et sa mère, qui venaient aussi au-devant d'elle, et qui n'avaient pu marcher aussi vite que Geneviève. Dans l'état où elle était, elle ne pouvait même pas prononcer une seule parole. Dès qu'elle fut arrivée chez elle, on la mit au lit, et elle eut un accès de fièvre très-violent. Enfin, quand la fièvre fut passée, elle se trouva un peu plus tranquille. Ses parents voulurent lui parler de ce qui lui était arrivé; mais elle ne répondit que par un torrent de larmes, et on vit bien qu'il fallait éviter désormais de parler devant elle de ce triste événement. Elle tomba dans une profonde mélancolie, n'osant pas même sortir de la maison, parce que chacun la regardait d'un air qui semblait lui reprocher tous les maux dont elle avait été la cause. Tout cela néanmoins ne suffit pas pour convertir Louise : tant il est vrai que, quand on s'est une fois écarté des sentiers de la vertu, il est bien difficile d'y rentrer! Ces afflictions, qui auraient dû la ramener à Dieu, ne firent que rendre son caractère plus chagrin, plus difficile, plus irascible; elle se mettait en colère pour la moindre chose; du reste sa vanité et son goût pour la parure étaient toujours les mêmes.

Elle eut bientôt de nouvelles peines à éprouver; car Étienne, ayant été arrêté du côté d'Orléans, fut conduit à Étampes pour y être jugé. On y fit venir tous ceux qui avaient été témoins de l'assassinat qu'il avait commis, et Louise n'obtint qu'avec beaucoup de peine de ne pas être obligée d'y aller

comme les autres. Au fait, le crime était si public, qu'Étienne ne pouvait le dissimuler; aussi fut-il obligé de l'avouer, et ses juges le condamnèrent à mort. On peut penser combien, pendant tout le temps de l'instruction du procès, Louise passa de mauvaises nuits; mais ce fut bien pis quand elle apprit qu'Étienne allait expirer par la main du bourreau. Cette nouvelle fut apportée à Ormoy un jour de dimanche : le curé était sur le point de dire la grand'messe, quand il apprit qu'Étienne était condamné à mort, et qu'il n'avait jamais voulu consentir à se confesser. C'est pourquoi ce vénérable pasteur, pénétré jusqu'au fond du cœur du malheureux état d'Étienne, qui était son paroissien, le recommanda au prône aux prières de toute la paroisse, et aussitôt après la messe il monta à cheval pour aller à Étampes.

A peine y fut-il arrivé, qu'il se rendit à la prison; mais le concierge lui dit qu'il était impossible de voir Étienne; qu'au moment où on lui avait lu l'arrêt qui le condamnait à mort, il était entré dans une telle fureur, qu'il avait rompu ses fers, et qu'ayant dépavé la chambre des criminels où il était détenu, il avait obligé ceux qui étaient venus lui lire son arrêt de se sauver au plus vite, pour ne pas être assommés par les pierres qu'il voulait leur lancer. Il poussait des cris qui retentissaient dans toute la prison, et menaçait de tuer à coups de pierres le premier homme qui s'approcherait de lui. Personne donc n'osait entrer dans sa chambre; il devait être conduit à la mort le lendemain, qui était un lundi, à neuf heures du matin; et les archers craignaient beaucoup d'être assommés quand ils viendraient se saisir de lui pour

le conduire au supplice. Ainsi, quelques instances que fît le curé d'Ormoy, il ne put obtenir de voir Étienne. « Vous seriez tué, lui dit le concierge, et on me rendrait responsable de votre mort : je ne vous y laisserai donc entrer que quand vous aurez un ordre du président du tribunal, pour me mettre à couvert de tout reproche. »

Le curé d'Ormoy courut chez le président, qui résista longtemps à ses sollicitations, et qui n'y consentit enfin qu'à condition qu'il serait accompagné de quatre soldats pour le défendre. Cela déplaisait beaucoup au curé d'Ormoy; il sentait bien que cet appareil militaire n'était pas le moyen de gagner la confiance d'Étienne; mais enfin il fallut y consentir, parce que le président exigeait absolument cette condition. Il restait un autre embarras, c'était de trouver quatre soldats qui voulussent l'accompagner dans la chambre d'Étienne. Le curé d'Ormoy s'adressa inutilement à plusieurs; ils lui répondirent qu'ils n'étaient point obligés à s'exposer avec lui; que ce furieux pourrait leur casser la tête, et que c'était bien assez de risquer leur vie quand on irait le chercher pour le mener à la mort. Le curé d'Ormoy employa en vain toutes sortes de sollicitations. Il leur offrit de l'argent; mais tout fut inutile; il passa ainsi la journée à faire des démarches qui ne réussirent point, et se retira le soir pénétré de la plus vive douleur. Il ne put fermer l'œil de toute la nuit, tant il était affecté! Le lendemain il se leva de bon matin, et alla offrir le saint sacrifice de la messe pour Étienne; il conjura le Seigneur, avec une grande abondance de larmes, d'avoir pitié de ce malheureux ; il resta longtemps en prières après la messe, et sortit de

l'église avec la résolution de faire un nouvel effort. Il retourna donc chez le président, qu'il trouva mieux disposé en sa faveur; car ce magistrat s'était informé si ce curé, qui avait tant de zèle pour Étienne, était un de ses parents ou de ses amis. Il apprit qu'au contraire Étienne lui avait toujours fait beaucoup de mal; que plusieurs fois il avait répandu sur son compte les calomnies les plus atroces, et qu'en un mot c'était un ennemi déclaré du curé. On ne saurait dire combien le président fut touché de voir tant de charité dans le curé d'Ormoy : il signa donc l'ordre de l'introduire dans la chambre d'Étienne.

Le curé se rend aussitôt à la prison; il présente son ordre au concierge, qui, tout étonné, voulut lui faire encore quelques représentations sur le péril auquel il s'exposait; mais, voyant que tout ce qu'il pouvait dire était inutile, il se détermina, quoique avec peine, à le conduire dans la chambre où était Étienne. A mesure qu'ils approchaient de cette chambre, ils entendaient plus distinctement les cris ou plutôt les hurlements de ce malheureux; mais au moment où, arrivés à la porte de la chambre, ils voulurent ouvrir les verrous, Étienne leur cria d'une voix terrible : « Je casserai la tête au premier qui entrera. » Le concierge ouvrit la porte, ayant bien soin de laisser entrer le curé tout seul. Aussitôt qu'Étienne l'aperçoit dans sa chambre, il lui lance, d'un bras vigoureux, une pierre qu'il tenait à la main. Heureusement le curé esquiva le coup, et la pierre donna dans le sommet de son chapeau, qu'elle abattit. Étienne se baisse à l'instant pour ramasser une autre pierre; le curé se met à genoux, et prie Dieu à haute voix d'avoir pitié de

cet infortuné. Étienne, qui reconnaît la voix de son curé, et qui l'entend prier pour lui, demeure un moment immobile, ne sachant à quoi se décider. Le curé profite de cet instant, il court à lui, l'embrasse tendrement, le serre contre son cœur, sans pouvoir cependant lui dire une seule parole; car il était tellement ému de compassion, qu'il ne pouvait que pleurer sur le sort malheureux où il le voyait réduit; mais ses larmes, qui coulaient sur les joues d'Étienne, en disaient plus que n'en auraient dit toutes les paroles. Alors Étienne se mit aussi à pleurer, et ensuite, avec une voix entrecoupée de sanglots, il le pria de lui pardonner le mal qu'il avait voulu lui faire. « Ne parlons pas de cela, lui répondit le curé; il s'agit en ce moment du salut de votre âme. — Ah! lui dit Étienne, pourrai-je encore espérer que Dieu me fera miséricorde? — Oui, sans doute, lui répondit le curé, pourvu que vous ayez un véritable repentir de vos péchés. — Mais, dit Étienne, il ne me reste pas le temps de me confesser et de me préparer à la mort. — Soyez tranquille, dit le curé, je vous obtiendrai un délai. »

Le concierge, qui entra dans ce moment, fut surpris de trouver Étienne bien tranquille; il fut encore plus étonné quand Étienne, se jetant à ses pieds, lui demanda pardon du scandale qu'il avait donné, et le conjura de lui obtenir le temps nécessaire pour faire une bonne confession. Le concierge sortit dans ce but, et rentra peu de temps après, apportant un ordre qui différait de deux jours la mort d'Étienne.

Cependant les habitants d'Ormoy avaient beaucoup d'inquiétudes sur leur curé. Un voyageur qu

revenait d'Étampes leur raconta dans quelle fureur se trouvait Étienne lorsque le curé avait voulu l'aller voir, le refus qu'on avait fait au curé de l'introduire dans la prison, et qu'il avait enfin obtenu la permission d'entrer dans la chambre d'Étienne. C'était tout ce qu'on en savait à Étampes dans le moment où le voyageur avait quitté cette ville. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tout le village d'Ormoy : tout le monde en fut alarmé; chacun faisait ses conjectures. Quelques-uns disaient qu'Étienne avait tué le curé, d'autres qu'il l'avait mortellement blessé. Louise, plus inquiète que toutes les autres, se retira seule dans sa chambre. Là elle se livra à toute l'amertume de sa douleur : plongée dans la plus noire mélancolie, elle ne faisait que pleurer, lorsque tout d'un coup elle entend ouvrir sa porte; c'était le curé qui lui apportait une lettre d'Étienne. On peut penser combien elle fut émue alors. Le récit qu'on lui avait fait du généreux courage que le curé avait montré dans l'affaire d'Étienne, avait joint un sentiment de vénération à l'estime qu'elle n'avait jamais cessé d'avoir pour ses vertus : le bonheur de le trouver encore plein de vie dans un moment où elle craignait avec tant de raison pour ses jours, l'empressement de savoir s'il avait réussi dans ses efforts auprès d'Étienne, tous ces sentiments partageaient son cœur, au point qu'elle demeura surprise, interdite, immobile, sans pouvoir dire un seul mot.

Le curé l'ayant fait asseoir, l'invita à témoigner au bon Dieu sa reconnaissance pour les grâces qu'il venait de faire à Étienne. Il lui fit le récit de sa conversion, et insista d'une manière particu-

lière sur la douleur qu'il avait d'avoir contribué à détourner Louise de la piété. Il lui fit ensuite une touchante exhortation pour l'engager à revenir à Dieu comme avait fait Étienne, et la quitta en lui remettant la lettre qu'il avait apportée ; il lui recommanda de la lire avec soin; et lui dit qu'il viendrait le lendemain à la pointe du jour en savoir la réponse. En sortant de la chambre de Louise, le curé alla raconter à Mathurin et à Catherine ce qui s'était passé; il leur recommanda de ne point troubler les réflexions de leur fille, et de la laisser seule jusqu'au lendemain, à moins qu'elle ne sortît elle-même de sa chambre.

Le curé alla ensuite chez Gabrielle; mais il ne trouva pas les mêmes dispositions qu'il avait trouvées dans Louise. Gabrielle lui fit beaucoup de compliments, le remercia plusieurs fois des soins qu'il prenait pour son frère; mais elle ne reçut qu'avec indifférence les exhortations que lui fit le curé, et lut sans être touchée les bons avis que son frère lui donnait dans sa lettre.

Il n'en fut pas de même de Louise ; les exhortations de son vénérable pasteur l'avaient vivement frappée. Ce fut dans ces sentiments qu'elle lut la lettre d'Étienne, pleine de repentir et de bons conseils. Louise passa la nuit agitée de différents sentiments, qui se succédaient dans son âme. Quelquefois elle se promenait à grands pas dans sa chambre; et en repassant toute sa conduite depuis qu'elle avait eu le malheur de suivre de mauvais conseils, elle s'écriait en gémissant : « Mes péchés ont surpassé le nombre des cheveux de ma tête. » Réfléchissant avec crainte sur tout ce qu'elle savait des rigueurs de la justice de Dieu, elle se livrait à

la plus vive inquiétude; il lui semblait qu'après tant de péchés il n'y avait plus de miséricorde à attendre pour elle.

Dès que le jour commença à paraître, elle sortit pour aller se jeter aux genoux de ses père et mère et leur demander pardon des chagrins qu'elle leur avait causés; elle croyait les trouver encore couchés; mais ni Catherine ni Mathurin n'avaient pris de repos. Geneviève était venue les joindre, et tous trois avaient passé la nuit à prier pour Louise. Dès que Louise, au sortir de sa chambre, les eut aperçus, elle se jeta à leurs pieds en leur demandant pardon; elle fit la même chose à l'égard de Geneviève. Tous les trois l'embrassèrent et s'efforcèrent de la relever; mais elle voulut rester à genoux, disant que c'était la seule place qui convînt à une pécheresse comme elle. Le curé entra dans ce moment, et à la vue d'un spectacle si attendrissant, il ne put retenir ses larmes. Louise le pria aussi de vouloir bien lui pardonner le mépris qu'elle avait fait si souvent de ses leçons, et le scandale qu'elle avait donné dans la paroisse; de l'aider de ses charitables conseils, lui promettant d'en faire la règle de sa conduite, et de se préparer à une confession générale. Le curé invita alors Catherine, son mari et Geneviève à se mettre tous à genoux pour remercier Dieu avec lui de la conversion de Louise; et après lui avoir donné quelques avis paternels, il monta à cheval pour retourner à Étampes.

La joie d'Étienne fut grande quand il apprit la conversion de Louise. Après avoir satisfait sa conscience sur cet article, il fit plus aisément sa confession générale. Le curé resta auprès de lui, non-

seulement toute la journée, mais encore toute la nuit. Le lendemain il l'accompagna jusqu'à l'échafaud. Étienne, sur le point de mourir, après avoir reçu la bénédiction du curé, se tourna vers le peuple, et prononça quelques paroles édifiantes. Le curé ne se retira qu'après l'avoir assisté jusqu'au dernier moment; il revint promptement à Ormoy, où il célébra un service solennel pour l'âme d'Étienne. Il fit sur ce sujet une instruction pathétique qui toucha vivement les habitants de sa paroisse. Les danses cessèrent presque entièrement; et il n'y eut que quelques filles opiniâtres dans leur légèreté qui continuèrent à se permettre ce dangereux divertissement.

CHAPITRE V

Il n'est pas nécessaire de dire que Louise renonça pour toujours aux danses, aux fêtes patronales et aux veillées; elle savait trop bien, par son expérience, combien ces assemblées sont funestes aux jeunes personnes. Autant elle avait eu jusqu'alors d'amour pour la parure, autant elle mit de soin à ne plus porter que des habillements très-simples; elle demanda des habits grossiers, même pour les dimanches. « Tout ce que vous aurez de plus modeste, disait-elle à sa mère, est encore trop bon pour moi. » Ses parents eurent la prudence de ne pas consentir à ses désirs, et Louise

fut assez docile pour ne pas les importuner sur ce point; elle s'habilla donc comme le désirait sa mère, sans ostentation, mais proprement.

Elle fit avec le plus grand soin sa confession générale. Son confesseur lui déclara que ce qu'elle avait pris dans le grenier de son père, et le profit injuste qu'elle avait retiré des différents objets qu'on lui envoyait vendre au marché d'Étampes, étaient de véritables vols, que les enfants ne devaient jamais, du vivant de leurs père et mère, regarder le bien de leur famille comme leur propre bien, et qu'il fallait ou que l'argent qu'elle pourrait gagner par le travail qu'on lui laisserait faire à son compte, fût employé à rendre à ses parents ce qu'elle leur avait dérobé, ou que, leur avouant ses larcins, elle les priât de lui en faire don. Louise adopta ce dernier parti comme le plus facile. Son père et sa mère furent informés de sa propre bouche de tout ce qu'elle avait dérobé. Ils en furent fort surpris; car ils ne croyaient pas que Louise eût été capable de leur faire un tort si considérable; ils lui donnèrent cependant de bon cœur tout ce qu'elle leur avait pris; et Louise leur promit qu'à force de travail et de soins elle espérait les en dédommager.

Louise avait depuis sa conversion abandonné Gabrielle, pour ne plus voir que Geneviève. Gabrielle, voyant que Louise la fuyait, attribuait cette indifférence à un mépris qu'elle avait trop bien mérité, et craignant d'ailleurs que Louise ne divulguât les mauvais conseils qu'elle lui avait donnés, elle voulut en quelque sorte la prévenir, et la déshonorer au point que son témoignage ne pût à l'avenir être d'aucun poids. Déjà elle tenait sur le compte

de son ancienne amie les propos les plus offensants; mais ce fut un dimanche, au sortir de la messe, qu'elle fit éclater toute sa fureur; elle y était allée ce jour-là parce qu'elle était bien sûre d'y trouver Louise; elle la rencontre en effet à la porte, et la prie d'un air assez doux de passer chez elle. « J'ai bien des choses importantes à vous communiquer, » lui dit-elle. Louise s'excuse d'un ton très-modeste, mais un peu froid; elle lui dit qu'elle est bien fâchée de ne pouvoir se rendre à son invitation. Gabrielle, qui se croit méprisée, ne se possède plus; et en présence de tous les habitants du village, que la curiosité retenait à la porte : « Il te sied bien, lui dit-elle, de faire la difficile avec moi! Comment oses-tu seulement regarder en face la sœur d'Étienne? Ta dévotion prétendue ne fera jamais oublier que c'est toi qui es cause de la mort de mon frère; et de plus tu as volé tes parents. » Louise ne répondit pas un seul mot. Gabrielle, que ce silence rendait encore plus furieuse, voulait se jeter sur Louise, mais on la retint; et Louise, sans s'émouvoir, mais les larmes aux yeux, répondit au milieu de deux cents personnes qui l'environnaient : « J'avoue que depuis six mois j'ai mal édifié la paroisse par mon goût pour la parure, par ma légèreté et par ma dissipation. Si je ne m'étais pas laissé entraîner à la danse, le malheur arrivé à Étienne n'aurait pas eu lieu. J'avoue aussi que j'ai quelquefois volé mes parents; mais je leur en ai fait l'aveu, et j'espère tout réparer par mon repentir; j'ai mis ma confiance en Dieu, il ne m'abandonnera jamais, j'en suis sûre. »

Gabrielle fut obligée de s'enfuir pour se dérober aux reproches que lui faisaient tous les assistants,

indignés de voir qu'elle eût osé insulter une personne dont elle seule avait causé les fautes. Elle était déjà loin quand Geneviève sortit de l'église, où, selon sa coutume, elle était restée bien après les autres. « Qu'avez-vous donc, ma bonne amie, » dit-elle à Louise, qu'elle aperçut toute tremblante et entourée d'une foule de monde? « Ce n'est rien, chère Geneviève, » lui répondit Louise, tout en essuyant de la main quelques larmes qui coulaient encore, « on m'a un peu humiliée. Gabrielle m'a fait de justes reproches, je ne les ai pas supportés avec assez de résignation; vous voyez que je n'y ai été que trop sensible; » et à ces mots, prenant par le bras Geneviève, elle se retira chez elle.

A vingt pas de là, les deux amies rencontrèrent un bon vieillard qui dit à Louise : « Mon enfant, cette fille qui vient de vous insulter, n'est-ce pas la même que depuis six mois vous fréquentiez beaucoup? Je crois bien ne pas me tromper; c'est elle qui était souvent avec vous. » Louise en convint, et le bon vieillard ajouta : « Écoutez, mon enfant, l'avis que je vais vous donner. Si l'on veut choisir pour amies des étourdies de cette espèce, on ne tarde pas à s'en repentir. Non, sans la vertu, point de véritable amitié. Vous venez d'en faire l'expérience. La leçon était un peu dure; elle n'en sera que plus utile. Souvenez-vous de cela toute votre vie. Du reste, c'est un grand bonheur pour vous d'avoir rompu avec cette fille, dont l'amitié vous aurait déshonorée. Elle fera une mauvaise fin, j'en suis persuadé, et je crois que cela ne tardera pas. Ces étourdies ne vont pas loin. J'en ai vu tant d'exemples! »

Le vieillard avait bien raison ; et la mort affreuse de Gabrielle, qui arriva dans la même année, ne justifia que trop la vérité de ses paroles. Le curé, averti qu'elle touchait à sa fin, vint la voir, et voulut lui parler de religion ; mais quand il lui présenta le crucifix, elle eut des mouvements convulsifs, et en proférant d'horribles blasphèmes, elle fait un effort pour prendre le crucifix et le jeter contre le visage du curé. Sa tête, qu'elle avait soulevée avec peine, retombe sur son lit, et elle expire en faisant des contorsions affreuses. Cette mort répandit la terreur dans les environs. Tout le monde frémit à la vue des jugements de Dieu sur cette infortunée ; mais personne n'y fut plus sensible que Louise ; elle ne se rappelait jamais sans frissonner l'amitié qu'elle avait eue pour Gabrielle ; elle sentit plus vivement qu'elle n'avait encore fait la grandeur de la grâce que Dieu lui avait accordée en la préservant de l'abîme où la liaison de cette dangereuse amie l'aurait tôt ou tard plongée.

Pendant les six années qui s'écoulèrent depuis la conversion de Louise jusqu'à son mariage, la mort de Gabrielle fut le seul événement sur lequel elle eut à verser des larmes. Elle passait ses jours dans une douce tranquillité, aimant ses parents et mettant tous ses soins à faire leur volonté. Elle goûtait dans la compagnie de Geneviève les douceurs de l'amitié ; elle allait souvent au pied des autels, où sa piété lui faisait retrouver la joie et le bonheur. Louise s'étonnait elle-même de la félicité dont elle jouissait. Elle reconnaissait que Dieu ménageait sa faiblesse, et elle s'attendait toujours qu'un temps viendrait où il lui enverrait de pe-

santes croix pour punir ses péchés, et lui fournir l'occasion d'acquérir un trésor de mérites. Elle en parlait quelquefois à Geneviève, et cette tendre amie l'animait à se tenir toujours prête à soutenir les peines que Dieu pourrait lui envoyer dans la suite.

Louise était parvenue à l'âge de vingt-trois ans, quand Mathurin et Catherine pensèrent sérieusement à la marier. Ils se faisaient vieux, et le secours d'un gendre leur était devenu nécessaire pour leur aider à cultiver leur bien. Mais il n'était pas aisé de trouver un époux pour Louise. Sa conversion et la sagesse de sa conduite depuis six ans n'avaient pas suffi pour réparer aux yeux des hommes le tort que son étourderie avait fait à sa réputation. Mathurin se vit donc obligé de porter ses vues sur un pauvre jardinier nommé Antoine, qui s'entendait fort bien à cultiver la terre. Antoine apprit bientôt avec la joie la plus vive qu'il ne lui serait pas impossible d'épouser la fille d'un propriétaire ; il alla trouver Mathurin, et lui dit qu'il se tenait trop heureux d'accepter l'offre qu'on lui faisait.

Il ne passait plus un seul jour sans aller dans la maison du futur beau-père ; et Mathurin n'était pas fâché de ses visites si fréquentes, espérant que Louise finirait peut-être par prendre quelque goût pour lui. Antoine de son côté faisait tous ses efforts pour plaire à Louise. Il la voyait toujours fidèle à ses exercices de piété et à tous ses autres devoirs ; obéissant sans répliquer aux moindres ordres de ses parents ; travaillant au delà de ses forces, en sorte que son père et sa mère étaient obligés de modérer sans cesse son ardeur ; d'une patience inaltérable dans toutes les peines ; supportant toujours

sans murmure toutes les contradictions; fuyant toutes les parties de plaisir; ne se promenant que les dimanches, toujours avec sa mère ou avec Geneviève, et ne sortant jamais les autres jours que pour remplir les commissions dont elle était chargée, ou aller à l'église faire ses prières. Antoine ne pouvait qu'être touché d'une conduite si édifiante, et il l'eût été sans doute bien davantage, s'il avait pu connaître plus en détail toutes les vertus de celle qu'il espérait épouser bientôt.

Voici quelques articles du règlement que le curé lui avait donné, et qu'elle observait à la lettre. Elle se levait tous les jours de très-bonne heure. Sa première pensée était d'offrir son cœur à Dieu, sa première parole le nom de Jésus, sa première action le signe de la croix; sitôt qu'elle était habillée, elle se mettait à genoux et faisait un quart d'heure de réflexion sur un sujet de piété qu'elle avait lu la veille dans un excellent livre que le curé lui avait donné. Elle se rendait ensuite à l'église pour assister à la sainte messe. Pendant la journée, elle ne passait pas une heure sans élever son cœur à Dieu par des prières courtes, mais ferventes. Toutes les fois qu'elle passait devant l'église, elle y entrait si ses occupations le lui permettaient, et elle y restait cinq à six minutes. A l'entrée de la nuit elle y retournait encore pour assister à la prière que monsieur le curé faisait en public; et ensuite, si des affaires pressantes ne l'appelaient point ailleurs, elle y demeurait environ dix minutes pour examiner sa conscience, et se rendre compte à elle-même de la manière dont elle avait passé toute la journée, s'humilier devant le Seigneur des fautes qu'elle avait à se reprocher, et lui demander la grâce

de persévérer constamment dans la pratique de la vertu. Tous les dimanches elle avait le bonheur d'approcher de la sainte table; elle partageait la semaine comme en deux parties, passant à l'église une bonne partie du dimanche, et employant le lundi, le mardi et le mercredi à remercier le Seigneur de la communion qu'elle avait faite, tandis que les trois derniers jours de la semaine elle les employait à se préparer à la communion suivante.

Un jour que Mathurin était souffrant, et que sa chère enfant, qui ne quittait pas le pied de son lit, lui prodiguait toutes sortes de soins: « Mon enfant, lui dit Mathurin, tu vois que je suis vieux et que tous les jours mes forces diminuent; si tu ne te maries pas, que deviendrai-je? Depuis bien longtemps je cherche un parti qui puisse te convenir; il ne s'en est point présenté d'autre qu'Antoine; il t'aime de tout son cœur; il me l'a répété mille et mille fois; il est pauvre, mais ce n'est pas la richesse que tu cherches, ni moi non plus; il est bon cultivateur, et fera bien valoir nos terres; penses-y donc, mon enfant, dans quelques jours tu me rendras réponse. » Louise, qui ne s'attendait guère à une telle proposition, demanda à son père quelques jours pour y réfléchir.

Louise, dès le même jour, alla trouver Bastien; et après lui avoir rapporté ce que Mathurin lui avait dit la veille, elle ajouta: « Vous voyez, mon cher parrain, que jamais vos conseils ne m'ont été plus nécessaires; je m'abandonne entièrement à vous sur la manière dont je dois me conduire en tout ceci. »

Bastien alla tout de suite aux informations, et ne cacha pas à sa filleule les renseignements peu satisfaisants qu'il avait recueillis sur son fiancé. Mais

Louise espérait à force de douceur et de petits soins corriger de ses défauts le mari qu'elle prendrait; et comme elle savait les motifs qui engageaient son père à désirer vivement son mariage avec Antoine, et qu'il ne lui était pas possible de trouver un meilleur parti, elle se détermina à l'accepter, et Bastien approuva sa résolution.

Dès qu'elle eut manifesté cette intention, Mathurin, transporté de joie, embrassa tendrement sa fille, et courut annoncer cette nouvelle à Catherine; Antoine ne tarda pas à l'apprendre aussi, et fut au comble de ses vœux. La cérémonie nuptiale suivit de près les accords.

CHAPITRE VI

Louise était bien différente de tant de jeunes insensées qui soupirent après le mariage pour être libres du joug de leurs parents, et ne plus vivre que selon leur caprice: elle fut toujours aussi docile et aussi laborieuse qu'auparavant. Elle aurait pu trouver dans ses occupations nouvelles un prétexte pour abandonner quelques-uns de ses exercices de piété; mais, au contraire, sentant qu'elle avait besoin de plus grandes grâces pour bien remplir les devoirs de son état, elle ajouta à ses anciennes pratiques de tous les jours un quart d'heure de bonne lecture. Il était bien rare qu'elle n'en trouvât pas le temps. Que ne peut-

on pas faire quand on sait mettre à profit tous les moments de la journée, et que l'on veut sincèrement assurer son salut? Sa ferveur faisait sans cesse de nouveaux progrès; son union avec Geneviève devenait aussi toujours plus étroite; elle avait continuellement de nouveaux conseils à lui demander; et la sagesse de son amie, qui avait été jusque-là sa lumière dans tous ses doutes, devint aussi sa consolation dans toutes ses peines, car bientôt elle en éprouva qui lui furent bien sensibles.

Pendant les six premiers mois de son mariage, Antoine avait eu pour Louise toutes sortes d'attentions. C'était le plus sage des hommes; c'était le meilleur des maris; Mathurin et Catherine ne pouvaient assez s'applaudir du choix qu'ils avaient fait pour leur fille. Antoine allait au-devant de tout ce qui pouvait leur plaire. La moitié du domaine avait été donné à Louise par contrat de mariage. Antoine le cultivait tout à lui seul; et il y mettait tant d'ardeur, qu'il fallait, pour ainsi dire, l'arracher du travail. Les dimanches et fêtes il assistait toujours à la grand'messe et à vêpres, et il ne sortait jamais que pour des affaires indispensables, ou pour faire avec sa femme un tour de promenade dans quelque endroit bien retiré, parce qu'il savait que Louise n'aimait pas beaucoup à voir le monde. Mais, pour se conduire de la sorte, il était obligé de se faire trop de violence; aussi ne tarda-t-il pas à reprendre son caractère naturel. Cependant il usa d'abord de quelques ménagements, il s'efforça de cacher ses démarches; et s'il apprenait qu'on fût venu dire à sa femme qu'il avait été dans un cabaret, il s'emportait contre les mauvaises langues, protestait de son innocence, et faisait si bien, qu'il

persuadait toujours à Louise ou qu'il n'était point du tout coupable, ou qu'on avait au moins exagéré les fautes qu'on lui reprochait. Bientôt, cependant, Louise ne s'aperçut que trop du changement de son mari. Quoiqu'elle ne lui donnât jamais le plus léger sujet de plainte, et qu'elle lui témoignât toujours la plus vive tendresse, il n'avait plus pour elle les mêmes complaisances ni la même douceur. Un mot le mettait en colère, la moindre contradiction le rendait furieux; souvent il s'emportait jusqu'à lever la main sur elle; il n'osait pas néanmoins la frapper, parce qu'il craignait beaucoup son beau-père. On lui voyait dépenser rapidement l'argent qu'il avait dans les mains, et on s'apercevait aisément qu'il le mangeait au cabaret.

Un dimanche que Louise était inquiète de lui parce qu'il n'avait point assisté aux vêpres, elle apprit qu'il avait passé son après-midi tout entière dans un des cabarets voisins. Sans consulter personne, elle va l'y trouver; elle lui parle avec une douceur vraiment angélique; elle le presse, le conjure de sortir de ce lieu et de rentrer chez lui. Antoine, échauffé par le vin, se lève brusquement de table, et repousse Louise en lui donnant un soufflet.

Louise, revenue chez elle, s'enferma dans sa chambre, et versa un torrent de larmes. Elle venait de voir de ses propres yeux ce qu'elle devait penser et attendre de son mari, qui se montrait si doux et si pieux avant son mariage; mais bientôt elle tourna contre elle-même les reproches qu'elle lui faisait dans son cœur. « C'est ma faute, dit-elle, pourquoi l'aller trouver au cabaret? était-ce là ma place? m'étais-je assez bien assurée de l'empire que

j'avais sur lui? ne savais-je pas d'avance qu'il s'emporterait au moindre mot, et m'était-il si malaisé de prévoir qu'ayant passé à boire toute l'après-midi, il ne serait pas en état d'écouter mes représentations? C'est quand les vapeurs du vin sont passées que les bons avis sont utiles, pourvu qu'on les donne avec une extrême douceur. Je vois trop bien, ajouta-t-elle, tout ce que j'aurai encore à souffrir dans la suite. O mon Dieu! donnez-moi la force de supporter une si rude croix. »

Si Mathurin, qui aimait si tendrement sa fille, avait été instruit de l'outrage qu'elle avait reçu, il aurait fait repentir Antoine de sa violence. Louise se garda bien de lui en parler; elle ne le dit qu'à Geneviève, qui vint la voir le soir même, et Geneviève la confirma dans la résolution qu'elle avait prise de ne jamais rien dire à son mari quand elle le verrait de mauvaise humeur, mais d'attendre toujours patiemment qu'il pût l'écouter sans colère.

Antoine ne revint que fort tard, et Louise ne lui fit aucun reproche. Le lendemain elle lui témoigna plus d'amitié encore qu'à l'ordinaire. Antoine avait pleinement oublié ce qui s'était passé la veille; mais il ne tarda pas à l'apprendre par la voix publique, et comme tout le monde en parlait dans Ormoy et plaignait Louise, qu'on savait si douce et si vertueuse, d'avoir un mari si brutal, Mathurin et Catherine en eurent bientôt reçu la nouvelle : ils en furent tous deux indignés; mais Louise les apaisa, leur disant que ce n'était rien, que l'on exagérait toujours, qu'il fallait oublier un moment de vivacité, et qu'après tout c'était la première faute de ce genre qu'il eût faite depuis six mois, et qu'elle avait la confiance que ce serait aussi la der-

nière. Tant de bonté de la part de Louise calma ses parents, et toucha bien plus Antoine que ne l'eussent fait les plus vifs reproches. Il lui demanda pardon du fond du cœur, lui promit de se corriger, et l'assura qu'il ne remettrait plus le pied dans un cabaret. Il ne tint pas exactement parole; néanmoins on peut dire que cet événement fut pour lui comme un commencement de conversion, et qu'il fit quelques efforts pour se corriger : en sorte que Louise vit s'accomplir en partie l'espérance qu'elle avait conçue de changer, à force de douceur et de prévenances, le caractère de son mari.

Elle vécut assez heureuse pendant les six mois qui suivirent; au bout de ce temps elle mit au monde une fille. Elle voulut qu'on la baptisât le jour même de sa naissance : car on n'a pas un moment à perdre quand il s'agit du salut éternel. Le baptême de Charlotte (c'est le nom de la petite fille) se fit sans autres cérémonies que celles de l'église; et ce fut la première fois que le bon curé eut la consolation de voir en un si beau jour une fête vraiment chrétienne; ce qu'il n'avait cessé de recommander dans tous les sermons qu'il avait prêché là-dessus.

Comme Louise nourrissait son enfant, elle n'avait plus le temps d'aller à l'église aussi souvent qu'elle y allait avant d'être mère; mais ce n'était pas pour elle un sujet de chagrin; elle savait que la meilleure prière qu'on puisse faire à Dieu, c'est de s'acquitter des devoirs de son état, et de lui en offrir toutes les peines. Les peines d'une mère ont à la vérité quelque chose de délicieux, parce que l'amour maternel les adoucit; cependant qu'elles sont grandes, et qu'il est peu de femmes à qui elles

ne causent quelque mouvement d'impatience! Il n'en échappa jamais à Louise; et la seule chose capable de la chagriner, c'était de voir Antoine entrer en fureur et contre sa fille et contre elle, toutes les fois que la pauvre Charlotte le réveillait par ses cris enfantins; ce qui arrivait très-souvent. Louise, pour l'apaiser, lui disait : « Et pourquoi, mon ami, vous emportez-vous contre cette enfant? pourquoi vous irritez-vous des cris que lui arrachent les douleurs qu'elle souffre? Elle n'a point d'autre langage, et si Dieu lui avait refusé ce moyen de se faire entendre, combien de fois déjà aurait-elle péri faute de secours! Espérons que dans la suite la reconnaissance et l'amour de cette chère enfant nous dédommageront des soins que nous aurons pris d'elle pendant ses premières années. »

Quelquefois ces paroles faisaient impression sur Antoine; trop souvent elles ne servaient qu'à le mettre plus en colère; alors Louise se taisait, elle ne disait plus un seul mot; et sa douceur, sa modération, étaient plus efficaces que tous les discours. Lors même qu'il était le plus irrité, il ne pouvait s'empêcher d'admirer sa femme.

Louise n'était pas plus tentée de s'enorgueillir des éloges de son mari, que de s'indigner de ses plaintes; elle trouvait tout simple qu'une mère supportât sans impatience tout ce que son enfant lui faisait souffrir. Quand elle entendait une de ces mères dénaturées qui accablent leurs pauvres petits enfants de malédictions, que Dieu fait retomber sur elles, Louise, saisie d'horreur, ne pouvait concevoir qu'on s'abandonnât à de tels excès; et quand elle trouvait l'occasion de parler à ces mères impa-

tientes, elle les reprenait avec douceur, mais avec force.

Un jour, passant devant la porte d'une de ses voisines, Louise l'entend qui parle à son enfant du ton le plus dur et le plus furieux; elle entre et lui dit : « Ma chère, qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai? répond la voisine, c'est que depuis plus d'une demi-heure je caresse ce maudit enfant, je le berce, et il ne cesse de crier. Voyez comme il est tout violet de colère et de rage. — Allons, voisine, répondit Louise, un peu de patience : peut-être le pauvre enfant éprouve de vives douleurs; peut-être aussi quelque chose le blesse : croyez-moi, déshabillons-le. » On le déshabille en effet, et l'on voit couler le sang de sa jambe droite. Une des épingles qui attachaient ses langes l'avaient fortement piqué, et telle était la cause de ses cris. Délivré du supplice qu'il éprouvait, ses larmes cessèrent; et comme pour témoigner sa reconnaissance, il serrait de ses petits bras le cou de sa mère, qui, toute confuse de son emportement, le couvrait de baisers, voulant par là réparer sa faute.

Louise sortait le moins possible, et si quelquefois elle était obligée de quitter la maison pour un peu de temps, elle emportait son enfant dans ses bras, de peur qu'en son absence elle ne vînt à manquer de quelque chose et n'eût personne pour la secourir. Quand Louise était sortie avec son enfant, elle ne craignait pas de l'allaiter même en public, parce qu'elle prenait de si grandes précautions, que les devoirs de l'amour maternel ne l'empêchaient jamais d'observer les lois de la plus sévère décence. Malgré cela, elle ne la conduisait point à

l'église durant les offices; elle savait combien les enfants en bas âge troublent le service divin; le dimanche elle se contentait d'assister à une des messes, et pendant ce temps elle abandonnait sa Charlotte à la garde de Catherine. Dans la semaine elle allait aussi quelquefois à la messe. Sa mère lui avait offert de lui rendre tous les jours le même service; mais dès que Louise la voyait un peu occupée, elle ne balançait pas à sacrifier aux devoirs de son état les pieux désirs de sa dévotion. Aussi n'allait-elle point du tout à l'église pendant la journée, tant elle craignait d'abuser de la complaisance de sa bonne mère.

Bientôt même il lui fallut se priver d'aller à la messe les jours ouvrables. Une fois, pendant qu'elle y assistait, la petite Charlotte s'éveilla et se mit à pleurer et à jeter des cris. Antoine voulut l'apaiser, il n'y put réussir; c'était sa faute : au lieu de caresser l'enfant il lui parlait d'une voix terrible, il la menaçait, il la secouait, et peu s'en fallut qu'il ne la frappât. Aussi, dès qu'il voit revenir Louise, il jure, il tempête contre elle. « Je te défends, entends-tu, d'aller à l'église entendre la messe, excepté les dimanches et fêtes; et si tu l'oublies, tu auras affaire à moi, je t'en avertis. »

Louise pouvait bien supporter avec patience tout ce que son mari lui disait de dur et de rebutant; mais comment un cœur tel que le sien aurait-il été insensible à la manière dont Antoine traitait ses parents? Mathurin, qui avait bien plus d'âge et bien plus d'expérience que lui sur la façon de cultiver la terre, lui donnait souvent des conseils dont il se serait bien trouvé; mais Antoine ne voulait agir qu'à sa tête; c'était assez qu'on lui dît quel-

que chose pour qu'il n'en fît rien. Il semblait aussi prendre à tâche de contrarier Catherine en toutes rencontres. Si Mathurin ou Catherine lui faisaient de justes reproches, il leur répondait par des grossièretés qui les mettaient souvent hors d'eux-mêmes; c'étaient à chaque instant de nouveaux sujets de querelles, que Louise faisait tout son possible de prévenir ou d'apaiser, mais presque toujours en vain. Fille aussi tendre que bonne épouse, elle allait quelquefois jusqu'à laisser croire à son mari qu'elle seule était la cause de tout le désordre, et c'est par là qu'elle détournait sur elle toute la colère d'Antoine. D'autres fois, à force de caresses et de prières, elle le forçait, pour ainsi dire, à se modérer; et quand la chose lui semblait impossible, et qu'elle était seule avec lui : « Que voulez-vous? lui disait-elle, peut-être bien que mon père et ma mère n'ont pas entièrement raison, mais aussi peut-être n'ont-ils pas tout le tort; il faut bien s'en passer un peu les uns aux autres; oubliez, je vous en conjure, les petits désagréments qu'ils vous ont causés; je vous assure que leur intention n'était pas de vous faire de la peine; ils ont trop bon cœur et ils vous aiment trop pour cela; allons, mon ami, n'y pensons plus. » C'est par ces paroles que Louise calmait Antoine; et quand ses parents étaient le plus irrités, elle avait soin de les tirer à part et d'excuser son mari auprès d'eux le mieux qu'il lui était possible. Si la dispute était tellement échauffée que ses parents et son mari ne voulussent pas seulement l'entendre, elle allait aussitôt trouver Geneviève, et quelquefois le curé lui-même, pour les prier de venir remettre la paix. Combien de maux elle évitait par là! Quel trésor

dans une maison qu'une femme de ce caractère !

A la douceur et à la patience Louise joignait toutes les autres vertus; elle s'acquittait de tous ses devoirs avec un zèle et une exactitude qui prouvaient bien que la religion la faisait agir. L'ordre et la propreté régnaient partout; tout se trouvait prêt à l'heure et de la manière dont on l'avait demandé. Elle n'épargnait rien pour faire le bonheur de son père, de sa mère et de son mari; elle prévenait tous les désirs; mais elle savait si bien profiter de tous les moments, qu'il lui en restait pour faire de bonnes œuvres. Deux ou trois fois la semaine elle allait avec Geneviève visiter de pauvres malades, leur porter des paroles de consolation, et leur prodiguer les soins les plus tendres.

Geneviève leur portait de temps en temps tantôt un peu de soupe, tantôt un peu de viande, tantôt du sirop et mille petits soulagements de cette espèce. Louise, très-édifiée de la charité de son amie, se proposa de l'imiter : elle ne tarda pas à en demander la permission à Antoine; car elle n'eût pas disposé de la moindre chose sans son consentement. « Avise-toi, répondit brusquement Antoine, qui était loin d'avoir le même zèle, avise-toi d'emporter seulement une épingle de la maison, tu verras comme je t'arrangerai : ne dirait-on pas que nous sommes trop riches, qu'il faut tout jeter par les fenêtres? » Louise n'insista pas davantage; mais elle prit les moyens d'être tout à la fois charitable et obéissante; tout ce que son mari laissait à sa disposition, elle l'employait en bonnes œuvres, et son mari ne pouvait pas se plaindre qu'elle le ruinât. Elle était si laborieuse et si économe, ses habillements étaient si simples et si grossiers,

qu'elle ne dépensait guère plus, y compris même ses œuvres de charité, que ne l'aurait pu faire la femme la plus pauvre de tout le village. Ces soins qu'elle prenait des malades avec tant de plaisir et de charité, elle eut bientôt la douleur de les donner à sa propre mère.

Catherine fut attaquée d'une pleurésie très-dangereuse; Louise, attentive à ses moindres besoins, savait les prévenir; l'amour filial lui donnait des forces qui la mettaient en état d'en faire plus à elle seule que tous les autres ensemble; mais son zèle infatigable à la secourir fut encore la moindre preuve qu'elle lui donnât de sa tendresse filiale. Dès le second jour de la maladie de sa mère, elle prit sur elle de lui annoncer qu'il était temps qu'elle se disposât à recevoir les derniers sacrements. Catherine, quoique très-pieuse, avait toujours beaucoup redouté la mort; comme cette nouvelle devait l'effrayer, il en coûtait beaucoup à une fille qui l'aimait tant d'être obligée de l'en instruire; mais aussi, plus Louise l'aimait, plus elle se croyait obligée de ne point différer d'un instant, puisqu'il y allait du salut de ce qu'elle avait de plus cher au monde. Ce n'est pas une véritable amitié que cette amitié lâche et perfide qui n'ose point parler quand il est si dangereux de se taire. On craint, dit-on, d'augmenter le mal de celui qui souffre, et même d'avancer sa mort; mais quand tout cela serait vrai, qu'est-ce donc que quelques instants d'une vie souffrante et malheureuse, comparée au bonheur de l'éternité?

D'ailleurs, il faut prendre des précautions pour empêcher que de tels avis n'aient un effet funeste. Il faut faire comprendre aux malades que les sacre-

ments ne donnent pas la mort; qu'au contraire, l'extrême-onction a pour effet de rendre la santé si cela est utile pour le salut. Il faut leur faire envisager le bonheur de recevoir leur Dieu comme le moyen le plus efficace de supporter patiemment les douleurs de la maladie. C'est ce que fit Louise, et elle eut la consolation de voir sa mère demander avec tranquillité les derniers sacrements.

Dès qu'on eut averti le curé, il vint visiter la malade; elle s'était confessée à lui peu de semaines auparavant; le quatrième jour de la maladie il lui donna l'extrême-onction et le saint viatique. Tous les jours il venait la voir, lui parler de Dieu et l'encourager à la patience; et sitôt qu'il était sorti, Louise revenait auprès du lit de Catherine, et ne s'en éloignait que pour procurer à sa mère les choses dont elle pouvait avoir besoin. De temps en temps elle lui disait aussi quelques mots de piété, mais très-courts et à voix basse. Le septième jour de la maladie, Catherine était à l'agonie. Qui pourrait peindre alors la douleur de Louise? Comme les secours de Geneviève lui furent nécessaires! Cette fidèle amie était pour Catherine une seconde fille; tantôt elle forçait Louise à prendre un peu de repos : pendant ce temps elle tenait sa place, et personne n'était plus capable de la remplir; tantôt, voyant son amie désolée, elle relevait son courage, en lui rappelant les vérités de la religion les plus propres à lui inspirer de la patience et une soumission parfaite à la volonté du Seigneur.

Enfin le moment fatal arriva. Louise demandait pour dernière grâce de fermer les yeux à sa mère. Mais Antoine l'arracha de ce lit de mort et la

traîna, pour ainsi dire, dans la maison de Bastien. Il fut en cela d'autant plus prudent, que Louise se trouvait enceinte, et qu'un coup si funeste aurait pu la faire mourir, elle et son enfant.

Elle y était à peine depuis une heure, qu'on vint lui annoncer qu'elle n'avait plus de mère. Elle versa d'abord un torrent de larmes; mais, s'élevant au-dessus d'elle-même, et adorant les décrets de la divine Providence, qui la frappait d'un si rude coup, elle ne s'occupa que du soin de procurer à sa mère le secours des prières de l'Église, et de consoler son père de la perte qu'il venait de faire. Ce respectable vieillard était si désolé, que sa fille craignit plusieurs fois de le voir succomber à l'excès de sa tristesse; et sans les soins de Louise il aurait probablement rejoint sa femme dans le tombeau.

Trois mois après la mort de Catherine, Louise mit au monde un garçon qu'on nomma Robert; elle était mariée depuis huit ans, et c'était son quatrième enfant; elle n'avait eu le malheur d'en perdre aucun. C'était pour Louise une grande consolation de se voir entourée d'enfants qu'elle chérissait, et dont les deux premiers annonçaient déjà les dispositions les plus heureuses; mais elle avait en même temps de bien grands sujets de peine. La mauvaise humeur d'Antoine semblait augmenter tous les jours : depuis la mort de Catherine il était tout à fait le maître. Mathurin, trop vieux pour lui résister, tremblait devant lui; mais le caractère de ce pauvre vieillard s'aigrit, et il se vengeait, pour ainsi dire, sur sa fille de tout ce qu'Antoine lui faisait souffrir. Au bout de quelque temps, le chagrin d'avoir perdu sa femme l'affecta tellement, qu'il en devint infirme au point de perdre presque en-

tièrement l'usage de ses sens et de sa raison. Louise, obligée d'avoir soin de lui comme du plus jeune de ses enfants, n'en recevait pourtant jamais le moindre témoignage de reconnaissance; au contraire, c'étaient à chaque instant de nouvelles plaintes et de nouveaux reproches : on n'en faisait jamais assez pour lui. Sa fille ne répondait à tous les murmures que par un silence respectueux et par de nouvelles preuves de son amour. Un jour que Geneviève la plaignait d'avoir tant à souffrir de la part d'un père autrefois si tendre : « Que voulez-vous, ma chère amie? répondit Louise; l'âge et les infirmités de mon père ne l'excusent que trop. Mais quand il serait moins vieux et moins malade, et qu'avec le plein usage de sa raison il me traiterait mille fois plus durement encore, je ne me croirais pas dispensée pour cela du respect que je lui dois, ni autorisée à lui dire la moindre chose qui pût l'offenser : ne dois-je pas souffrir quelque chose de lui, après tout ce qu'il a eu à souffrir de moi? » Malgré tous les soins dont elle entourait son père, Louise eut bientôt le malheur de le perdre par un funeste accident.

Pendant la chaleur, Mathurin se faisait conduire au milieu de la grange, dont la porte, qui était au nord, lui procurait un air plus frais. Le plus grand plaisir du vieillard était d'y rester jusqu'au soir, assis sur la paille fraîche. Un jour qu'il faisait plus chaud qu'à l'ordinaire, il y voulut demeurer jusqu'à dix heures. Il était déjà bien tard quand Antoine y vint, la lampe à la main, chercher quelques morceaux de bois. Une étincelle tomba sur la paille sans qu'il s'en aperçût; il sortit après avoir demandé à Mathurin s'il ne voulait

pas qu'on le ramenât. « Non, » répondit le pauvre vieillard, qui était bien loin de prévoir le malheur qui l'attendait, « je me trouve ici à merveille, ne reviens que dans une demi-heure. » Antoine alla chez un menuisier du village porter le bois qu'il venait de prendre, et dont il voulait faire un manche de charrue pour le lendemain. Mais à peine Antoine fut-il chez le menuisier, qui demeurait à trente pas de là, que le feu ayant pris à la paille, toute la grange fut en feu.

La femme du menuisier ayant vu la flamme, avertit Antoine, qui court et se précipite au milieu des flammes pour en arracher, s'il lui est possible, l'infortuné vieillard. Il n'avait qu'un souffle de vie. Le curé, qui était accouru, n'eut que le temps de lui donner l'absolution. Tous ceux qui demeuraient dans les environs, attirés par les cris d'Antoine, s'empressaient d'éteindre l'incendie qui commençait à gagner la maison, et qui n'aurait guère tardé à consumer tout le village. Le bruit d'un si triste accident se répandit partout en un instant, et parvint bientôt aux oreilles de Louise, qui était allée à l'extrémité du village soigner une pauvre femme malade. Quelle affreuse nouvelle pour Louise! Elle se hâte de revenir chez elle; et la première chose qui s'offre à ses yeux, c'est son malheureux père qui venait d'expirer. A cette vue, elle tombe sans connaissance : on s'empresse de la secourir. Bientôt elle reprit ses sens; son charitable pasteur employa pour la consoler tout ce que les vérités de la foi ont de plus touchant et de plus capable de ranimer notre courage; ses paroles ne furent pas sans fruit. Louise avait trop de piété pour les laisser perdre; elle les médita, et elles

lui donnèrent assez de force pour ne pas succomber à l'excès de sa douleur, et pour se soumettre humblement à la volonté de son Dieu. Elle n'osa pas même demander à Antoine la cause du funeste accident qui venait de leur arriver; mais, au bout de quelques semaines, elle le sut par un voisin à qui Antoine avait fait, depuis peu de jours, une si triste confidence, et qui cita cet exemple à un de ses domestiques, pour l'obliger à prendre une lanterne, au lieu d'aller dans le grenier une chandelle à la main : imprudence qui n'est que trop commune, et d'où résultent les plus grands malheurs et la ruine même de tout un village. Louise ne dit jamais à son mari un seul mot qui pût lui donner à entendre qu'elle fût instruite de la faute qu'il avait commise.

CHAPITRE VII

—

Pendant un à deux mois après la mort de Mathurin, Antoine, dont le cœur n'était point gâté, et qui était d'autant plus triste qu'il sentait que son imprudence était la cause de la mort de son beau-père, parut avoir un peu plus d'égards pour Louise, si digne de son estime, et qu'il avait jusque-là rendue si malheureuse en tant de manières; mais ensuite on le vit de nouveau se porter à bien des excès. Devenu maître de tout le bien, il se passait peu de semaines qu'il n'allât au moins le

dimanche perdre la journée entière dans le cabaret. Alors sa pauvre femme avait le chagrin de le voir non-seulement offenser Dieu et dépenser beaucoup d'argent, mais encore ne rentrer chez lui que pour s'y livrer à la violence de son caractère, jusqu'à la battre avec fureur, quoiqu'elle ne lui dît pas un seul mot. Geneviève était la seule dans tout le village à qui Louise eût confié ses peines. Devant toutes les autres personnes Louise prenait la défense de son mari avec tant de zèle, qu'à moins de bien connaître son caractère, on l'aurait cru tout occupé à faire le bonheur de sa femme. Les soins de Louise étaient inutiles; Antoine ne se cachait pas, et ses emportements étaient si fréquents, qu'on ne pouvait guère lui rendre visite deux ou trois fois sans avoir la douleur d'en être témoin.

Un jour une des cousines de Louise s'en plaignit à Antoine lui-même, et Antoine convint de ses torts. « Oui, dit-il, vous avez bien raison; je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une femme plus douce et plus patiente; mais que voulez-vous? je n'en suis pas maître, la vivacité m'emporte, et il est des moments où je ne sais ce que je fais. — Passe encore pour les paroles, reprit la cousine; mais battre sa femme! et une femme comme celle-là! — Ah! je me corrigerai, je l'espère, répondit Antoine tout attendri. Oui, je vous promets de mieux me conduire envers elle; car, tenez, malgré tout ce que je lui ai fait souffrir jusqu'à présent, franchement je l'aime de tout mon cœur; elle est si brave femme, et elle élève si bien ses enfants! Ah! ceux-là, je vous en réponds, la dédommageront de toutes ses peines; et malgré les

vilains exemples que je leur donne, et dont ma Louise se plaint quelquefois avec tant de raison, je gagerais bien six francs contre un liard que ces petits marmousets vaudront cent fois mieux que leur père. »

Antoine se mit à rire en disant ces mots : il aurait dû plutôt verser des larmes sur les scandales qu'il donnait à ses enfants. On entend tous les jours les parents se plaindre de la corruption si prématurée de leurs pauvres enfants. « A douze ans, disent-ils, ils en savent plus qu'on n'en savait autrefois à vingt ans. » Hélas! n'est-ce pas ordinairement la faute de leurs pères et mères, qui, sous prétexte que ce sont des enfants, ne se gênent pas devant eux, et par là ne tardent pas à les rendre aussi libertins qu'ils le sont eux-mêmes? Que la conduite de Louise était différente de celle d'Antoine! on n'aurait pas pu trouver dans tout le pays une mère qui prît plus de soins d'inspirer à ses enfants, dès l'âge le plus tendre, la crainte de Dieu, l'amour de la vertu, l'horreur du péché; elle était surtout de la plus grande exactitude pour qu'ils ne trouvassent rien, soit dans la maison, soit ailleurs, qui pût faire sur eux une funeste impression et ternir le moins du monde l'éclat de leur innocence.

Antoine avait donc bien raison de s'en rapporter à sa femme sur l'article de l'éducation; elle s'y était toujours appliquée avec un zèle infatigable, et déjà elle avait la consolation de voir les heureux effets de ses soins. La petite Charlotte, quoiqu'elle eût à peine huit ans, lisait à merveille, savait tout le petit catéchisme d'un bout à l'autre, et montrait dans toute sa conduite une dé-

licatesse de conscience, un amour de la vertu, un zèle même pour sa perfection, qui annonçaient d'avance ce qu'elle devait devenir un jour. Elle passait toute la journée à l'école, où Louise la conduisait et d'où elle la ramenait elle-même, à moins que des occupations pressantes ne l'obligeassent à prier Geneviève de lui rendre ce petit service. Antoine, à qui il en coûtait trente sous par mois, aurait bien désiré ne pas faire cette dépense; mais Louise lui en avait si bien démontré l'utilité, qu'il lui fut comme impossible de n'y pas consentir. Charlotte ne revenait à la maison que vers sept heures après midi, c'était le moment où Antoine quittait le travail; on soupait ensuite, et après souper, Charlotte, en présence de ses parents, répétait à ses petits frères ce qu'elle avait appris du catéchisme. Antoine, qui dans certains moments était plus raisonnable, écoutait attentivement, et dans la suite il a assuré que sa fille lui avait enseigné plus de choses qu'il n'en avait jamais appris au sermon. Mais comme Charlotte était d'une extrême vivacité, il lui arrivait quelquefois de s'impatienter contre ses petits frères, quand ils ne voulaient pas faire attention à ce qu'elle leur disait, ou quand ils ne pouvaient pas le retenir, quoiqu'elle l'eût répété plusieurs fois.

Un jour la chose alla si loin, et Charlotte fut si peu maîtresse d'elle-même, qu'elle dit à un de ses frères, qui ne pensait qu'à s'amuser avec une bille qu'il faisait rouler, et après laquelle il courait : « Allons donc, petit drôle, veux-tu bien être plus attentif? » et à ces mots elle lui applique un soufflet qui le jette à terre et lui fait pousser des cris perçants. Elle était si en colère, qu'elle ne prit

pas même garde à l'imprudence qu'il y avait d'agir ainsi en présence de ses parents, qui ne manqueraient pas de l'en punir. « Que faites-vous, Charlotte? s'écrie Louise; mauvais cœur, n'avez-vous donc pas de honte de frapper de la sorte ce pauvre enfant? Allez, je ne vous reconnais plus pour ma fille; vous n'êtes que l'enfant du démon » Ces paroles firent la plus vive impression sur Charlotte, qui, déjà pénétrée de douleur de ce qu'elle venait de faire, n'avait pas attendu des reproches si mérités pour s'efforcer de relever son frère et de l'apaiser par les plus tendres caresses. Antoine et Louise, touchés jusqu'aux larmes de la naïveté de son repentir, n'eurent pas la force de lui faire d'autres reproches; ils l'embrassèrent tous les deux; et Charlotte, qui leur parlait encore de se confesser, y serait allée sur-le-champ, si l'on n'eût pas trouvé qu'il était trop tard. Le lendemain, dès qu'elle fut levée, elle pria instamment sa mère, sans laquelle elle ne sortait point, de la conduire à monsieur le curé, et se confessa avec beaucoup de larmes.

Ce petit événement fut une bonne leçon pour elle, et elle en profita si bien, qu'elle fut dans la suite un ange de douceur et de patience. Chaque jour, pour ainsi dire, ses parents l'aimaient davantage, parce que chaque jour elle faisait de nouveaux progrès dans la vertu. Elle avait demandé la permission de faire tous les soirs la prière en commun; elle la récitait doucement, d'une voix intelligible, et avec tant de recueillement et de dévotion, que souvent Antoine lui-même ne pouvait s'empêcher de verser des larmes de joie.

Cette même année, Louise éprouva deux pertes qui firent une plaie bien sensible à son cœur ma-

ternel. Le second de ses fils, âgé de six ans, et le troisième, âgé de quatre ans, lui furent enlevés tous les deux par la petite vérole, malgré tous les soins que leur tendre mère prit d'eux pendant leur maladie. Louise, quoique pénétrée de douleur, eut la force de consoler Antoine, que la mort de ses enfants avait jeté dans un excès de tristesse. « Ce sont, lui disait Louise, de petits anges qui prieront pour nous dans le ciel. Soumettons-nous de bon cœur à la volonté de Dieu : c'est un bon père; et quand il nous frappe, sa main est toujours conduite par son cœur. » C'est ainsi que Louise trouvait dans la religion des consolations qui sont bien propres à faire supporter patiemment les peines les plus sensibles.

Louise, privée de deux de ses enfants, redoubla, s'il était possible, d'attachement et de soins pour ceux qui lui restaient. Charlotte continuait à devenir toujours plus sage et plus aimable. Quand elle eut commencé sa onzième année, sa mère s'occupa de la préparer à sa première communion; elle ne devait la faire qu'à douze ans; mais Louise pensait que ce n'était pas trop d'une année d'avance pour se disposer à une action qui influe si puissamment sur notre salut. « Je le sais, mon enfant, lui disait souvent cette tendre mère; oui, vous êtes assez bien instruite sur le sacrement de l'Eucharistie; vous savez là-dessus tout ce qu'il y a dans le catéchisme; mais qu'il s'en faut bien que cela suffise! Ne devez-vous pas aussi prouver par votre conduite que vous êtes pénétrée des sentiments que doivent vous inspirer ces vérités saintes; que vous sentez toute la grandeur de ce sacrement adorable; que vous désirez obtenir de Dieu toutes les grâces dont

vous avez besoin pour le bien recevoir, et que vous avez horreur du sacrilége épouvantable que commettent ceux qui ont le malheur de faire descendre Jésus-Christ dans un cœur où règne le péché mortel? Ah! mon enfant, vous n'ignorez pas quelle est la tendresse que j'ai pour vous; mais j'aimerais mieux mille fois vous voir morte à mes pieds, que de vous savoir capable de profaner jamais un sacrement aussi auguste. »

Charlotte était assez raisonnable pour penser tout comme sa mère; et quoiqu'elle désirât beaucoup avoir le bonheur de recevoir son Dieu, elle attendit avec patience que le curé lui fixât le temps où il jugerait à propos de l'admettre à la première communion, et elle se contenta de lui témoigner son désir sans l'importuner là-dessus. Mais le pasteur, qui n'avait qu'à se louer de sa bonne conduite, lui ayant dit de se préparer pour l'année suivante, à mesure qu'approchait le terme tant souhaité, l'on voyait sa ferveur augmenter sensiblement; elle était encore plus appliquée à l'étude, plus recueillie dans la prière, et plus exacte à remplir tous ses devoirs. La veille de sa première communion, après avoir terminé une confession générale qu'elle avait faite avec le plus grand soin et le plus touchant repentir, elle vint fondant en pleurs se jeter aux pieds d'Antoine et de Louise, leur demanda pardon de toutes ses désobéissances, et les conjura de prier le bon Dieu pour elle, afin qu'il lui pardonnât toutes les fautes qu'elle avait eu jusque-là le malheur de commettre; en même temps elle leur promit de ne plus leur donner, autant qu'il lui serait possible, aucun sujet de mécontentement, et elle leur demanda à l'un et à l'autre leur béné-

diction. Tout cela n'était point pour elle une vaine cérémonie; les sentiments que sa bouche exprimait étaient tous au fond de son cœur; et ses parents, qui en étaient bien persuadés, éprouvaient un attendrissement qu'on ne saurait peindre, et se sentaient au comble de leur joie.

Le lendemain elle s'approcha de la sainte table avec une piété, une ferveur, un recueillement qui firent verser des larmes délicieuses, non-seulement à Antoine et à Louise, mais encore à tous les assistants, et surtout à ses compagnes. Quand elle posséda Jésus-Christ dans son cœur, elle demeura longtemps à genoux au pied de l'autel, les yeux baissés, les mains jointes, le corps immobile. On eût dit que c'était un ange descendu du ciel pour adorer le très-saint Sacrement. La manière dont elle se conduisit dans la suite, la tendre et solide piété qu'elle fit éclater durant tout le cours de sa vie, furent le fruit des grâces abondantes qu'elle reçut en ce jour mémorable. Plus elle avançait en âge, plus aussi elle avançait en vertu. Elle avait beaucoup d'attraits pour la mortification, et l'on aurait eu lieu de craindre de sa part de pieux excès, si elle n'eût pas été aussi obéissante à son confesseur que zélée pour plaire à son Dieu. Sa promenade la plus agréable était d'aller, tantôt avec Louise, tantôt avec Geneviève, visiter les malades et les secourir. L'obéissance était sa vertu favorite. La volonté de Louise et d'Antoine était respectable à ses yeux comme la volonté de Dieu même; ils n'avaient qu'à dire un seul mot pour être obéis sur-le-champ, et jamais elle ne fit entendre une parole de murmure.

Elle ne sortait jamais de la maison sans avoir

obtenu la permission de sa mère. Un jour qu'elle éprouvait un très-violent mal de tête, elle espérait en être soulagée si elle prenait un peu l'air; mais elle ne voulait pas dire ce qu'elle souffrait, de peur d'inquiéter ses parents. « Maman, dit-elle, voulez-vous me permettre d'aller voir Geneviève un petit instant? — J'ai besoin, lui répondit Louise, de sortir moi-même, et vous garderez la maison pendant ce temps-là. » Charlotte n'en dit pas davantage. Un peu après la sortie de Louise, une de ses voisines vint la voir, et trouvant Charlotte les larmes aux yeux : « Qu'avez-vous? lui dit-elle; qu'est-il arrivé? — Rien du tout, répondit Charlotte, mais la tête me fait bien du mal. — Allez faire un tour, lui dit cette femme, vous vous en trouverez bien, j'en réponds. — Oh! non, répondit Charlotte, je ne puis pas sortir; maman m'a recommandé de rester ici pendant son absence. — Convenez, ma chère, lui dit la voisine, que quelquefois les parents sont bien sévères et bien injustes; ils... — Ah! reprit vivement Charlotte, vous voyez bien que ma pauvre mère n'a pas tort du tout. Si je lui avais dit: J'ai mal à la tête, elle m'aurait laissée sortir; mais au reste, à vous parler franchement, il ne nous est jamais permis de murmurer contre nos père et mère, sous prétexte qu'ils ne veulent pas faire ce que nous voulons. Dans le cas présent, il est bien clair que je n'ai rien à dire; mais quand bien même il me semblerait que mes parents n'auraient pas raison de me refuser telle ou telle chose, je me garderais bien de m'en plaindre: ils ont plus d'expérience que moi, ils savent mieux que moi ce qui me convient, et peuvent voir de grands inconvénients dans des choses qui me paraissent aller

toutes seules. De quoi donc me plaindrais-je? ne suis-je pas bien sûre de leur amitié pour moi? et d'ailleurs le bon Dieu ne défend-il pas aux enfants, sous les plus terribles menaces, de murmurer jamais contre leurs parents? »

Charlotte en aurait dit davantage sur ce sujet; mais le feu avec lequel elle avait parlé augmentant encore son mal de tête, elle pria la voisine de la laisser seule. Au bout d'une heure elle se trouva mieux, et lorsque sa mère rentra, elle sut si bien cacher ce qu'elle souffrait encore, que Louise ne se douta de rien. Elle eut même à essuyer des reproches assez sévères sur une chose que Louise venait d'apprendre. « Ma fille, lui dit-elle, est-il vrai qu'hier, que je n'ai pu vous mener avec moi à la messe, vous en avez profité pour vous placer à la porte de l'église au milieu de toutes les étourdies qui y donnent toujours de si grands scandales? — Oui, maman, répondit Charlotte, cela est vrai; mais je ne m'y suis mise que faute de pouvoir me placer ailleurs, parce que l'église était trop pleine, et encore n'y suis-je pas restée tout le temps; j'ai été si indignée de la manière indécente dont on s'y comportait, que j'ai mieux aimé m'en aller et me placer dans un coin du cimetière pour y être tranquille. » C'était bien la première fois que Louise avait à faire à sa fille un semblable reproche, et elle fut très-satisfaite de voir qu'il était mal fondé. Mais combien le pasteur de cette paroisse devait-il être affligé, quand, malgré les avertissements qu'il ne se lassait pas de donner, il remarquait, tous les dimanches, qu'une troupe de filles mondaines se rassemblaient dans le fond de l'église tout près de la porte, et là, au lieu d'être attentives à l'office

divin, ne cessaient de babiller ensemble, et de regarder de tous côtés! C'est ainsi qu'elles n'allaient dans le temple du Dieu vivant que pour l'offenser. Grâce à la persévérance du curé d'Ormoy, ce désordre eut enfin un terme. Il ordonna que les femmes se placeraient dans la partie de la nef la plus près du chœur, et que les hommes entreraient dans le chœur ou demeureraient vers la porte : à force de zèle et de patience il parvint à être obéi.

Un jour Charlotte s'avisa de faire à sa mère quelque mauvais rapport. Il s'agissait d'une de leurs voisines, et c'était une autre voisine qui était venue tout exprès pour le lui apprendre. « Charlotte, répondit Louise, cela ne vous regarde pas; je n'entends pas qu'une autre fois vous veniez me faire de pareils récits; je vous défends même de les écouter. »

Cet esprit de douceur et de charité faisait chérir Louise dans tout le village; d'un autre côté, les soins assidus qu'elle prenait pour bien élever ses enfants lui procuraient les plus douces consolations; elle eût été la plus heureuse de toutes les femmes sans les chagrins que lui donnait Antoine, qui, bien loin de se corriger de ses anciens défauts, devenait, au contraire, de jour en jour d'une humeur plus insupportable.

Une année où la grêle avait ravagé toute la campagne, Antoine n'avait presque rien retiré de son petit domaine. Il est aisé de concevoir combien cette perte l'affligea; mais ce qu'on ne saurait comprendre, c'est qu'elle ne lui fit rien diminuer de ses folles dépenses; à l'argent qu'on lui voyait dépenser, surtout au cabaret, on aurait pu croire

qu'Antoine avait fait très-bonne récolte, et qu'il n'avait jamais été plus riche. En effet, l'argent ne lui manquait pas : mais aussi par quels moyens? Après qu'il eut vendu tout ce qui lui restait de blé, de vin et de légumes, on vit s'en aller pièce à pièce tous les meubles de la maison. En vain Louise voulut s'y opposer : les prières, les pleurs, les caresses, tout fut inutile; elle n'en retira d'autre fruit que de s'entendre reprocher qu'elle gardait pour elle tout le produit du travail de ses mains. Hélas! c'était son unique ressource pour nourrir ses pauvres enfants ; mais comme un si faible secours était souvent insuffisant, elle avait la douleur de les voir autour d'elle tremblants de froid et pouvant à peine se soutenir, lui demander du pain et des habits ; et cette tendre mère, qui souffrait plus de leurs maux que des siens, arrosait leurs joues de ses larmes. Dans une si accablante situation, loin d'éclater en murmures contre la Providence, Louise ne demandait à Dieu que le courage de supporter constamment de si rudes épreuves, et le bonheur de voir enfin son mari mener une vie plus chrétienne. Elle s'adressait aussi à la sainte Vierge, en qui elle avait la plus tendre confiance, et réclamait avec larmes sa puissante protection. Une prière si fervente et qu'elle répétait plusieurs fois le jour devait être enfin exaucée.

Antoine paraissait un peu plus touché des attentions continuelles que sa femme avait pour lui ; il écoutait un peu mieux ses conseils; il buvait un peu moins et travaillait un peu plus. Depuis plusieurs dimanches il avait refusé toutes les parties de jeu qu'on lui proposait, et il allait, le soir après l'office, faire un tour de promenade avec sa femme

et ses enfants. « Cela coûte moins cher, disait-il, et je suis plus content en allant me coucher. » C'était surtout alors que Louise savait profiter de toutes les occasions pour lui parler de son salut. Sa conversation avait quelque chose de si doux et qui inspirait tellement l'amour de la vertu, qu'une fois Antoine, tout transporté, ne put s'empêcher de dire : « Que tu es heureuse, ma femme, de penser ainsi!... Tiens, je ne suis qu'un brutal, un ivrogne, un vrai vaurien ; mais je donnerais tout au monde pour te ressembler. » Louise ne répondit rien à ce discours inattendu; mais Antoine vit couler ses larmes. « Eh! qu'as-tu donc, mon amie? lui dit-il : qu'as-tu qui t'afflige? — Ah! mon ami, mon cher ami, lui répondit Louise, je pleure de joie. J'espère, ajouta-t-elle, que tu te convertiras, et nous serons heureux l'un et l'autre. Car, franchement, tu conviendras que jusqu'à ce jour tu n'as point connu le bonheur : on cherche bien à s'étourdir ; on s'amuse ; on veut se persuader qu'on est bien heureux ; mais la conscience est toujours là (et en disant ces mots elle lui mettait la main sur le cœur). Mais ne songeons au passé que pour mieux faire à l'avenir ; allons, mon bon ami, plus de retard ; mettons la main à l'œuvre ; avec la grâce du bon Dieu et un peu de courage de notre côté, une bonne conversion est plus facile qu'on ne pense. » Ils étaient déjà rentrés dans Ormoy ; et Antoine, qui craignait qu'on ne les entendît, se contenta de lui répondre en lui serrant la main : « Prie le bon Dieu pour moi, et dans peu j'espère que tu seras contente. » Ils gardèrent le silence jusqu'à la maison ; le peu que sa femme venait de lui dire avec tout le feu que communiquent un saint

zèle et la plus sincère amitié, lui donna beaucoup à penser, et ne tarda pas à lui devenir bien salutaire. Mais c'est à la sainte Vierge qu'Antoine dut sa parfaite conversion. Voici comment la chose se passa.

Louise, pleine de confiance en celle qui est le refuge des pécheurs, obtint d'Antoine qu'il commencerait dès le lendemain une neuvaine en l'honneur de la Mère de Dieu. Il ne tarda pas à en ressentir les effets. Tous les jours ses dispositions devenaient meilleures. Louise cependant n'était pas sans crainte; elle savait que les premiers désirs de conversion s'évanouissent souvent. C'est pourquoi elle redoublait ses prières à la sainte Vierge. Le dernier jour de la neuvaine, comme elle revenait de l'église après avoir prié avec ferveur, elle trouva Antoine à genoux au pied d'une image de la sainte Vierge. Quand il entendit entrer Louise, il se leva, et lui dit, les larmes aux yeux : « Cette fois je veux tout de bon me convertir. On va commencer une mission à une lieue d'ici dans le village de Marolles. Je veux y assister tous les jours. Il faudra que j'interrompe pendant tout ce temps les travaux de la campagne; mais mon salut est ma plus importante affaire. » Louise sauta au cou de son mari avec un transport de joie, et en bénissant la sainte Vierge, qui lui avait inspiré cette bonne résolution. Elle le fortifia dans le projet qu'il avait formé, et lui promit de garder la maison, et de faire si bien, que presque rien ne souffrirait du temps qu'il donnerait à la mission.

Cette mission eut tous les heureux effets que Louise en espérait. A peine Antoine eut-il assisté à quatre ou cinq sermons qu'on vit en lui les sen-

timents de la contrition la plus vive. Le souvenir de ses anciens désordres, l'idée des châtiments terribles d'un Dieu irrité, les remords de sa conscience, tout cela pendant la nuit le pressait au point qu'à peine pouvait-il dormir un quart d'heure. Et tout à coup il s'écriait : « Seigneur, ayez pitié de moi, ne me traitez pas selon la rigueur de votre justice; pardon, mon Dieu, pardon; je veux mieux vivre désormais; je veux dès maintenant faire pénitence. » Ces paroles et autres semblables qu'il avait entendu dire au prédicateur, il ne se lassait point de les répéter, et sa prière était accompagnée de ces larmes amères du repentir qui sont toutes-puissantes sur le cœur d'un Dieu infiniment bon.

Le troisième jour de la retraite, le sujet du discours et de la méditation était le jugement dernier; le prédicateur l'avait peint avec les couleurs les plus vives. Antoine en était si épouvanté, que, les exercices finis, il ne sortit point de l'église, mais alla se jeter au pied de l'autel. « C'en est fait, ô mon Dieu! dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, je veux enfin me convertir; mais en ai-je encore le temps? puis-je encore espérer que vous recevrez un si grand pécheur? Ah! si je pouvais du moins mourir de douleur de vous avoir tant offensé! » A ces mots il entend du bruit, il se retourne. C'était le saint missionnaire, qui sortait de la sacristie, où il venait de dire son office. Antoine, qui le reconnaît, se précipite à ses genoux. « Mon père, ayez pitié de moi; vous voyez devant vous un malheureux, un scélérat, un monstre couvert de crimes. Daignez m'entendre; je ne sortirai point d'ici que vous ne m'ayez confessé; il me semble voir l'enfer qui s'ouvre pour m'engloutir. Ah! mon

père, je vous en conjure, confessez-moi au plus tôt. — Oui, très-volontiers, mon ami, répondit le missionnaire, touché jusqu'aux larmes du repentir de ce pauvre homme; mais calmez-vous un peu; Dieu est bon, et il ne perdra jamais ceux qui reviennent à lui du fond du cœur. » Antoine se confessa donc, mais avec de si vifs sentiments de contrition, que plusieurs fois l'excès de sa douleur étouffa sa voix et l'obligea de s'interrompre. A peine eut-il fini de parler, qu'il se sentit comme dégagé d'un fardeau immense, et les consolantes exhortations de son confesseur répandirent dans son cœur une joie si douce, que, de retour à la maison, il avoua n'avoir jamais connu de sa vie un bonheur comparable à celui qu'il venait de goûter aux pieds du saint prêtre.

A cette nouvelle, quels furent les transports de Louise, qui l'attendait depuis une heure avec beaucoup d'inquiétude, et ne savait à quoi attribuer son retard! Antoine lui demanda pardon de tout ce qu'il lui avait fait souffrir jusque-là, et la présence de ses enfants ne put l'empêcher de lui dire combien il était affligé et confus de l'avoir tourmentée depuis si longtemps. « Ah! tout est oublié, cher ami, répondit Louise; ô mon Dieu, que je suis heureuse, et que vos miséricordes sont grandes! »

Cette conversion si prompte n'en fut pas moins solide. Antoine retourna plusieurs fois trouver son confesseur pour achever sa confession, car la première fois il n'avait pas eu le temps d'entrer dans le détail de toutes ses fautes. Il se corrigea si bien, qu'après avoir été jusqu'alors le scandale de la paroisse, il en devint le modèle. Ce n'était plus le même homme. Conduite, sentiments, caractère,

tout était changé ; plus d'emportements, plus de jeux, plus de folles dépenses. Il n'aurait pas voulu, à moins d'une nécessité indispensable, mettre seulement le pied dans un cabaret. S'il croyait devoir offrir à un ami une bouteille de vin, on l'envoyait chercher, et elle se buvait chez lui.

Tout cela cependant ne suffisait pas encore. Un jour qu'Antoine était allé continuer sa confession, il rentra le soir chez lui plus triste. Louise, étonnée, lui demande quelle peut être la cause de son chagrin. « Ah ! ma chère amie, lui répond Antoine, je vais te dire mot pour mot la conversation que je viens d'avoir avec mon confesseur. « — Mon en-« fant, m'a-t-il dit avec une extrême douceur, si « vous avez fait du tort à votre prochain, il faut « absolument réparer tout le dommage ; sans quoi « point de salut. — Mais, mon père, lui ai-je dit, « je n'ai jamais, grâce à Dieu, rien pris à per-« sonne. — Dieu en soit béni, mon enfant, reprit « ce bon père ; mais approfondissons bien les « choses, et voyons si vous n'auriez rien à vous « reprocher. Quand vous avez travaillé en journée, « avez-vous toujours travaillé autant que vous le « deviez ? — Oh ! pas toujours, mon père, il s'en « faut bien. — Et ne vous est-il jamais arrivé, en « travaillant, de gâter quelque chose par négli-« gence ou par défaut d'attention ? — Ah ! mon « père, plus d'une fois. — N'avez-vous pas vendu « vos denrées le plus cher possible et acheté celles « des autres le meilleur marché que vous avez pu, « sans considérer leur valeur réelle, et profitant « de l'ignorance des vendeurs ou des acheteurs, « et même tâchant de les enivrer ? — Hélas ! mon « père, je l'ai fait plusieurs fois. — Et quand par

« méprise on vous mettait plus d'argent dans la « main qu'on n'était convenu de vous en donner? « — Assez souvent j'ai remis le surplus; mais « quelquefois aussi je gardais tout. — Voilà bien « des restitutions qu'il faut faire, » reprit alors mon confesseur. — C'est, dit Antoine à Louise, la situation où je me trouve. Toutes ces restitutions vont me coûter bien de l'argent, mais aussi j'aurai en mourant la consolation de ne point laisser de bien mal acquis. » Louise loua beaucoup ses bonnes résolutions. Antoine fit ces restitutions secrètement, pour ne pas nuire à sa réputation, et c'est en quoi son confesseur lui avait prescrit d'user de prudence. Mais, du reste, le respect humain ne mit aucun obstacle à la conversion d'Antoine. Loin de rougir de paraître chrétien, il ne laissait échapper aucune occasion de réparer ses anciens scandales et de rendre à la religion l'hommage le plus solennel. Il reçut l'absolution à la fin de la mission, et communia avec une ferveur extraordinaire.

CHAPITRE VIII

Antoine, pour réparer le temps qu'il avait perdu autrefois, travaillait sans relâche du matin au soir. Un jour il demeura exposé près d'une heure à une pluie très-froide, sans vouloir se mettre à l'abri ni interrompre un instant son ouvrage, malgré les

sollicitations que vint lui faire Bastien, qui avait plus d'expérience et de sagesse que lui. Il eut le même soir un violent accès de fièvre, qui dura trente-six heures. S'il eût fait appeler tout de suite le médecin, sa santé aurait été rétablie au bout de quatre jours; mais il résista constamment aux désirs de Louise, qui le pressait de prendre ce parti. « Il ne voulait pas, disait-il, faire de dépenses, » ajoutant que la patience, du repos et des ménagements suffiraient pour le guérir. Qu'arriva-t-il? Sa maladie fit sans cesse de nouveaux progrès, et elle devint bientôt assez grave pour que Louise se crût obligée de faire venir pour lui le meilleur médecin d'Étampes. Celui-ci assura que la maladie n'aurait point de suites fâcheuses, et qu'à l'aide du régime qu'il allait prescrire, ce serait l'affaire de huit jours au plus. Il s'agissait de ne rien prendre pendant tout ce temps-là, qu'un peu de bouillon gras et beaucoup de tisane. Antoine s'imagina qu'il y aurait de quoi le faire mourir d'inanition, et il voulut absolument qu'on lui fît dès le second jour une rôtie au vin et au sucre. Il profita, pour la faire, du temps où sa femme était absente; mais à peine eut-il mangé sa rôtie, que la fièvre le reprit avec une violence qui en moins d'une heure le jeta dans le délire.

Louise, versant des torrents de larmes, demanda au Dieu des miséricordes qu'il daignât laisser à Antoine le temps de se bien confesser, et de recevoir avec les dispositions nécessaires les derniers sacrements de l'Église. Sa prière fut exaucée : peu à peu le délire cessa; et dès qu'Antoine eut repris ses sens, sa première parole fut de demander son confesseur. Le curé, qui était au pied de son lit, s'approcha au même instant, fit sortir tout le monde,

et eut la consolation de voir le malade s'accuser, avec le plus sincère repentir, de tous les péchés de sa vie. Antoine n'entra pas, à la vérité, dans un grand détail, il n'en aurait point eu la force; mais ce détail n'était pas nécessaire ; il n'y avait que peu de mois qu'il avait terminé sa confession générale.

Le même jour le curé lui apporta le saint viatique, et lui ayant demandé encore, avant de lui donner la sainte communion, s'il n'avait rien qui lui fît de la peine : « Vous m'avez dit bien des fois, Monsieur, que Dieu aura pitié d'un pauvre pécheur qui déteste sincèrement ses fautes... Je vais donc le recevoir avec confiance; » et la vue de son Sauveur lui donnant des forces, il dit d'une voix plus haute à tous les assistants dont sa chambre était remplie : « O mes amis! c'est de tout mon cœur que je vous demande pardon de tant de scandales que j'ai donnés; priez Dieu de me faire miséricorde. » Puis cherchant des yeux l'infortunée Louise, qui se tenait dans un coin de la chambre, abîmée dans la plus profonde douleur : « O ma bonne amie! c'est à toi surtout que je dois demander pardon de tout ce que je t'ai fait souffrir. Je ne méritais pas une femme si vertueuse. O mes enfants! et vous aussi, il faut que je vous demande pardon. »

A ces mots, le curé, qui s'apercevait de la fatigue que lui causaient les efforts qu'il faisait pour parler, l'avertit qu'il ne devait pas s'épuiser ainsi, et, après un moment de silence, il lui fit la plus touchante exhortation, et lui donna le saint viatique, qu'il reçut avec les transports d'une foi si vive et d'un amour si ardent, qu'à ce spectacle toute l'assemblée fondit en larmes. Vers les huit heures

du soir il se trouva beaucoup plus mal; on lui administra l'extrême-onction; trois quarts d'heure après on pensa qu'il était temps de faire au pied de son lit les prières des agonisants; et tandis qu'on les récitait, il expira dans les bras de Louise, qui ne l'avait pas quitté un instant pendant toute la journée; car, malgré la douleur dont elle se sentait pénétrée, elle avait eu le courage de l'exhorter sans cesse à souffrir patiemment et à remettre avec résignation son âme entre les mains de Dieu.

Louise, privée à l'âge de quarante-deux ans d'un mari qu'elle chérissait, trouva dans son état de veuve un puissant motif de travailler de plus en plus à s'avancer dans la perfection. Elle commença par régler avec le plus grand soin ses affaires domestiques, dans l'intérêt de ses enfants, unique objet de sa sollicitude. De quatre enfants qu'elle avait eus il ne lui en restait que deux, Charlotte, qui était l'aînée, et Robert, le plus jeune.

Celui-ci n'était point d'âge encore à faire valoir le bien par lui-même; c'est pourquoi il fallut l'affermer à un bon laboureur d'Ormoy, qui promit, pour prix de la ferme, cent écus de rente. Cette somme était bien modique; mais à force de travail et d'économie, Louise put pourvoir à tout. Charlotte avait déjà dix-huit ans, et Robert douze; et, grâce à l'excellente éducation qu'elle leur avait donnée, ils craignaient de faire la moindre chose qui fût capable de lui déplaire, et ils lui étaient aussi soumis que s'ils n'avaient eu l'un et l'autre que huit ans. C'était en parlant toujours raison à ses deux enfants et en se montrant leur meilleure amie, que Louise était parvenue, non-seulement à s'en faire aimer, mais aussi à s'en faire obéir en tout.

Quoique Robert fût un bon fils, Louise lui préférait un peu sa fille Charlotte, qui était un ange de piété; mais cette sorte de prédilection, qui au reste n'était que juste, elle savait si bien la cacher, que ses deux enfants ne s'en aperçurent jamais. C'est que Louise connaissait combien de maux entraînent dans les familles les préférences marquées : aussi la voyait-on constamment s'épuiser de fatigues pour ne laisser manquer de rien Robert aussi bien que Charlotte.

Les travaux continuels de Louise ne l'empêchaient pas de s'acquitter avec exactitude de tous les exercices de piété qu'elle s'était prescrits depuis longtemps; elle trouvait surtout une satisfaction bien douce à rendre visite aux pauvres malades pour les consoler, les encourager et les secourir autant qu'il lui était possible; et, à moins des plus pressantes occupations, quand on leur portait le saint viatique elle accompagnait avec la plus tendre dévotion le prêtre qui allait leur rendre ce dernier devoir, le plus précieux de la vie. Mais les consolations intérieures que lui donnait une coutume si pieuse et si charitable étaient bien souvent mêlées d'amertume. Elle ne pouvait voir qu'avec la plus vive douleur l'état de malpropreté dégoûtante où se trouvaient la plupart des chaumières dans le moment même où le Dieu du ciel devait y faire son entrée.

Charlotte se conduisait ordinairement d'une manière si édifiante, que Louise n'avait presque jamais rien à lui reprocher, loin d'être obligée de la punir. Mais un jour qu'elle avait eu la faiblesse de soutenir un léger mensonge pendant quelque temps, il lui fallut subir sa punition dans toute son étendue. En vain Geneviève et bien d'autres, en vain le curé

même, demandèrent grâce pour elle, Louise ne se laissa point fléchir. « Quand je l'ai interrogée, dit-elle, je lui ai dit que si elle mentait je la punirais; elle a menti, je lui tiendrai parole. Elle sait bien que je ne menace pas souvent, mais que quand je menace c'est tout de bon. » Le curé ne put qu'admirer la sage fermeté de cette bonne mère, et blâma, dans le fond de son cœur, la faiblesse de tant de parents qui font à chaque instant les menaces les plus terribles, et n'en viennent jamais à l'exécution : d'où il arrive que leurs enfants ne regardent plus que comme de vaines paroles toutes les réprimandes qui leur sont faites.

Ce n'est pas néanmoins que Louise traitât sa fille comme un enfant; elle la regardait, au contraire, comme sa meilleure amie, n'avait rien de caché pour elle, et ne la conduisait que par la raison. Charlotte, par sa piété, sa discrétion, sa sagesse, se montrait digne de cette confiance. A peine avait-elle seize ans, que plusieurs jeunes gens, charmés de sa vertu et de son heureux caractère, la demandèrent en mariage. Quelques-uns étaient à l'aise, et offraient un établissement bien plus avantageux que la fortune à laquelle Charlotte pouvait prétendre n'aurait permis de l'espérer. Mais elle refusa constamment tous les partis. « Je ne veux point me marier, disait-elle souvent à sa mère; je veux rester fille; cet état est plus parfait. Jésus-Christ sera mon époux; je ne veux plus vivre que pour lui. » Louise engagea sa fille à bien réfléchir là-dessus avant de prendre une dernière détermination. Elle lui dit de consulter son confesseur, d'employer une année entière à prier Dieu de l'éclairer sur le choix d'un état de vie; et Charlotte, après ce terme,

ayant déclaré de nouveau qu'elle se sentait plus que jamais affermie dans la résolution qu'elle avait prise dès son enfance, Louise, transportée de joie de voir que le Seigneur appelait sa fille à un état si parfait, embrassa tendrement Charlotte, et lui dit : « O mon enfant, sois fidèle à la grâce, et tu trouveras dans la piété des douceurs vraiment ineffables. »

Charlotte les goûtait déjà depuis bien longtemps ; mais Dieu, qui voulait de plus en plus la purifier, la fit passer par de rudes épreuves. La paix de son cœur fut troublée par des inquiétudes et des scrupules. Dès que le curé s'aperçut que Charlotte, auparavant si éclairée, regardait comme de grands crimes des distractions involontaires, ou de mauvaises pensées rejetées avec horreur, il lui recommanda la confiance en Dieu, et lui prescrivit d'obéir aveuglément à tout ce que Louise et Geneviève lui diraient. Charlotte fut fidèle à tous les avis de son confesseur ; et au bout de deux mois, Dieu bénissant ses efforts et surtout sa soumission, tous ses scrupules furent passés.

CHAPITRE IX

Louise se trouvait, depuis quelque temps, presque réduite à la misère, parce que son fermier ne la payait pas. Ses enfants mirent tout en œuvre pour la soulager. Robert alla en qualité de domestique servir un riche laboureur, nommé Grégoire, pro-

priétaire d'un domaine considérable dans le bourg de Saclas; et le modique salaire qu'il recevait de son maître, il le portait aussitôt à sa mère. Charlotte voulut aussi se proposer comme servante dans une maison d'Étampes. Mais Louise n'y consentit point; elle craignait trop pour sa fille les dangers auxquels expose un pareil état dans les maisons où se trouvent des domestiques de différents sexes. « Eh bien! lui dit Charlotte, je ne prendrai pas ce parti, puisqu'il vous déplaît, mais laissez-moi du moins aller travailler en journée. Voilà bien assez longtemps, ma mère, que vous vous épuisez pour moi; et je veux commencer enfin à cesser de vous être à charge. » Louise, avant de donner là-dessus à sa fille une réponse définitive, voulut consulter Geneviève, qui lui dit de se bien garder d'envoyer sa fille travailler toute seule de côté et d'autre; qu'elle n'avait que trois partis à prendre, ou la garder chez elle, ou aller elle-même travailler avec son enfant, ou la faire du moins toujours accompagner par une personne de confiance. Louise n'eut pas de peine à sentir toute l'importance de ces avis de Geneviève; et bientôt après elle éprouva, même pour Robert, combien les enfants sont exposés dans les maisons étrangères.

Il venait souvent, les dimanches et les jours de fête, voir sa mère et recevoir ses bons avis. Il vint un samedi, jour de la fête de l'Assomption, et eut le bonheur, selon sa coutume les jours de fête, de communier avec sa mère. Quand ils furent rentrés chez eux au retour de l'église, il prit sa mère à part et lui dit : « J'avais une chose dont je voulais vous parler depuis quelque temps; mais je craignais de faire une médisance en vous la disant. J'ai con-

sulté ce matin mon confesseur, qui m'a répondu qu'il fallait vous en parler, parce qu'il est nécessaire que vous connaissiez la situation où je me trouve, afin que vous voyiez s'il est à propos que je continue à rester chez mon maître. Depuis quinze jours nous sommes occupés aux moissons, et j'ai continuellement devant les yeux des choses qui me font rougir. Je tâche bien de m'écarter autant que je puis; mais malgré soi on a toujours des yeux et des oreilles, on voit et on entend plus qu'on ne voudrait. — Je suis bien aise, mon fils, reprit Louise, que vous m'ayez avertie de ce désordre. Il est impossible que vous restiez dans un endroit où la vertu est exposée. Nous irons aujourd'hui chez votre maître, et je lui déclarerai que, s'il ne peut pas vous occuper autrement, vous ne resterez pas chez lui. »

Louise et Robert allèrent donc chez Grégoire; celui-ci, qui dans le fond était un honnête homme, n'eut pas de peine à être convaincu par les raisons de Louise. Il appela une des moissonneuses, et lui dit qu'il prendrait des mesures pour qu'elles fussent mises avec la décence convenable, qu'elles travaillassent séparées des hommes, et qu'à midi elles ne prissent pas leur repos dans le même endroit qu'eux.

Cette fille, se tournant vers Louise, lui dit fort en colère: « Je vois bien que tout cela vient de cette scrupuleuse; il n'y a pas de gens qui se plaisent tant à tourmenter les autres que les dévotes. Elle sera bien contente sans doute quand elle nous aura fait mourir de chaud! — Ah! répondit Louise, on ne meurt pas si facilement: vous souffrirez bien un peu de chaleur; mais vous ne vous en plaignez

pas quand vous passez des heures entières à danser. — Je vois bien, répliqua cette fille, que vous ne cherchez qu'à vous moquer de moi, mais peut-être l'occasion se présentera de vous le faire payer cher. » En disant ces mots elle sortit brusquement et courut avertir ses compagnes de ce qui venait de se passer.

« Il faudra bien qu'elle se soumette, dit Grégoire quand il la vit sortir ; j'aurai soin d'y tenir la main. Je ne suis pas un homme à deux paroles. Quand j'ai dit une chose, c'est fini. Qu'elles crient, qu'elles pestent tant qu'elles voudront. Je ne m'étonne pas du bruit. Il faudra, bon gré mal gré, qu'elles s'habillent décemment, ou qu'elles aillent chercher fortune ailleurs. «

Louise, après avoir affermi de plus en plus Grégoire dans ses résolutions, reprit le chemin d'Ormoy. Robert devait l'accompagner ; mais comme il avait encore quelques petites choses à faire dans le bourg, Louise lui dit qu'elle allait prendre le devant, et qu'il la joindrait aisément. Elle partit donc seule ; mais quand elle eut fait environ trois cents pas hors du bourg, elle rencontra cinq ou six de ces filles qui revenaient en grande hâte avec celle qui était allée les avertir. Elles étaient toutes en très-grande colère. Une d'elles s'approchant de Louise, lui demanda pourquoi elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas, et sans lui donner le temps de répondre, lui appliqua un soufflet. Louise ne dit rien, et continuait tranquillement son chemin, lorsque ces filles, après avoir délibéré un moment ensemble sur ce qu'elles avaient à faire, coururent après elle, et l'une lui parlant au nom de toutes, lui dit qu'elles ne voulaient pas lui faire de mal, mais qu'il fallait aussi qu'elle ne leur en fît point,

et par conséquent qu'elle devait réparer celui qu'elle leur avait causé. « Je ne crois pas, répondit Louise, que ce soit un mal pour vous de vous habiller avec décence; c'est un très-grand bien, au contraire. — Il faut, dit une autre, que Louise nous promette de venir sur-le-champ avec nous pour engager Grégoire à renoncer au dessein qu'elle lui a fait prendre; sinon il faut l'étrangler ou l'assommer. » Louise répondit que sa conscience ne lui permettait pas de détourner Grégoire de la résolution qu'il avait prise, et qu'elle aimait mieux mourir. On lui fit les sollicitations les plus pressantes sans pouvoir obtenir d'autre réponse. Prières et menaces, rien ne put l'ébranler. Enfin ces filles, voyant que tout était inutile, entrèrent en fureur; elles lui arrachèrent les cheveux, lui donnèrent des coups de poing, des soufflets, lui crachèrent au visage.

Louise alors se mit à genoux, et pria Dieu pour la conversion de toutes celles qui la toumentaient. Cela ne fit que les irriter davantage; elles l'appelèrent cagote, bigote, hypocrite; et l'une d'elles lui donna un si violent coup de pied, qu'elle la fit tomber dans un fossé profond qui se trouvait au bord du chemin, dans l'endroit où Louise s'était mise à genoux. En tombant elle alla donner de la tête contre une grosse pierre très-aiguë qui se trouvait au fond du fossé, et qui lui fit une plaie très-profonde.

Les choses en étaient là, lorsque ces filles aperçurent Robert, qui revenait tranquillement avec cinq ou six paysans d'Ormoy. C'étaient des gens que quelques affaires avaient conduits à Saclas, et qui s'étaient joints à Robert pour revenir avec lui. Dès que les moissonneuses eurent aperçu tout ce monde,

elles s'enfuirent au plus vite. Robert, voyant leur fuite, craignit qu'elles n'eussent fait quelque mal à sa mère. Il communiqua ses inquiétudes aux autres paysans, et tous se hâtèrent d'aller voir s'il n'était rien arrivé de fâcheux. Mais quelle fut la douleur de Robert lorsque, étant parvenu à l'endroit où s'était passée cette querelle, il vit dans le fossé sa mère toute couverte de poussière et de sang! Peu s'en fallut qu'il ne tombât évanoui. Les autres paysans devinrent furieux contre ces méchantes filles. Un d'eux seulement resta avec Robert pour lui aider à prendre soin de Louise, et les autres se mirent à la poursuite des moissonneuses. Ils coururent si vite, qu'ils ne tardèrent pas à les joindre, et dans la colère dont ils étaient animés, ils les auraient peut-être assommées, si elles ne se fussent promptement jetées dans une étable à pourceaux qui se trouva sur leur chemin. Elles en fermèrent promptement la porte, et la barricadèrent le mieux qu'elles purent. Les paysans firent pendant assez longtemps des efforts inutiles pour l'ouvrir; mais enfin deux d'entre eux ayant été prendre une très-grosse pierre, la jetèrent contre la porte avec tant de violence, qu'ils l'enfoncèrent. Ils entrèrent alors armés de bâtons. Ces filles cherchèrent en vain à s'échapper, et il n'y avait plus de ressource pour elles si Louise n'était survenue au même instant.

Aussitôt en effet que Robert, aidé de son compagnon, eut tiré sa mère du fossé où elle était tombée, elle avait voulu aller tout de suite au secours des moissonneuses, qu'elle avait vues poursuivies par les paysans. En vain celui qui avait aidé à la tirer du fossé lui représenta qu'il fallait com-

mencer à s'occuper des soins à donner à sa plaie, et ne pas s'embarrasser de quelques mauvaises filles. Louise lui répondit que ce n'était pas ainsi qu'il fallait penser, et, prenant Robert par le bras, elle commença à se traîner le plus promptement qu'elle put du côté de l'étable où ces moissonneuses s'étaient retirées. Alors le paysan, apercevant deux petites planches, qui fort heureusement se trouvaient près de là, lui offrit d'en faire une espèce de brancard pour la porter, de concert avec Robert, jusqu'à l'endroit où elle voulait aller. Louise, qui se sentait très-faible, accepta volontiers cette offre, et remercia la Providence de lui avoir ménagé ce secours. Elle souffrait beaucoup pendant la route, parce que sa plaie étant toute ouverte, chaque pas qu'on faisait lui occasionnait de nouvelles douleurs. Elle offrit à Dieu ses souffrances; et, sans avoir égard à l'augmentation de ses douleurs, elle ne laissait pas de presser Robert et le paysan d'aller le plus vite possible. Ce n'était pas sans raison, puisqu'elle n'arriva qu'au moment où l'on était sur le point de maltraiter les personnes qu'elle voulait sauver.

Sa présence et ses paroles suspendirent pour un moment les coups qu'on voulait leur porter; mais les paysans n'étaient pas d'humenr à se retirer aisément. Un d'eux lui représenta que la bonté ne valait rien avec de pareilles gens; que c'était un affront pour tout Ormoy que des filles de Saclas l'eussent si horriblement maltraitée, et qu'il fallait leur apprendre une bonne fois à se tenir tranquilles. Ces propos réveillant la fureur des autres paysans, tous se mirent à crier à la fois, et, sans vouloir écouter Louise, ils allaient

décharger sur les moissonneuses de grands coups de bâtons, lorsque Louise, se mettant entre deux, déclara qu'elle s'exposerait à recevoir les coups pour les en défendre. Alors Robert prit d'un bras vigoureux celui des paysans qui était le plus acharné, et le mit à la porte; il lui fut plus facile après cela de persuader les autres; enfin il les détermina tous à se retirer, et les pria d'aller promptement avertir Charlotte de l'état de sa mère. Il ne garda avec lui que le paysan qui lui avait aidé à retirer Louise du fossé, et dont il prévoyait qu'il aurait encore besoin pour la transporter dans un lieu où elle pût se faire bien soigner. Il le pria donc d'arranger un peu mieux l'espèce de brancard dont ils s'étaient servis la première fois; et pendant que le paysan allait dans la maison la plus voisine emprunter une hache, Robert voulut commencer à donner lui-même quelques soins à la blessure de sa mère. Mais il n'eut pas besoin de lui rendre ce service.

Le paysan revint aussitôt en grande hâte dire à Robert que le carrosse de Mme d'Arlis arrivait au grand galop. Robert ne pouvait le croire; mais il en fut bientôt convaincu par ses propres yeux quand il vit le carrosse qui s'arrêta à la porte de l'étable. Mme d'Arlis était une personne des plus qualifiées du pays; elle possédait de grands biens, dont une partie était située à Saclas, et elle était venue passer quelques mois dans ce bourg avec son mari et sa fille unique. La nouvelle du traitement fait à Louise n'avait pas tardé de se répandre à Saclas, et avait indigné toutes les âmes honnêtes. Mme d'Arlis, malgré quelques défauts, avait toujours conservé un caractère bon et sensible; elle s'empressa de

faire appeler un médecin, avec lequel elle monta en carrosse pour aller soigner Louise. Elle suivait la route qui conduit à Ormoy, lorsqu'elle rencontra les quatre ou cinq paysans qui y retournaient. Ils lui indiquèrent l'étable où Louise était, et lui racontèrent ce qui venait de s'y passer. Mme d'Arlis n'apprit pas sans admiration surtout ce que Louise avait fait en faveur des personnes qui l'avaient si cruellement maltraitée, et elle ordonna à son cocher de conduire le carrosse le plus promptement possible à l'endroit où la malade se trouvait.

Ce fut une grande consolation pour Robert, qui était fort inquiet sur le moyen de procurer du soulagement à sa mère. Mais quelle douleur pour lui quand le médecin, après avoir sondé la plaie, et y avoir mis l'appareil, dit tout bas à lui et à Mme d'Arlis que cette blessure était très-dangereuse, qu'il regardait même le mal comme incurable ! Louise, qui connut à leur air triste quelle confidence on venait de leur faire, leur dit : « Ne craignez pas de m'annoncer que ma mort est prochaine. Que la sainte volonté de Dieu soit faite. Si quelque chose pouvait m'attacher à la vie, ce serait le soin de mes enfants ; mais je mets ma confiance en Dieu, qui ne les abandonnera pas. Je désire seulement vivre assez longtemps pour empêcher qu'il n'arrive du mal à ces pauvres moissonneuses. »

Jusqu'alors ces filles avaient été tellement étonnées et abasourdies, qu'elles n'avaient pas proféré une seule parole; mais alors celle qui avait fait le plus de mal à Louise vint se jeter à ses pieds et lui demander pardon, en lui protestant qu'elle était bien repentante de sa faute, et qu'elle se ferait désormais un devoir de suivre en tout ses

avis. Toutes les autres firent de même. Louise les embrassa toutes, leur témoigna beaucoup d'amitié, et les engagea à vivre désormais en bonnes chrétiennes.

Il fut question ensuite de conduire Louise dans le château de Mme d'Arlis, qui voulut la faire venir chez elle pour qu'elle fût mieux soignée. L'humilité de Louise lui fit refuser cette offre; mais Mme d'Arlis insista si fortement qu'il fallut y consentir. L'inconvénient était de savoir ce que deviendraient ces filles que Louise voulait absolument mettre à l'abri de tout danger. Il était naturel de penser que la justice serait informée de ce qui était arrivé, et ne manquerait pas de leur faire leur procès, d'autant plus qu'il y avait alors à Saclas deux juges et le procureur du roi, qui étaient venus prendre des informations juridiques sur un crime qui s'y était commis peu de temps auparavant. Mme d'Arlis ne trouva pas d'autre moyen, pour contenter Louise, que de cacher les moissonneuses dans son château, jusqu'à ce que son mari eût obtenu des juges qu'on ne pousserait pas cette affaire. Robert et le paysan se chargèrent de porter Louise sur le brancard qu'ils avaient arrangé. Mme d'Arlis et le médecin accompagnaient à pied la malade, et l'on fit monter toutes les filles dans le carrosse, dont on ferma exactement les glaces, afin que personne ne pût les y voir. En cet équipage on prit lentement la route de Saclas. On ne tarda pas à rencontrer les gens que la justice avait envoyés, qui s'arrêtèrent pour interroger Louise sur ce qui était arrivé; mais elle leur dit que c'étaient des choses dont elle avait résolu de ne jamais parler, et ils ne purent en tirer d'autre réponse : c'est pourquoi ils poursuivirent

leur chemin sans soupçonner que les personnes qu'ils cherchaient fussent dans le carrosse.

Louise en remercia Dieu; peu de temps après, comme elle approchait du bourg, elle rencontra M. d'Arlis, qui venait avec sa fille au-devant d'elle. M. d'Arlis s'était trouvé absent au moment où sa femme était partie pour aller chercher Louise; il était allé ce jour-là dîner dans un château du voisinage avec sa fille, jeune personne de dix-huit ans douée de toutes les qualités que le monde admire; mais elle aimait le monde et les amusements jusqu'à la folie. Cependant, quoiqu'elle fût livrée à la dissipation et à la vanité, Mlle d'Arlis avait le cœur bon, et elle ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de pitié pour Louise, et d'indignation contre les personnes qui l'avaient maltraitée.

Comme il y avait longtemps que Mme d'Arlis était sortie, et qu'on n'en avait point de nouvelles, son mari, inquiet sur les causes de son retard, résolut, dès qu'il fut arrivé, d'aller au-devant d'elle. Sa fille voulut l'accompagner. Quand enfin elle fut arrivée près de Louise avec son père, les tristes objets qu'elle eut sous les yeux firent sur elle une bien vive impression. Louise avait encore sa robe toute pleine de sang, et Mme d'Arlis, qui marchait à côté d'elle, lui tenait la tête entre ses mains, pour empêcher l'effet des secousses du brancard. A cette vue, Mlle d'Arlis courut à sa mère pour se charger elle-même de ce soin. Mme d'Arlis le céda volontiers à sa fille pour aller parler à son mari. Elle lui raconta ce qui était arrivé; mais quand elle lui eut dit qu'on avait fait monter les moissonneuses dans le carrosse pour les dérober aux pour-

suites de la justice, M. d'Arlis s'impatienta d'abord, et répéta plusieurs fois qu'il ne voulait point que son carrosse ni sa maison servissent à cacher des personnes qui méritaient si bien d'être sévèrement punies. Ensuite, s'approchant de Louise, il lui dit que la charité chrétienne n'empêchait pas de faire punir les coupables; qu'elle avait bien fait de pardonner, mais que la justice devait aussi faire son devoir. Louise le pria instamment de ne point s'opposer à ce qu'elle désirait, et de lui prêter au contraire la main pour l'exécution. Mais M. d'Arlis, trouvant cette clémence très-déplacée, ne voulut pas céder aux instances de Louise. Alors elle commanda à ceux qui portaient le brancard de s'arrêter, et faisant un effort malgré la faiblesse où elle se trouvait, elle se mit à genoux les mains jointes, conjurant avec larmes M. d'Arlis de lui accorder cette grâce, et protestant qu'elle ne se relèverait pas qu'elle ne l'eût obtenue. Il ne put résister plus longtemps, et admirant la bonté d'âme avec laquelle Louise faisait pour les personnes qui l'avaient maltraitée tout ce que la mère la plus tendre pourrait faire pour le plus cher de ses enfants, il répondit à Louise qu'elle serait satisfaite, qu'elle pouvait se tranquilliser, et qu'il allait employer tous les moyens propres à faire réussir ce qu'elle désirait.

En disant ces mots il la quitta, et se hâta d'aller joindre le carrosse, qui était un peu en avant. Il ordonna au cocher de garder le plus profond secret, et, aussitôt qu'il serait arrivé, de fermer dans la remise le carrosse avec les personnes qui étaient dedans. Il alla ensuite chez les juges, et sans leur laisser connaître où étaient les filles coupables, il

leur dit que Louise demandait instamment qu'on assoupît cette affaire, et qu'il fallait lui accorder cette consolation. Le procureur du roi fit de grandes difficultés; mais enfin M. d'Arlis s'étant engagé de faire approuver cette conduite par le roi, on craignit de lui déplaire, parce qu'on savait qu'il était en grande faveur auprès du monarque, et on consentit à tout ce qu'il demandait. Ce ne fut pas une petite joie pour Louise quand elle vit cette affaire terminée. Toutes ces filles vinrent lui témoigner leur reconnaissance. Elle les accueillit avec bonté, mais elle ne put presque pas leur parler, tant elle était fatiguée.

Aussitôt qu'elle était arrivée chez Mme d'Arlis, on l'avait mise au lit. Elle avait été tellement épuisée par le sang qu'elle avait perdu et par les douleurs qu'elle avait éprouvées, qu'elle était réduite à la plus grande faiblesse. C'est pourquoi les moissonneuses ne restèrent qu'un moment auprès d'elle, parce que le médecin, voyant que la chambre était pleine de monde, jugea que la malade ne pouvait qu'en être incommodée, et il ordonna que tous sortissent à l'exception de Charlotte, qui resterait pour passer la nuit auprès de sa mère. Il lui fut impossible cependant de déterminer Mlle d'Arlis à se retirer. Elle déclara qu'elle ne voulait pas laisser à d'autres les soins que demandait l'état où se trouvait Louise, et que, puisqu'elle se trouvait dans sa maison, elle avait droit d'avoir la préférence; mais comme Charlotte ne voulut pas non plus s'éloigner, il fallut les y laisser toutes les deux. Robert passa la nuit dans la chambre voisine, pour qu'on pût l'appeler si l'on avait besoin de secours.

On ne saurait exprimer tout ce que la malade eut à souffrir pendant cette affreuse nuit. Sa tête enfla si prodigieusement, qu'à peine lui voyait-on les yeux. La chaleur qu'elle y ressentait était si forte, que quand on y mettait la main elle semblait brûler; et les élancements redoublés qu'elle ne cessait d'y éprouver étaient accompagnés de douleurs si vives, qu'elle aurait excité la pitié du cœur le plus insensible. Qu'on juge des sentiments qu'éprouvait Mlle d'Arlis! elle voyait avec étonnement les effets que la religion produit sur un cœur bien disposé. Déjà elle avait été pénétrée de la plus profonde admiration, lorsqu'elle avait vu Louise oublier tous ses maux pour ne s'occuper que de faire du bien aux personnes qui lui avaient fait tant de mal. Mlle d'Arlis avait l'âme naturellement grande; elle sentit dès lors pour Louise une estime et un attachement inexprimables; son admiration redoubla encore quand elle la vit passer toute la nuit dans les douleurs les plus aiguës, sans jamais se plaindre des personnes qui en avaient été la cause.

Louise, dans les plus violents excès de sa douleur, ne cherchait sa consolation que dans le crucifix, qu'elle embrassait avec un saint transport. « Mon Dieu, ayez pitié de moi... Mon Dieu, donnez-moi la patience... J'en mérite bien davantage pour mes péchés. » Ces paroles et d'autres prières semblables, voilà tout ce qui sortit de la bouche de Louise pendant les souffrances les plus douloureuses.

Le lendemain était un dimanche, le chirurgien vint de grand matin voir Louise; il trouva la plaie dans un si mauvais état, qu'il décida que tous les

remèdes seraient insuffisants, et que dans deux à trois jours elle ne serait plus en vie. On pensa donc à lui donner les derniers sacrements. Louise les reçut avec une ferveur qui édifia tous les assistants. Toutes les personnes du bourg avaient voulu assister à cette cérémonie. Louise les conjura de ne jamais rien dire de fâcheux à celles qui étaient cause de sa maladie. Elle l'aurait aussi ordonné à ses enfants, s'ils avaient eu besoin de cet ordre : mais, fidèles imitateurs de leur mère, on n'entendit jamais sortir de leur bouche un mot de plainte contre des personnes si coupables. Ils étaient cependant inconsolables de la perte qu'ils allaient faire, et leur douleur était partagée par les habitants de Saclas, à qui la conduite de Louise avait inspiré le plus vif intérêt.

A la messe de paroisse, le curé de Saclas commença son prône par recommander aux prières la malade qui était dans un danger si imminent. A ces mots, la douleur générale s'étant réveillée, ce ne fut dans toute l'église que gémissements et sanglots. Le curé était lui-même si affecté, qu'il resta quelque temps sans pouvoir parler. C'était un vénérable vieillard, accablé d'une tristesse amère à cause des abus qui régnaient dans sa paroisse. Tous les moyens qu'il avait employés jusqu'alors pour les corriger avaient été infructueux. Son âme sensible était en même temps vivement émue de voir Louise près de descendre dans le tombeau. Il ne faut donc pas s'étonner s'il resta quelques moments sans pouvoir dire un mot; mais enfin, faisant un effort pour surmonter sa douleur, il adressa à ses paroissiens les paroles suivantes :

« Qu'il est triste, qu'il est affreux l'événement

« qui vient de se passer au milieu de nous! Pour « moi, à la première nouvelle que j'en ai reçue, « j'avais résolu de quitter cette paroisse, et de de- « mander à mes supérieurs une place où je pusse « trouver des personnes plus dociles à ma voix. » A ces mots, les sanglots redoublèrent de toutes parts. Le curé était généralement aimé et estimé. La pensée de son départ achevait de jeter la consternation dans les cœurs. Il s'en aperçut, et il se hâta de prendre la parole. « Mes enfants, s'écria- « t-il, mes chers enfants, j'ai renoncé au projet « de vous quitter, dès que j'ai vu la douleur pro- « fonde dont vous êtes pénétrés. J'espère que ce « sera une douleur salutaire, qui vous fera ren- « trer en vous-mêmes et détester vos égarements « passés. J'espère que vous n'endurcirez pas plus « longtemps vos cœurs contre les instructions que « je vous ai si souvent données. Combien de fois « ne vous ai-je pas exhortés à observer exactement « les règles de la décence! Croyez-moi, la délica- « tesse sur ce point est la véritable marque d'une « vertu solide. Quel opprobre éternel pour le bourg « de Saclas, lorsqu'il faudra conduire au tombeau « une personne qui n'a commis d'autre crime que « celui d'avoir parlé le langage de la religion et de « la vertu! Qu'un si grand malheur vous ramène « enfin à votre devoir. Ce jour doit être l'époque « de votre conversion. Mais êtes-vous vraiment « convertis? Je n'entends, il est vrai, de toutes « parts que les gémissements de la douleur; mais « que sert de pleurer, si ces larmes ne sont pas « celles d'un repentir sincère, si l'on ne déteste « pas les scandales que l'on a donnés, si on ne les « répare pas? »

Le curé allait continuer son discours au milieu des larmes et des sanglots de tout son peuple, quand il fut interrompu par un événement qui fixa l'attention de tout le monde. Les malheureuses filles qui avaient maltraité Louise étaient dans un coin de l'église, le mouchoir devant le visage, parce qu'elles n'osaient regarder personne. Pendant tout le discours elles n'avaient fait que pleurer; mais quand le curé parla de la nécessité de réparer le scandale, alors celle qui avait jeté Louise dans le fossé, ne pouvant plus supporter ses remords, se leva tout à coup, et s'élançant au milieu de l'église, elle se mit à genoux les bras en croix, criant d'une voix entrecoupée : « Je demande pardon du scandale que j'ai donné; je suis bien résolue à me corriger. Ah! je sens que je mourrai bientôt de douleur d'avoir causé la mort de Louise. »

Toutes les autres qui avaient contribué à maltraiter Louise vinrent également se mettre à genoux, les bras en croix, au milieu de l'église, demandèrent pardon de leur conduite, et promirent de mener une vie exemplaire. Cette action fit couler avec encore plus d'abondance les larmes de tous les assistants. Le curé, plus attendri que personne, descendit de la chaire; il s'approcha d'elles, et, les voyant pénétrées de la douleur la plus amère, il essaya de les consoler.

« Permettez-moi d'être la première de celles qui feront cette promesse, » s'écria Mlle d'Arlis, qui était avec sa famille dans une place distinguée de l'église : « Moi aussi j'ai causé du scandale, continua-t elle, par l'inconvenance de mes parures, et par l'amour pour la danse. Je veux être la première à y renoncer, afin de réparer, autant que possible,

le tort que j'ai eu. J'ai été jusqu'à présent une fille du démon. O mon Dieu! faites-moi miséricorde. » En disant ces paroles, elle se frappait la poitrine avec les sentiments de la componction la plus touchante. On ne saurait dire quelle vive impression la conversion de Mlle d'Arlis fit sur toutes les jeunes personnes qui jusque-là avaient vécu comme elle dans la dissipation. On n'entendit plus dans toute l'église que les cris de celles qui s'accusaient elles-mêmes, qui demandaient à Dieu miséricorde, et qui promettaient de se convertir. Le curé ne crut pas devoir arrêter ces élans de la piété; il attendit quelque temps jusqu'à ce qu'on eût fait assez de silence pour qu'il pût continuer la messe. Dès qu'il fut remonté à l'autel, le silence le plus profond régna dans l'église; mais les larmes ne cessèrent de couler pendant tout le temps que la messe dura.

Le lendemain toute la paroisse se rendit à l'église pour assister à la messe que le curé devait dire à l'autel de la Sainte-Vierge, afin d'obtenir la guérison de Louise par l'intercession de la Mère de Dieu. Après la messe, Mlle d'Arlis alla la première renouveler, entre les mains du curé, la promesse de ne plus danser, et de s'habiller toujours de la manière la plus modeste. Les autres personnes du bourg se présentèrent en foule pour réitérer la même promesse, en sorte que la cérémonie fut très-longue, et pendant qu'elle dura, on sonna toutes les cloches.

Charlotte, qui était restée auprès de la malade, remarqua qu'elle lui faisait signe d'approcher de son lit. Elle y courut aussitôt, et Louise demanda d'une voix très-faible pourquoi on sonnait tant. Charlotte, ravie que la voix et la connaissance fussent revenues à sa mère, lui raconta ce qui se pas-

sait. Louise en eut une joie très-vive ; et ayant joint les mains devant une image de la sainte Vierge, qui était auprès de son lit, elle resta sans rien dire, occupée à remercier la Mère de Dieu. Le médecin, qui vint peu après, la trouva dans un meilleur état qu'il n'aurait osé l'espérer. Cette nouvelle se répandit bientôt ; tout le monde redoubla de prières pour obtenir le rétablissement de Louise. Peu après sa plaie commença à guérir, et enfin elle se trouva hors de tout danger.

Il se passa cependant encore deux à trois mois avant que sa santé fût assez rétablie pour qu'elle pût retourner à Ormoy. Ce délai fut d'un grand avantage pour la paroisse de Saclas. Il n'y avait personne qui ne vînt plusieurs fois la voir ; elle les encourageait, et les animait au bien avec tant de succès, que le changement qui s'était opéré dans Saclas jeta des racines solides. Le curé était obligé de passer toute la journée au confessionnal, tant il y avait de persomnes qui voulaient faire des confessions générales pour mettre ordre à leur conscience, et commencer tout de bon une vie nouvelle ! Les moissonneuses qui avaient maltraité Louise commencèrent. Elles demandèrent à Grégoire de tenir compte du temps que les soins à donner à leur confession générale ne leur permettraient pas de passer dans les champs, et de le rabattre sur leur salaire. Grégoire leur répondit de donner tout le temps qui serait nécessaire à cette œuvre sainte, et qu'il voulait les payer comme si elles avaient travaillé continuellement. Il dit la même chose à toutes les autres personnes qui travaillaient pour lui. La plupart des propriétaires imitèrent l'exemple de Grégoire, ce qui facilita beaucoup les confessions. Ils

ne tardèrent même pas à s'apercevoir que, malgré les retards que tout cela mettait à la moisson, l'ouvrage allait cependant beaucoup plus vite que les autres années. La raison en est que les ouvrières, travaillant par esprit de religion, ne perdaient pas leur temps, et avançaient beaucoup plus l'ouvrage.

Personne ne profita autant de la conversation de Louise que Mlle d'Arlis; elle conçut un tel dégoût pour le monde, qu'elle résolut d'entrer dans quelque couvent bien austère pour y faire pénitence des égarements de ses premières années. Ce ne fut que longtemps après qu'elle put en obtenir la permission de ses parents; mais elle commença dès lors à pratiquer dans le monde les vertus les plus parfaites. Elle eut le bonheur enfin d'entrer chez les Carmélites d'Orléans, où elle pratiqua avec zèle toutes les vertus chrétiennes et religieuses; elle ne cessa toute sa vie de remercier le Seigneur de lui avoir ouvert les yeux, et de s'être servi des exemples édifiants de Louise pour la détacher des vanités du monde.

CHAPITRE X

Les moissonneuses qui avaient été cause de la maladie de Louise furent au comble de leur joie de sa pleine guérison. Elles et plusieurs autres de Saclas résolurent que, dès que Louise aurait son bien entre les mains, elles iraient toutes les années

passer un jour chez elle au temps des moissons pour lui aider à recueillir son blé. Mme d'Arlis voulut contribuer à faire de ce jour un jour de joie ; elle se chargea d'y envoyer le repas, pour que Louise n'eût point de dépenses à faire. On pressa Louise de retirer sa ferme des mains de celui à qui elle l'avait confiée, et dont elle avait eu beaucoup à se plaindre. On lui représenta que Robert était devenu assez fort et assez habile pour pouvoir cultiver lui-même ce bien, qui n'était pas considérable. Louise accueillit ces représentations d'autant plus facilement, quelle savait que Robert avait une pleine confiance en Bastien, dont il était bien décidé à suivre tous les conseils pour la culture des terres.

C'est pourquoi, dès qu'elle fut revenue à Ormoy, elle fit venir son fermier, et traita avec lui de cette affaire à l'amiable. Elle céda une partie de ses droits, donna du temps au fermier pour le paiement, et fit avec lui un arrangement dont il fut content, et que toutes les personnes sensées approuvèrent. En tout ceci elle s'était conduite d'après les conseils d'un avocat d'Orléans que Bastien était allé consulter, et dont il connaissait les lumières et la probité.

Il se trouva cependant des personnes assez indiscrètes pour la blâmer et pour faire entendre à Robert que sa mère lui avait fait par là un tort considérable. Louise méprisa de pareils discours; mais ils firent quelque impression sur son fils, jeune encore, et par là même un peu crédule. Dès que cette bonne mère s'en aperçut, elle en parla à Bastien, qui prétexta un voyage à Orléans, et proposa à Robert de l'y accompagner. Robert accepta volontiers la proposition. Dès qu'ils furent arrivés à

Orléans, Bastien dit qu'il avait quelque affaire chez son avocat; « et je suis bien aise, dit-il à Robert, de vous y mener avec moi; vous pourrez prendre des éclaircissements sur l'affaire de votre fermier. » Robert répondit d'abord qu'il n'en avait pas besoin, qu'il s'en rapportait pleinement à ceux qui avaient dirigé cette affaire; mais il ne parlait ainsi que par politesse, car dans le fond il était bien aise de savoir par lui-même ce qu'il en était. Ainsi, il ne se fit pas beaucoup presser, et suivit Bastien chez l'avocat.

Comme Robert avait un bon cœur et un esprit droit, l'avocat n'eut pas de peine à lui faire entendre qu'un mauvais accommodement valait bien mieux qu'un bon procès. Prenant ensuite en main le contrat fait avec le fermier, il démontra clairement à Robert que les frais du procès qu'il aurait entrepris seraient revenus quatre fois plus cher que la perte qu'il avait faite en s'arrangeant à l'amiable.

Robert témoigna à cet avocat combien il était sensible à la bonté qu'il avait eue de l'instruire sur un point aussi important; et en revenant d'Orléans il fit à sa mère les excuses les plus touchantes, quoiqu'il ne se fût laissé prévenir qu'un instant; il lui promit de nouveau qu'il suivrait toujours aveuglément ses moindres conseils, tant il avait de confiance en la sagesse d'une mère qui n'épargnait rien pour le rendre heureux! Il avait bien raison de parler ainsi, et la prudence de Louise le garantit de bien des fautes et de bien des malheurs. Voici une des occasions où il connut le mieux combien il était important pour lui de ne lui cacher absolument rien de ce qui se passait dans son cœur.

Il avait près de vingt-cinq ans; sa mère, qui le

voyait aller bien souvent, depuis quelque temps, chez un charpentier du village, s'aperçut bientôt qu'il en voulait épouser la fille, qui s'appelait Adélaïde. Un jour qu'il se disposait à sortir, disant qu'il allait chez le charpentier, Louise le prit à part et lui dit : « Parlez-moi franchement, Robert, n'est-il pas vrai que vous voudriez épouser Adélaïde? — Oui, ma mère, répondit-il d'une voix émue. Voilà déjà plus de vingt fois que j'ai voulu vous en parler, et je n'osais jamais ouvrir la bouche. — Eh ! pourquoi donc, mon cher enfant? pourquoi avez-vous tant de peur? ne suis-je pas votre meilleure amie? aviez-vous quelque raison de penser que je n'approuverais point votre mariage? auriez-vous déjà trouvé des défauts dans Adélaïde? — Oh ! non, ma mère, non, sans doute; Adélaïde est bien, sans contredit, la perle de toutes les filles; d'un caractère, ah ! c'est un ange... d'une douceur, d'une modestie surtout... »

Robert n'était pas près de finir son discours; mais Louise l'interrompit. « Écoutez, lui dit-elle, je ne veux pas vous parler de moi-même, vous pourriez croire que c'est prévention de ma part, vu que cette fille n'a rien, et est au moins de six ans plus âgée que vous. Mais allez de ce pas chez la mère Cedrille. Vous savez qu'Adélaide n'est ici que depuis trois mois; presque personne dans Ormoy ne la connaît bien. La mère Cedrille l'a vue plusieurs années de suite à Orléans; la mère Cedrille est, comme vous savez, une brave femme, point médisante, et vraiment incapable de vous tromper; allez la trouver, mon enfant, elle vous dira des nouvelles de la vertueuse Adélaïde. » Au bout d'une heure Robert fut de retour... « Hélas! dit-il en

soupirant et presque les larmes aux yeux, qui l'aurait pensé, qu'Adélaïde, que je croyais sage comme ma sœur, avait été déjà pour ses désordres chassée de deux ou trois maisons où elle était servante? Je ne veux plus me marier; c'est fini; excepté vous et Charlotte, je vois que toutes les femmes sont des hypocrites et des menteuses. — Pas si vite, pas si vite! répondit Louise. Rien que dans Ormoy, pour ma part, j'en connais plusieurs qui non-seulement se sont toujours très-bien conduites, mais encore possèdent toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un mari. — Eh! dit Robert, comment en être bien sûr? que n'a-t-on pas à craindre quand on s'est vu trompé comme je viens de l'être? — Cela vous apprend, mon fils, à ne vous pas fier aux apparences, et à ne vous pas laisser séduire par de beaux discours qui cachent souvent de grands vices. Au reste, il est assez rare que de grands désordres puissent longtemps demeurer inconnus, surtout dans un petit village comme le nôtre; mais ce que l'on voit tous les jours, ce sont de jeunes imprudents qu'un amour insensé aveugle sur les défauts insupportables des filles qu'ils ont résolu d'épouser. Leurs parents ont beau les en détourner, tout est inutile; ils se marient, et ils ont le reste de leur vie pour s'en repentir. — Oh! pour moi, répliqua Robert, je n'aurai pas, j'espère, un pareil malheur; après le service que vous venez de me rendre, je suis bien résolu de ne prendre une femme que de votre main. »

Louise fut enchantée des bonnes dispositions de son fils, et lui chercha en effet une épouse qui pût mériter à la fois et son estime et son amour. Après les plus exactes informations, et ayant longtemps

elle-même, sans que personne s'en doutât, observé toutes les démarches de la jeune personne qu'elle destinait à son fils, elle se décida en faveur de la fille d'un jardinier des environs, nommée Thérèse. Il était impossible de mieux choisir; non pas, il est vrai, du côté de la fortune, la dot de Thérèse était très-modique; mais elle possédait des vertus aimables et solides qui valent mille fois mieux que tous les trésors.

Robert, qui auparavant était disposé à prendre Adélaïde sans un sou de bien, fit quelques représentations à sa mère sur le peu de bien qu'avait Thérèse. Mais elle lui répondit : « Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur ; j'aimerais mieux voir mon fils mendier son pain avec une femme vertueuse, capable de le rendre heureux, que de lui savoir mille écus de rente avec un de ces démons, comme il s'en trouve quelquefois, qui font le malheur d'un mari et sont la cause de sa damnation. D'ailleurs une femme économe et laborieuse vaut à elle seule un trésor, tandis qu'une femme riche et dépensière ruinera bientôt son mari. Au reste, mon fils, vous êtes très-libre ; j'ai tâché de faire pour le mieux, maintenant c'est à vous de voir ce qui vous convient. »

Quand Robert eut vu Thérèse pendant environ six semaines, il fut tellement charmé de son caractère, que non-seulement il n'eut plus d'inquiétude sur sa pauvreté, mais encore qu'il se sentit plus d'estime et plus d'amour pour elle qu'il n'en avait eu autrefois pour Adélaïde. Il n'hésita donc pas à l'épouser, et la suite fit assez voir combien le choix de Louise avait été sage; il n'y eut jamais union plus parfaite que celle de Robert et de Thérèse. Il

en était en partie redevable aux soins et à l'expérience de Geneviève : c'est elle qui, ayant découvert les bonnes qualités de Thérèse, en avait fait part à Louise; et ce fut le dernier service que cette sainte fille put rendre à son amie.

Depuis plusieurs années Geneviève était attaquée des infirmités les plus douloureuses, et les supportait avec une patience héroïque. Elle ne marchait plus qu'avec le secours de deux béquilles, et encore ne pouvait-elle sortir de sa maison qu'à l'aide de deux personnes qui la soutenaient, parce qu'il lui fallait descendre par un escalier de huit à dix marches, adossé au mur extérieur, escalier fort étroit où l'on n'avait point d'appui. Un dimanche qu'elle n'avait personne pour lui donner le bras, elle entendit sonner le dernier coup de la messe et voulut se hasarder à s'y rendre seule. Elle s'avance donc en tremblant, et pose l'extrémité de ses deux bâtons sur la seconde marche; ses forces ne répondant pas à son courage, elle chancelle, un de ses bâtons lui échappe, elle tombe et roule jusqu'au bas. Louise, qui, ne la voyant pas venir à la messe, était sortie des premières pour voir s'il ne lui serait pas arrivé quelque chose, la trouve par terre, couverte de sang, immobile, sans vie. Ses cris retentissent dans tout le village; de toutes parts on accourt, en s'empresse d'avertir le curé. Il vient lui porter, s'il en est temps encore, les derniers sacrements; il est trop tard, elle n'est plus...

Le curé aperçoit Louise dans un état de douleur qui faisait craindre pour ses jours; il lui reproche doucement son peu de confiance en Dieu et son manque de résignation aux desseins de la Providence; ensuite, se retournant vers la foule des pa-

roissiens émus d'un si touchant spectacle, et désolés de l'accident qui venait d'arriver à cette pieuse fille, qu'ils chérissaient tous : « Mes enfants, leur dit-il, voilà une mort bien subite; mais elle n'a pas été imprévue; Geneviève s'est disposée depuis son enfance à ce grand et terrible passage : toute sa vie n'a été, pour ainsi dire, qu'une continuelle préparation à la mort; elle est morte pleine de mérites et de bonnes œuvres. Ah! je n'ai point d'inquiétudes sur le sort qui l'attend, quoiqu'elle soit morte sans se confesser. Mes enfants, vivez comme Geneviève, et vous pourrez mourir avec confiance en quelque temps et de quelque manière que le Seigneur daigne vous appeler. »

Ce discours ne put consoler pleinement Louise; mais il adoucit sa douleur; et l'espérance que son amie jouirait du bonheur des saints la rendit elle-même bien moins malheureuse. Thérèse, de son côté, fit tous ses efforts pour que Louise pût retrouver en elle la chère amie qu'elle venait de perdre. « Je n'oserais pas espérer, disait-elle un jour à Louise, non, je n'oserais pas espérer de remplir dans votre cœur la place que Geneviève était si digne d'y occuper; mais je puis du moins assurer que jamais elle n'eut pour vous une amitié plus sincère et plus tendre. Je ne puis pas vous offrir mes conseils, c'est moi qui ai besoin des vôtres; mais je puis du moins vous promettre de les suivre tous avec la docilité d'un enfant, car je vous regarde comme ma mère. »

Si Thérèse aimait tendrement Louise, Louise, de son côté, avait pour Thérèse un sincère attachement; et elles étaient bien dignes en effet de s'aimer. Thérèse tâchait de prévenir les moindres dé-

sirs de Louise, et Louise, à son tour, s'empressait d'aider Thérèse dans tous ses travaux; loin de chercher à la contrarier, elle ne lui faisait jamais aucune représentation qu'avec la plus grande douceur. « Savez-vous bien, ma chère, lui dit un jour une voisine qui avait aussi une belle-fille dans sa maison, savez-vous bien que si vous continuez toujours sur ce pied-là, vous finirez par faire de Thérèse une fille qui voudra toujours être maîtresse? Jamais vous ne criez contre elle, jamais un seul petit mot de reproche; on m'a dit que vous faisiez plus de la moitié de l'ouvrage. Oh! moi je ne suis pas si simple, je vous en réponds : il faut voir comme je mène notre belle-fille; allez, je sais me faire craindre un peu plus que vous, vous pouvez en être bien sûre. — Pour moi, lui répondit Louise, je cherche plutôt à me faire aimer; j'ai gagné la confiance de ma Thérèse, elle ne fait rien sans me consulter; et loin de tirer vanité des petits égards qu'elle voit bien que j'ai pour elle, elle n'en a pour moi que plus de respect; elle ne fait pas la maîtresse, il s'en faut bien; car elle ne voudrait pas disposer de la moindre des choses, ni faire faire dans la maison le plus petit changement sans me demander mon avis avant tout. En un mot, elle me regarde comme sa mère et comme son amie. Je souhaite de tout mon cœur que votre belle-fille ait les mêmes sentiments pour vous. »

Nanette, c'est le nom de cette femme qui croyait qu'il était si bon de se faire plus craindre qu'aimer, avait pour belle-fille Madelon, qui deux à trois jours après vint trouver Thérèse et Louise pour leur confier ses chagrins; et après avoir exposé combien elle avait à se plaindre de sa belle-mère,

elle finit par dire que si son mari ne voulait pas enfin la séparer de cette femme insupportable, elle s'en séparerait bien elle-même, et que, les laissant là tous les deux, elle retournerait chez ses parents. Une autre jeune femme qui se trouvait présente et qui avait aussi une belle-mère dont elle croyait avoir à se plaindre, loua les projets de Madelon, et ajouta qu'elle était bien décidée aussi à donner le bonsoir à sa belle-mère. Mais Louise répondit à cette dernière : « Je connais beaucoup votre belle-mère, je ne crois pas qu'il existe de femme plus respectable ; ne soyez donc pas injuste envers elle : si elle gronde quelquefois, permettez-moi de vous le dire, c'est sans doute que vous le méritez; elle n'est point d'un naturel grondeur ; vous pouvez être fort heureuse avec elle, vous n'avez pour cela qu'à bien recevoir ses avis et en profiter. »

L'arrivée de Robert mit fin à cet entretien ; les deux jeunes mariées se retirèrent, parce qu'il paraissait de mauvaise humeur : sa femme lui fit avec douceur quelques questions auxquelles il ne répondit qu'un peu brusquement. Louise vit bien qu'il y avait entre eux quelque petite querelle de ménage : elle leur demanda ce qui en était, et en un instant les raccommoda. « Voilà mon emploi, leur dit-elle, je ne suis bonne qu'à cela; venez toujours me dire vos différends, et je vous promets de vous arranger. »

Personne, en effet, n'était plus capable d'y réussir ; mais elle avait tort d'ajouter qu'elle n'était pas capable de faire autre chose ; du matin au soir elle travaillait, et se chargeait toujours de l'ouvrage le plus pénible, sans que sa belle-fille pût l'empêcher. Faire le pain, préparer les repas, laver la lessive,

raccommoder les habits et le linge, soigner les enfants, tout roulait sur elle.

Robert était marguillier, et la fabrique s'avisa de faire une mauvaise chicane à monsieur le curé. Robert se rangea du parti des autres fabriciens. Sa mère eut beau lui représenter que ce n'était pas à des gens sans étude, sans instruction, qu'il appartenait de vouloir donner des leçons à un pasteur aussi habile, aussi respectable et aussi prudent. « Vous prétendez soutenir, disait-elle, les intérêts de votre église; mais je vous le demande, notre bon curé n'est-il pas cent fois plus zélé que vous? Pourquoi donc, mon ami, ne pas l'écouter avec docilité et reconnaissance? pourquoi vous engager dans une affaire dont vous ne retirerez les uns et les autres que de la honte et toute sorte de désagréments? » Robert ne voulut pas l'en croire; on plaida; le procès fut perdu; les juges condamnèrent tous les marguilliers à se rendre en corps devant leur pasteur et à lui demander excuse de tous les propos qu'ils avaient osé tenir sur son compte. Robert, confus d'un semblable résultat, promit bien à sa mère de ne plus se laisser séduire par des conseils imprudents ; et il tint parole.

CHAPITRE XI

Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis que Louise était veuve. Elle avait éprouvé bien

des peines; mais la Providence semblait ne lui réserver à l'avenir que des consolations; et on était bien éloigné de prévoir les terribles événements dont les suites la conduisirent au tombeau.

Bastien n'avait qu'une fille, nommée Marianne. Elle avait épousé un homme assez riche et cousin de Louise, nommé Benoît. La conduite de Benoît avait toujours été bonne jusqu'à son mariage, et pendant les dix premières années de leur union il avait rendu sa femme heureuse; il en avait eu plusieurs enfants, qui faisaient sa joie et celle du grand-père Bastien; toute cette famille avait joui pendant ce temps-là d'un bonheur qui paraissait ne devoir point être troublé; mais Benoît eut le malheur de faire de mauvaises connaissances; il se mit alors à fréquenter les cabarets; il revenait souvent ivre, grondait Bastien, sa femme et ses enfants; peu s'en fallait qu'il ne portât les mains sur Bastien lui-même. Ce vénérable vieillard n'avait d'autre ressource que de verser bien des larmes; il avait conservé jusque dans l'âge le plus avancé toute la vigueur de son esprit, et quoiqu'il n'eût pas autant de force pour le travail que dans sa jeunesse, cependant il ne laissait pas d'être toujours occupé. Quand Benoît était dans ses moments de mauvaise humeur et de colère, on ne trouvait d'autre ressource que d'appeler Louise : elle était la seule qui pût l'apaiser : elle savait si bien lui parler, qu'elle le ramenait peu à peu à un état plus tranquille. Elle allait souvent dans cette maison pour s'y trouver quand Benoît revenait, et pour prévenir par sa douceur les disputes qui, sans elle, auraient eu lieu. Bastien et

Marianne étaient très-sensibles à ce service que leur rendait Louise; et la grande consolation de Marianne, quand elle avait quelque peine, c'était d'en faire part à sa bonne amie.

Il y avait quatre ans que Benoît leur donnait tous ces chagrins, lorsqu'il leur déclara qu'il voulait se séparer de son beau-père Bastien, qui avait alors quatre-vingt-huit ans. Jusque-là ils avaient toujours vécu dans la même maison, et Marianne avait bien de la peine à se séparer de son père. Mais soit que Benoît ne pût souffrir les reproches que lui faisait de temps en temps Bastien, soit qu'on lui eût mis dans la tête qu'il gagnerait davantage s'il travaillait séparément, il annonça à sa femme qu'il y avait dans le village une petite ferme qui appartenait à un bourgeois d'Étampes, et qu'il allait lui demander de l'y placer pour fermier. Marianne fit des efforts inutiles pour le détourner de ce projet; il partit le matin pour aller à Étampes, et la laissa dans une grande tristesse.

Elle ne manqua pas, quand elle eut mis ordre aux affaires de son ménage, d'aller faire part de ses peines à Louise, qui y fut très-sensible; car elle prenait un grand intérêt à Bastien et à toute sa famille; elle fit ce qu'elle put pour consoler Marianne : elle lui dit qu'il fallait se soumettre à la divine Providence, et que l'obéissance qu'une femme devait à son mari ne lui permettait pas de refuser de le suivre dans la ferme où il voulait s'établir. « Du reste, ajouta-t-elle, soyez sans inquiétude sur votre père; j'aurai pour lui tous les soins de la fille la plus tendre; je lui ai des obligations que je n'oublierai jamais, et comme

nos maisons se touchent, je pourrai facilement veiller à ce qu'il ne lui manque rien; vous savez combien j'aime ce bon vieillard; je le regarde comme mon père, et je n'épargnerai rien pour lui rendre la vie douce. » A ces mots, Marianne embrassa Louise et la serra affectueusement entre ses bras, en la remerciant de l'intérêt qu'elle portait à son père. « Vous n'avez pas à me remercier, lui dit Louise : il faudrait que je fusse bien ingrate et que j'eusse un bien mauvais cœur pour ne pas prendre soin de ce bon vieillard, qui m'a rendu tant de services. » Elle parla ensuite pendant longtemps avec effusion de cœur des vertus de Bastien. Marianne se plaisait aussi à lui en raconter plusieurs traits. Elles passèrent au moins une heure à s'entretenir du bon vieillard, pour qui elles avaient toutes les deux un attachement et un respect si bien mérités. Hélas! elles étaient loin de soupçonner le malheur qui venait de lui arriver.

Tout à coup leur conversation fut interrompue par des cris perçants. Elles sortirent précipitamment; elles trouvèrent les enfants de Benoît qui venaient annoncer à leur mère que leur grand-papa avait reçu une blessure grave dans une vigne où il travaillait. Louise et Marianne y coururent aussitôt; elles trouvèrent en route Bastien qui était porté par deux hommes; il avait une large plaie à la tête, faite par un coup de pioche qu'il avait reçu. Il les regarda avec tendresse, leur dit de ne pas s'inquiéter et de se soumettre à la volonté de Dieu. On se hâta de le porter chez lui; tout le village était dans les larmes, car tout le monde aimait beaucoup Bastien : le chirurgien,

qui fut appelé aussitôt, déclara, après avoir sondé la plaie, qu'elle était mortelle; que Bastien n'avait plus que peu de temps à vivre, et qu'il fallait lui faire recevoir les derniers sacrements. Il interrogea vainement Bastien, pour savoir quel était celui qui avait fait ce mauvais coup; le vénérable vieillard persista toujours à dire qu'il ne le nommerait jamais.

Le curé, qu'on avait fait avertir, arriva bientôt : il donna les derniers sacrements au malade, qui les reçut avec une tranquillité d'âme et une piété dont tous les assistants furent édifiés. Après cette touchante cérémonie, Bastien appela Benoît, l'embrassa et lui recommanda de se conduire en bon chrétien. Depuis lors on ne vit plus Bastien occupé que de Dieu et de son salut. Il souffrait avec une patience admirable; la paix de son âme était peinte sur son visage; il ne parlait que du bonheur qu'on trouve à servir Dieu. Louise était toujours auprès de son lit; elle voulut passer la nuit auprès d'un malade qui lui était si cher. Elle lui parlait de la mort; elle lui suggérait tous les actes les plus propres à un mourant. Bastien répétait ces actes avec des transports d'amour pour Dieu, qui faisaient bien voir combien son cœur était pénétré de ce divin amour; il ne pensait plus qu'à la Jérusalem céleste, et ne parlait que du bonheur de quitter cette vie pour aller se réunir à son Dieu. Vers minuit il tomba dans une douce agonie : il ne parlait plus; mais tantôt il élevait les yeux vers le ciel, tantôt il les fixait sur le crucifix qui était attaché au pied de son lit. Enfin à deux heures du matin il expira, sans aucune convulsion, comme un homme qui s'endort.

Louise fut vivement affectée de la mort de Bastien ; cependant elle eut la force de se faire violence pour s'occuper à consoler Marianne et toute sa famille; on ne saurait exprimer quelle fut la douleur de tout le village : on n'entendit à l'enterrement de Bastien que des cris et des sanglots; chacun pleurait en lui un père, un ami. Mais celui de tous qui fut le plus inconsolable, ce fut Benoît. Depuis la mort de Bastien, on le vit toujours triste, sombre, rêveur; en vain Louise et Marianne firent leurs efforts pour le tirer de cet état de mélancolie , il ne répondit rien à tout ce qu'on pouvait lui dire; les personnes qui cherchaient à le consoler lui étaient à charge, et, pour les éviter, tantôt il s'enfermait dans sa chambre, tantôt il partait de grand matin pour aller cultiver ses champs; mais après avoir travaillé pendant quelque temps, il jetait sa bêche, s'asseyait sous un arbre et se livrait pendant des heures entières à l'excès de sa douleur. Il avait perdu l'appétit et le sommeil. Quelquefois, pendant la nuit, on l'entendait crier d'une voix lamentable : « Bastien ! Bastien ! »

Louise et Marianne étaient d'autant plus étonnées de cette mélancolie de Benoît, que jamais on ne lui avait vu montrer beaucoup de sensibilité à la mort des personnes mêmes qui lui étaient les plus chères. On ne savait quel moyen prendre pour le tirer de cet état. Les consolations qu'offre la religion lui étaient étrangères; depuis longtemps il avait oublié les devoirs que la religion impose; et quand on voulait lui parler d'avoir recours à Dieu, on ne faisait qu'aigrir sa mélancolie. Il dépérissait à vue d'œil; et lorsqu'on l'exhortait à prendre soin de sa santé, il répondait que la mort viendrait tou-

jours trop tard pour lui. Enfin son tempérament, quoique robuste, ne put résister longtemps; un mois après la mort de Bastien, il tomba dans une maladie très-violente. Marianne voulut encore l'engager à recevoir les sacrements; il répondit qu'il n'en ferait rien, qu'il était damné, et qu'il n'y avait plus d'espérance pour lui. Il dit la même chose à plusieurs de ses voisins qui lui faisaient la même exhortation. Louise, quoiqu'elle fût malade elle-même, se traîna comme elle put auprès du lit de Benoît; là, de concert avec Marianne et tous les amis de Benoît, qui s'étaient rassemblés dans sa chambre, elle lui fit les plus pressantes sollicitations. Louise crut devoir, pour l'exhorter plus puissamment, lui rappeler la mort édifiante de Bastien. A ce mot le malade, poussant un profond soupir, s'écria : « Les remords me suffoquent; je ne puis taire plus longtemps mon secret, il pèse trop sur mon cœur; sachez que l'infâme scélérat qui a tué Bastien, c'est moi. » A ces mots, Louise jette un cri et tombe évanouie : il fallut l'emporter ainsi que Marianne, qui avait également perdu connaissance.

A peine Louise eut-elle repris ses sens, qu'elle rentra dans la chambre du malade pour l'exhorter à la pénitence. Marianne rentra aussi avec ses enfants; il les fit approcher de son lit, et leur dit en sanglotant : « Que le malheur qui vient de m'arriver vous apprenne à fuir les cabarets; si je n'avais jamais mis le pied dans les cabarets, vous auriez encore votre père et votre grand'père. J'étais allé à Étampes pour demander à un bourgeois qu'il me donnât en ferme un bien qu'il a dans ce village. Dès que je lui eus annoncé que j'étais le gendre de

Bastien, il me fit beaucoup d'accueil. « Nous n'au-
« rons pas, me dit-il, de différend pour le prix ;
« j'ai beaucoup entendu parler de la probité de
« Bastien, je suis bien aise que son gendre devienne
« mon fermier. J'ai besoin d'un homme qui tra-
« vaille bien, qui soit tranquille, et qui n'aime
« point les cabarets ; du reste, je veux vous passer
« la ferme à meilleur marché qu'à tout autre ; il
« faut seulement que Bastien vienne m'assurer que
« vous avez toutes les qualités que je demande ; je
« m'en rapporte entièrement à sa parole, car ce
« bon vieillard n'a jamais trompé personne. »

« Telles furent les paroles du bourgeois d'Étampes. Je revins donc chercher Bastien, et je le trouvai dans une vigne où il travaillait ; je lui fis part de la proposition qui m'était faite ; il me répondit qu'il était bien fâché de ne pouvoir me rendre ce service ; mais qu'en conscience il ne pouvait pas assurer que j'étais un homme tranquille et que je ne fréquentais pas les cabarets. Cette réponse me mit en fureur ; je jurai, je tempêtai, mais tout fut inutile : enfin je me retirai dans une violente colère. En retournant chez moi, je passai devant la porte d'un cabaret où je vais souvent boire ; j'avais une forte tentation d'y entrer ; cependant j'eus la prudence de ne pas le faire, dans la crainte que le vin ne me mît hors de moi, et ne me fît faire quelque mauvais coup : car je sentais bien que j'étais fort en colère.

« Mais à peine eus-je fait quelques pas, que j'entendis quelqu'un qui courait après moi et qui m'appelait de toutes ses forces : c'était la femme du cabaretier. « Eh ! Benoît, me dit-elle, comme vous
« passez sans dire mot ! il fait bien chaud, vous

« avez besoin de venir boire un coup ; nous venons « de mettre un tonneau en perce, c'est du vin ex« cellent. Oh ! il faut absolument que vous en goû« tiez. » Je me laissai entraîner. Le vin était bon, j'en bus trop, et ayant le cerveau échauffé par les fumées du vin, je résolus de retourner à la vigne parler à Bastien. Je lui fis de nouveau les instances les plus vives ; et comme il refusait toujours, je me livrai aux plus violents transports de colère. Je lui arrachai la pioche qu'il tenait à la main, et je lui dis, avec des jurements effroyables, que s'il ne consentait pas à ma demande, j'allais le tuer. Bastien me répondit tranquillement que je pouvais lui ôter la vie, mais que je ne pourrais jamais le déterminer à dire un mensonge. Alors la fureur me saisit, et je lui donnai un grand coup de pioche sur la tête. Bastien tomba tout couvert de sang : « Je te pardonne de bon cœur, me dit-il, et je prie « Dieu de te pardonner le coup mortel que tu viens « de me donner. » Ces paroles me firent rentrer en moi-même. Je fus saisi d'horreur à la vue de mon crime ; je me servis de mon mouchoir pour arrêter le sang qui coulait en abondance. « Tes soins sont « inutiles, me dit Bastien, je sens que je mourrai « bientôt ; songe seulement à te sauver au plus vite, « parce que c'est l'heure où d'autres personnes « doivent venir dans cette vigne. » Je suivis le conseil de ce bon vieillard, je m'éloignai en pleurant. Depuis lors j'ai porté sur ma conscience un poids insupportable ; il me semblait toujours que j'avais devant les yeux Bastien expirant. O mes enfants, je vous en conjure, fuyez toujours le cabaret comme la peste. » Ses enfants le lui promirent en versant des torrents de larmes.

Le curé, qui entra dans ce moment, espérait que Benoît serait assez repentant pour qu'on pût lui parler de remplir ses devoirs de religion; il l'y exhorta avec beaucoup de force et de douceur; mais Benoît lui répondit avec colère de le laisser tranquille et d'aller porter ses sermons ailleurs. Marianne s'approcha alors du curé, et lui dit qu'elle avait toujours remarqué que Benoît écoutait volontiers les discours de Louise, et qu'il serait bon d'essayer encore si elle ne pourrait pas réussir à le convertir. Le curé avait de la peine à cela, parce qu'il voyait Louise si accablée, qu'elle ne pouvait parler qu'avec beaucoup de peine; mais Louise s'y offrit d'elle-même, et s'étant placée auprès du malade, elle commençait à lui dire quelques paroles, quand le médecin entra. Après avoir tâté le pouls de Benoît, il déclara qu'il n'avait que deux ou trois heures à vivre; ensuite se tournant vers Louise, qui pouvait à peine se soutenir et dont tout le corps était couvert d'une sueur froide, il dit à ceux qui étaient présents de l'emporter promptement sur son lit, qu'autrement il ne répondait pas qu'elle fût en vie le lendemain. « Peu importe, répondit Louise, que je vive ou que je meure; mais il importe beaucoup que Benoît ne meure pas en réprouvé. » Elle resta donc auprès du malade, elle lui parla de Dieu et de son salut d'une manière pleine de force et de tendresse. Benoît l'écoutait attentivement, mais il répondait toujours qu'il ne voulait pas se confesser, qu'il n'y avait plus d'espérance de salut pour lui.

Le médecin vint encore interrompre Louise. « Vous vous tuez inutilement, lui dit-il, vous voyez bien que vous ne gagnerez rien auprès de cet

opiniâtre. — Laissez-moi, lui répondit Louise, il ne faut jamais désespérer de personne; ma santé ni ma vie ne sont rien quand il s'agit du salut d'une âme. » Elle resta ensuite quelque temps en prières, implorant les miséricordes de Dieu sur le malheureux Benoît; alors elle aperçut sur une table le crucifix qui avait servi à Bastien dans sa dernière maladie; elle se le fit apporter, et le présentant à Benoît, elle lui parla avec tant d'onction de la mort de Jésus-Christ et de la confiance que nous devons avoir en ses mérites, que tous ceux qui étaient présents ne purent retenir leurs larmes. Benoît même en fut si touché, qu'il prit le crucifix et l'embrassa avec beaucoup de piété.

Louise, voyant que le malade commençait enfin à prendre de bons sentiments, continua à lui parler avec toute la ferveur que le zèle lui inspirait; mais ses forces ne répondirent pas à son courage; la voix lui manqua, elle fut saisie d'un vomissement de sang que le médecin eut beaucoup de peine à arrêter; elle ne consentit cependant à être emportée dans son lit que quand elle vit Benoît faire des excuses à monsieur le curé, et le prier de vouloir bien entendre sa confession. Ce n'était plus le même homme; il se confessa avec de vifs sentiments de douleur de ses péchés, et en même temps d'une grande confiance en la miséricorde de Dieu; il reçut le saint viatique avec un respect et une piété qui attendrirent tous les assistants, et pria instamment le curé de ne point le quitter, et de rester auprès de lui jusqu'à son dernier soupir, pour lui parler de Dieu. C'était bien l'intention du curé; il savait combien il faut prendre de soin d'un pécheur nouvellement converti. Le malade continua à don-

ner toutes les marques du repentir le plus sincère jusqu'à sa mort, qui arriva une heure après qu'il eut reçu les derniers sacrements.

Aussitôt que Benoît eut expiré, le curé se rendit promptement chez Louise; il craignait beaucoup pour elle, et il sentait bien vivement quelle perte ferait la paroisse, si elle venait à mourir. Il la trouva cependant dans un état qui donnait de grandes espérances; la tranquillité avec laquelle elle souffrait, la paix de son âme qui était peinte sur son visage, la joie qu'elle avait de la conversion de Benoît, tout cela lui donnait un air si calme et si riant, qu'on n'aurait pas pensé qu'elle fût si proche de son heure dernière. Mais Louise, qui sentait son état, pria monsieur le curé de vouloir bien lui donner tout de suite les derniers sacrements, Le curé ne crut pas devoir s'opposer à ses désirs. Il en prévint Robert; celui-ci, effrayé de cette nouvelle, à laquelle il ne s'était pas attendu, demande aussitôt si l'on ne peut pas différer quelques jours encore. « Oui, mon enfant, répondit le pasteur, je crois que l'on pourrait différer de trois à quatre jours, mais pourquoi s'exposerait-on aux dangers d'un pareil délai? Voudriez-vous avoir pour votre mère l'aveugle tendresse de tant de parents insensés qui, à force de vouloir se persuader qu'il leur reste quelque espérance, mettent dans le plus grand danger le salut éternel de ce qu'ils doivent avoir de plus cher au monde? Oh! combien j'en ai vu d'exemples! Mon ami, la plus grande preuve d'attachement que vous puissiez donner à votre mère, c'est de lui procurer à temps tous les secours de notre sainte religion; et si elle n'était pas la première à s'occuper des affaires de sa conscience, ce

serait à vous de vous empresser de l'avertir du danger qui la menace. Je l'ai confessée, elle désire ardemment recevoir le saint viatique; je vais le lui apporter; faites préparer ce qu'il faut. Ne vous troublez pas, mettez votre confiance dans le bon Dieu, il est assez puissant pour vous conserver votre mère, si telle est sa volonté sainte. »

Dès qu'on entendit le son de la cloche, tout Ormoy sut en un instant que l'on allait administrer Louise. De tous côtés on court à l'église accompagner le très-saint Sacrement. A voir la consternation qui était peinte alors sur tous les visages, on aurait dit que tous les habitants d'Ormoy craignaient pour les jours de leur propre mère. Mais ce qui augmenta encore leur estime pour Louise, aussi bien que leur douleur de la perdre, ce fut de voir le recueillement profond, la foi vive, la tendre dévotion qu'elle fit éclater quand elle reçut le saint viatique. Le curé en fut lui-même si touché, qu'à peine eut-il la force de lui faire une courte exhortation : au milieu de la cérémonie on fut obligé de faire sortir de la chambre Charlotte, Thérèse et Robert, dont les sanglots, qu'ils s'efforçaient en vain d'étouffer, déchiraient le cœur de la malade et même celui de tous les assistants. Quand tout le monde se fut retiré, elle fit prier ses enfants de la laisser seule une demi-heure pour remercier son Dieu de la grâce qu'il venait de lui accorder. Ils rentrèrent ensuite dans la chambre pour voir si elle aurait besoin de quelque chose; mais ils se tenaient à l'écart, voulant lui cacher leur douleur.

« Approchez, mes enfants, leur dit-elle avec un air serein qui annonçait le calme délicieux dont jouissait son âme, venez vous asseoir auprès de

mon lit; que j'ai de choses à vous dire, avant de me séparer de vous pour jamais! Pour jamais, mes chers enfants! ah! que ce mot ne vous afflige pas: vous avez de la foi et vous m'aimez; prenez donc, s'il vous est possible, quelque part à mon bonheur; nous ne nous verrons plus sur cette terre misérable, mais j'espère qu'un jour nous nous retrouverons tous dans le sein de Dieu. Ah! mon fils, ne vous affligez pas, séchez vos larmes, ou plutôt priez Dieu d'être lui-même votre consolateur. Vous avez en lui un bon père qui jamais ne vous quittera. Je vous laisse entre les bras de la Providence; méritez sa protection par la pratique de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le bon chrétien. Fuyez comme la peste toute mauvaise compagnie, évitez toutes les querelles, pardonnez toutes les injures, aimez toujours tendrement votre femme, ayez le plus grand soin de bien élever vos enfants, et soyez sûr que Dieu vous bénira. Et vous aussi, ma chère Thérèse, élevez bien vos enfants; apprenez-leur à connaître, à aimer et à servir Dieu; surtout donnez-leur bon exemple; c'est de toutes les instructions la plus efficace. Je ne vous parle pas de vivre avec Charlotte comme avec votre meilleure amie, je connais trop votre bon cœur à l'une et à l'autre, pour qu'il me soit possible d'en douter. Pour vous, ô ma pauvre Charlotte!..... » Elle ne put en dire davantage. Elle tomba dans une défaillance dont on ne put la faire revenir qu'au bout de quelques instants. Louise, rouvrant les yeux, croisa sur sa poitrine ses mains, d'où coulait déjà la sueur de la mort. « Ah! dit-elle aux assistants, je recommande à vos prières une pécheresse! Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi. » En disant ces mots elle mourut

paisiblement, âgée de soixante-quatre ans, le 19 juillet 1746.

Sa mort fut une véritable calamité pour tout le village d'Ormoy, dont elle était le conseil et la bienfaitrice. Son fils et surtout sa fille marchèrent fidèlement sur ses traces. Fasse le Ciel que toutes les personnes qui vivent à la campagne s'appliquent avec le même soin à imiter les vertus dont Louise donna constamment l'exemple depuis sa conversion!

FIN.

Tours, impr. Mame.

